

Melissa Senate



RED
DRESS
INK

J-30

30 jours avant le mariage
de vos rêves,
TOUT peut arriver...
le meilleur comme
le **PIRE** !



Melissa Senate

1.

S'il existait un classement des robes de demoiselle d'honneur les plus ignobles, les deux qui sont accrochées au fin fond de mon armoire remporteraient la palme haut la main. N'en déduisez pas que mes deux meilleures amies (l'une est mariée, l'autre fiancée) ont mauvais goût... Non, elles ont simplement eu le malheur de déléguer à des gens de leur entourage un peu trop autoritaires l'organisation de leur mariage.

Prenez Jane, ma meilleure amie, qui va se marier le 4 juillet... Eh bien, c'est sa tante Ina qui a insisté pour que le thème du mariage soit l'*Independance Day*. N'y voyez aucune ironie.

Et voilà comment la demoiselle d'honneur s'est retrouvée délestée de deux cent soixante dollars pour une robe bleu-blanc-rouge... la copie conforme du drapeau américain, rayures et étoiles incluses.

Jane a bien tenté de se défendre :

— J'avais le choix entre deux options : mener une vie pépère pendant les six prochains mois, ou passer six mois à me battre avec tante Ina qui ne perd pas une occasion de me rappeler que c'est elle qui tient les cordons de la bourse ! J'ai choisi d'avoir la paix.

Jane a dû passer ses samedis et dimanches après-midi à se renseigner sur le prix des chaussures tricolores en soie (je vous laisse deviner les couleurs !) avec des talons de cinq centimètres de haut.

La seconde robe est en taffetas moiré pourpre, le plus raide qu'on ait jamais fabriqué. Hideuse, mais d'une laideur que je qualifierais de classique, avec de minuscules nœuds à pois autour du décolleté et un immense nœud à pois sur les fesses. Cette fois, c'est la mère de la mariée — une femme que personne ne s'avise jamais de contredire — qui a payé à sa fille Amanda un mariage « énorme », façon sudiste. Voilà, vous savez tout !

Eh bien, figurez-vous que malgré la laideur de ma robe étendard et de celle avec les nœuds à pois, Jane et Amanda ont apparemment trouvé pire. Pour être précise, il s'agit de la robe sur laquelle elles ont en ce moment même le regard rivé, celle qu'elles sont censées porter à mon mariage...

Bon d'accord, elle est pire.

O.K., bien, bien pire...

Nous sommes entassées dans les salons de It's Your Day, les yeux braqués sur un mannequin qui porte... une robe... enfin, si on peut appeler ça une robe ! Il y a là toute ma

cohorte de demoiselles d'honneur plus un autre groupe constitué de collègues ainsi que la moitié du personnel du magazine *Wow Weddings*.

La rédactrice en chef de *Wow Weddings*, Astrid O'Connor, a l'air enchanté. Elle est même quasiment en extase.

— Cette robe est parfaite pour vos demoiselles d'honneur, Eloise !

Elle se tient près du mannequin qu'elle vient de nous faire découvrir d'un geste gracieux et avec le sourire éblouissant d'une animatrice de jeux télé.

Oh là là ! Il n'y aurait pas une porte dérobée, que je puisse filer à l'anglaise... ?

Jane et Amanda me susurrent d'une seule voix :

— Rassure-nous, on peut la rendre ?

— Justement pas. C'est bien le problème.

Car je n'ai rien à déboursier, pour cette robe, pas un cent. Cette petite séance de shopping dans les locaux de *It's Your Day* est mon premier pas vers le « mariage de rêve » que l'on m'a promis, tout ça parce que j'ai été désignée par *Wow Weddings* comme le symbole de la « mariée branchée ».

Moi, Eloise Manfred, je vais organiser mon mariage — jusque dans les plus petits détails — sous la houlette de *Wow Weddings*. On me photographiera en train de choisir la robe de mes rêves, les chaussures, les fleurs, le traiteur, le lieu où se tiendra la réception, les invitations... bref, absolument tout ! Des milliers de lectrices de *Wow* vont me voir à la sortie d'endroits chic tels que le Hudson Hotel ou le Waldorf-Astoria. Je serai flashée chez Tiffany, sur la Cinquième Avenue, en train de refuser d'un air méprisant des alliances à dix mille dollars sous prétexte qu'aucune d'elles ne correspond à la bague parfaite...

Et je ne paierai pas l'ombre d'un dollar ! Tout ce que j'ai à faire, c'est montrer du doigt ce que je veux... et sourire devant l'objectif puisque ma photo apparaîtra dans le magazine de mariage le moins populaire d'Amérique.

Car *Wow* n'a rien à voir avec *Modern Bride* !

C'est Astrid O'Connor, une ancienne de *Wow Woman* (un magazine qui a nettement plus la cote), qui a été chargée de stimuler les ventes de *Wow Weddings*, lesquelles, soit dit entre nous, n'ont jamais fait d'étincelles... C'était censé être une promotion... Moi j'appellerais plutôt ça une sanction. Et parmi ses brillantes idées pour accroître les recettes publicitaires, Astrid n'a rien trouvé de mieux que de mettre en scène deux vraies fiancées, l'une présentée comme l'archétype de la mariée branchée et l'autre celui de la mariée classique. Ces deux filles sont censées faire tout ce qui leur passe par la tête pour l'organisation de leur mariage — enfin, dans tous les domaines qui puissent intéresser les annonceurs et booster leurs ventes de plusieurs millions... Une petite info qui vaut son pesant d'or, mais qui restera bien entendu ignorée des lectrices.

Oyez, oyez ! chères lectrices... Notre mariée branchée, Eloise Manfred, a *choisi* sa robe chez X (bien trop chère pour ce que c'est !), son photographe Y (ni mieux ni pire qu'un autre...) et son traiteur Z (le roi du poulet aux hormones). Ce sont ses choix pour le mariage dont elle a toujours rêvé... Et vous, futures mariées d'Amérique, qu'attendez-vous

pour suivre son exemple ?

D'après Astrid, je vais devenir une des plus grandes créatrices de tendance, à l'instar de Sarah Jessica Parker et des sœurs Hilton.

Mais si la robe qu'Astrid a choisie pour mes demoiselles d'honneur est un exemple de ce qui attend les mariées branchées américaines, je suis bonne pour apparaître en haut de la liste dressée par Blackwell, celle des « femmes les plus mal fagotées du monde »... Je peux aussi faire une croix sur Tiffany.

Surtout, ne me parlez plus jamais de déléguer ! Je ne peux m'empêcher de me demander si je n'ai pas vendu mon âme au démon du mariage.

Il y a quatre jours, le mariage de rêve « à l'œil » m'apparaissait comme une offre impossible à refuser.

Après m'avoir surprise avec Philippa Wills, récemment nommée assistante de publication, en train de pousser des « oh » et des « ah » d'extase devant ma bague de fiançailles en diamant dans la minuscule kitchenette de chez *Wow*, Astrid (à qui j'ai donné le sobriquet de Rabat-Joie après ses commentaires sur ma dernière prestation) nous a convoquées toutes les deux dans son bureau. Je m'attendais à un discours du genre : « Eloise, vous avez encore beaucoup à apprendre sur les magazines, vous devriez passer votre temps libre à combler vos lacunes sur le métier au lieu de le perdre à bavarder. »

Bien que je travaille depuis presque deux ans chez *Wow*, on me considère toujours comme une débutante. Tout ça parce que dans ma vie professionnelle, j'ai passé le plus clair de mon temps à créer des jaquettes de livres pour une maison d'édition et non des maquettes de magazines glamour.

Philippa tremblait comme une feuille à côté de moi, et je m'attendais à l'éternel couplet : « Sachez que chez *Wow*... » Eh bien, non, pas du tout ! Astrid a expédié la stagiaire chercher trois cafés, puis elle nous a expliqué que cette histoire de bague de fiançailles avait créé une zone de fortes turbulences du côté de son cerveau... En nous voyant debout l'une à côté de l'autre (ce qui arrive très rarement), Astrid a stoppé net son discours.

Philippa, une fille aux cheveux lisses blond platine, portait une robe vert pâle cintrée à la taille (de chez Ralph Lauren, naturellement) et des mocassins coûteux de chez Ferragamo. Moi, j'étais l'antithèse de Philippa : une chevelure auburn à la coupe « déjantée » (personnellement, j'ai trouvé le terme un peu fort), des chaussures assez baroques et un tailleur Le Château. D'après Astrid, Philippa et moi donnons une image diamétralement opposée des futures mariées : d'un côté la mariée classique aux goûts traditionnels (Philippa), et de l'autre, la mariée branchée un brin provoc' (par élimination, il ne peut s'agir que de moi).

Astrid nous a mis le marché en main : si nous acceptons que *Wow Weddings* nous présente comme les fiancées types américaines dans le prochain numéro de juin, des fiancées en pleins préparatifs pour organiser leur futur mariage — choix de la robe, du traiteur, envoi des invitations, avec tous les détails dûment consignés dans notre journal de bord, jusqu'à l'achat des derniers gadgets hypertendance — *Wow* et ses annonceurs

étaient prêts à régler tous les frais, estimés à cent mille dollars par mariage...

— ... pour faire les choses comme il faut, bien sûr.

Encore sous le choc, nous avons répété en chœur :

— Bien sûr !

— Vous comprendrez qu'il va falloir s'activer. Nous sommes pratiquement prêtes à mettre sous presse le numéro de mai. Ce qui signifie qu'il nous reste tout juste trente jours pour organiser vos deux mariages.

Pas besoin de nous le dire deux fois ! Nous nous sommes empressées de lui donner notre accord, en claironnant un « ouiiii... » digne d'un chœur de gospel ! Deux heures plus tard, nous apposions notre signature au bas d'un contrat qui n'en finissait pas et que nous n'avons d'ailleurs même pas pris la peine de lire. C'est que nous avons du pain sur la planche !

Quand j'ai parlé à Noah de l'accord passé avec Astrid, il a posé un baiser sur mes lèvres.

— Du moment que tu es heureuse, ça me va.

Puis il a ajouté :

— Mais sache quand même qu'un mariage « gratuit », ça n'existe pas. O.K. ?

Astrid demande avec un brin d'impatience dans la voix :

— Eloise, la responsable de la rubrique Mode peut-elle oui ou non annoncer que c'est cette robe que vous avez choisie pour vos demoiselles d'honneur ?

Amanda s'approche de moi et me chuchote :

— Tu ne vas quand même pas nous obliger à porter ça ? Je n'ai jamais vu une horreur pareille !

Amanda n'est pourtant pas portée sur l'exagération. Bien que je n'aie pas eu le privilège d'admirer les frusques qui traînent dans les placards de toutes les femmes de ce pays — je parle des robes qui ont un jour fait honte aux demoiselles d'honneur qui les portaient — je crois pouvoir avancer sans me tromper que dans le Top Dix de Letterman, le titre reviendrait à celle qu'Astrid essaie de me fourguer ! Une sorte de chose improbable couleur café, mi-métallique mi-latex, asymétrique de surcroît et arborant un col du troisième type. La demoiselle d'honneur d'Alien la trouverait très sympa !

Astrid vocifère.

— Regardez cette teinte... et cette finition ! Et je ne parle pas de la ligne...

Heureusement ! C'est franchement hideux, la laideur faite robe !

Tout le monde a le regard braqué sur moi. Du côté des demoiselles d'honneur — à savoir Jane Gregg, Amanda Frank Jorgensen, Natasha Nutley (oui, c'est bien *elle* !), Beth Benjamin (la sœur de mon fiancé) et Philippa Wills — tout le monde me fait des signes désespérés... Notez au passage que je n'ai pas de première demoiselle d'honneur, Astrid jugeant ce rôle trop traditionnel...

Quant aux demoiselles d'honneur de Philippa — trois filles blond platine, style

impeccable, un bandeau autour du front et qui ressemblent comme trois gouttes d'eau à la future mariée, bien qu'elles soient en fait les sœurs de son fiancé — leur regard fait le va-et-vient entre la robe et moi.

Le personnel de *Wow Weddings*, partagé entre la crainte et l'excitation, attend de voir si je vais oser dire non à Astrid O'Connor. Et lui expliquer que je ne forcerai jamais mes demoiselles d'honneur, mes amies les plus chères (enfin, trois seulement) à porter cette caricature de robe sur laquelle Astrid n'en finit pas de s'extasier.

— Eloise, croyez-en mon expérience ! L'aura très *borderline* de cette robe est l'expression de la modernité et reflète les goûts actuels de la mariée branchée.

Natasha me souffle à l'oreille :

— Dans *Star Trek*, peut-être...

Je lui renvoie la balle.

— La *prochaine* génération de *Star Trek* !

Astrid continue son petit speech.

— Eloise, nous attendons... Que décidez-vous ? Personnellement, je trouve que c'est cette robe qui vous convient le mieux. Mais vous pouvez en choisir une autre parmi les modèles présentés sur ces portants. Attention, ces deux-là uniquement.

Il n'y a pas à se tromper, mon nom est inscrit dessus. A l'autre bout de la pièce, le nom de Philippa apparaît sur deux autres portants. Tout le reste de la boutique est hors jeu...

Sache qu'un mariage « gratuit », ça n'existe pas...

La vision de la modernité d'Astrid O'Connor est vraiment très différente de la mienne. Et de celle de la plupart des gens, je pense. Ça me pose un sacré problème, d'autant que la semaine prochaine, nous allons choisir notre robe de mariée. Et que la robe de mes rêves qui est en vitrine chez *It's Your Day*, n'a rien, mais alors rien de provoc', comme dirait Astrid ! Une robe très sobre en satin blanc, élégante et très féminine, intemporelle... J'ai un plan en tête : utiliser le double langage d'Astrid en matière de mode pour la convaincre que le côté non-provocateur de cette robe la rend d'autant plus provocante.

Le sourire d'Astrid commence à perdre de sa superbe. Sous son rouge à lèvres sombre — sa marque de fabrique — ses lèvres sont un tantinet pincées.

— Alors, on se décide pour cette robe aux couleurs d'atmosphère, *oui ou non* ?

Atmosphère ? Curieux, il me vient plutôt à l'esprit une sorte de vide intersidéral, de trou noir composé de déchets et autres saletés dont personne ne voudrait.

— Astrid, d'un point de vue conceptuel — celui de la mode en perpétuel mouvement — c'est très intéressant. Mais personnellement, j'ai un véritable coup de cœur pour cette robe là-bas. C'est celle-là que je veux pour mes demoiselles d'honneur.

Et je montre du doigt la robe de satin rose dans la « zone interdite » du magasin. Elle incarne tout le charme d'Audrey Hepburn, excusez du peu...

Avant que mon regard ne tombe sur cette robe sortie tout droit du *Songe d'une nuit d'été*, je ne savais même pas que je pourrais m'intéresser un jour à une robe de demoiselle

d'honneur. Pas plus qu'à des coiffes, des voiles ou des chaussures en soie spécialement teints pour l'occasion.

J'ignorais même que je voulais épouser Noah Benjamin. Du moins, je n'en avais pas la certitude absolue.

Je retire ce que j'ai dit. Oui, je retire ce que j'ai dit !

La trouille, le trac. Voilà le problème.

Si tu t'es fiancée, c'est pour te marier, non ? Tu as dit oui. Tu aimes Noah. Tu l'aimes depuis deux ans, depuis votre rencontre. Tu attendais cette demande en mariage dès le troisième rendez-vous.

Et tu vas l'épouser sous l'égide d'un magazine d'audience nationale... Ce n'est pas rien, tout de même !

Il y a quelques jours, lorsque j'ai parlé haut et fort de mes doutes, Amanda m'a demandé avec son éternel sens pratique de juriste :

— Tu n'es même pas sûre à *cent pour cent* d'avoir envie d'épouser Noah, et tu as signé un contrat pour jouer les mariées branchées dans un magazine consacré au mariage ? Mais si jamais tu rompais tes fiançailles, tu pourrais te faire virer en beauté !

Et Jane a ajouté :

— A mon avis, c'est pour ça qu'Eloise a accepté la proposition du journal. Pour s'interdire de prendre la tangente et de se dérober à la promesse des fiançailles...

C'est vrai que ça m'est déjà arrivé une fois. Ce n'était pas « le bon ». A l'époque, tout le monde m'a donné raison. Mais cette fois, l'engagement que j'ai pris il y a cinq jours est le bon. Noah Benjamin est un garçon séduisant, très doux, élégant de surcroît. Bref, la perle rare !

Astrid a les yeux rivés sur moi.

— Eloise, vous ne pouvez choisir que dans ces modèles-ci et ceux-là...

Autrement dit, j'ai le choix entre des choses innommables et de vraies horreurs. Je passe d'un modèle à l'autre en priant le ciel pour que je puisse mettre la main sur une robe acceptable. Tiens, en voici une qui n'est pas asymétrique, c'est toujours ça de gagné !

— Je prends celle-ci.

Je brandis une minirobe pourpre un peu clinquante. Allez savoir pourquoi, ça me fait penser à ces masques en caoutchouc très fin à l'effigie d'ex-présidents ou de monstres, et qu'on porte pour Halloween...

Je regarde l'étiquette. Prix : deux mille trois cents dollars.

Je jette un coup d'œil vers mes copines, Jane, Amanda et Natasha (je leur ai demandé d'être mes demoiselles d'honneur) puis vers Beth et Philippa (qui m'ont annoncé qu'elles seraient mes demoiselles d'honneur). Je lis sur leur visage à la fois du soulagement et une grande perplexité, l'air de dire : « Celle-là n'est guère mieux que l'autre ! »

Astrid est déçue. Elle brandit la robe qui ressemble à une météorite écrasée.

— Eloise, croyez-en mon expérience ! Celle-ci vous ira mieux.

C'est vrai que le latex est très agréable à porter... En plus, son coloris gris noir met en valeur tous les types de carnation. Et puis, qui oserait dire qu'un col ne sied pas à une robe habillée ?

Comme au tennis, toutes les têtes se tournent en même temps. Vers moi.

— Sauf erreur de ma part, vous m'avez bien dit que je pouvais choisir entre ces modèles-ci et ceux-là ? Eh bien, c'est là que j'ai trouvé la robe...

Astrid m'épie par-dessus ses curieuses lunettes carrées, puis pivote sur ses hauts talons. J'ai failli recevoir en pleine figure son drapé de cachemire d'un blanc immaculé. Elle donne ses instructions à la responsable Mode.

— Ellen, veuillez noter le choix d'Eloise.

Victoire ! Une victoire à la Pyrrhus, certes, mais je me sens tout de même mieux.

Astrid se tourne vers la responsable de la Rédaction, Maura, que tout le monde surnomme en douce « Astrid bis ». Avec sa coupe au carré à la Louise Brooks (la même coupe qu'Astrid), ses minuscules lunettes et son faux pashmina, elle est la copie conforme d'Astrid... mis à part sa taille ! Astrid mesure un mètre soixante-quinze contre un mètre cinquante-cinq pour Maura.

— Maura, dans l'encadré consacré à la robe des demoiselles d'honneur, insistez bien sur le grand choix de robes de la marque Post-Mod que l'on trouve chez It's Your Day... Mettez l'accent sur le fait qu'Eloise a été tellement emballée par l'ensemble des modèles proposés qu'elle a passé la nuit sur un lit de camp tout à fait charmant recouvert de dentelle, installé dans l'immense cabine d'essayage privée du coquet salon de présentation, pour pouvoir faire son choix. La nuit porte conseil... Elle a rêvé de la robe ravissante couleur coquille d'œuf sans col, et au réveil, elle a eu la révélation : ce modèle était destiné à ses demoiselles d'honneur ! Ah, n'oubliez pas de noter qu'elle les a appelées et qu'elles ont accouru dès les premières lueurs de l'aube pour découvrir le modèle choisi. Brodez un peu sur les couleurs, les tissus et les prix, évoquez les célébrités qui pourraient porter ce genre de robe, les sœurs Hilton, par exemple, ou encore Sarah Jessica, Britney, Christina et Pink. Ah j'oubliais ! Dites aussi que Natalie Portman et Hilary Duff auraient été vues en train d'essayer plusieurs modèles de la marque Post-Mod. Et débrouillez-vous pour dénicher ne serait-ce qu'une actrice de série B qui s'est mariée récemment et qui serait d'accord pour « regarder » la robe !

« Astrid bis » écrit à toute allure sur son minuscule calepin, si vite qu'elle frôle le syndrome du canal carpien à chaque ligne. Tandis qu'Astrid débite son couplet d'une voix monocorde, au milieu du chœur des courtisanes qui se répandent en éloges (« Quelle merveilleuse idée, Astrid !... »), plus lèche-bottes les unes que les autres, le contingent de celles qui ne travaillent pas chez *Wow* écarquille les yeux en se demandant si elle plaisante... Malheureusement pas.

Astrid frappe dans ses mains.

— Très bien. A présent, je veux que les demoiselles d'honneur de la mariée branchée

prennent place autour d'Eloise en la contemplant d'un air admiratif, elle et la robe, bien sûr.

Le photographe de *Wow Weddings* — un certain Devlin, qui a reçu une distinction je ne sais où — éteint son portable et bondit de sa chaise, un appareil photo énorme autour du cou. Il est assez beau mec, mais c'est un connard de première. Il aboie sur son assistante, une petite mignonne d'une vingtaine d'années avec les cheveux coupés ras, et qui se dépêche de régler l'éclairage.

Devlin nous demande de nous placer autour d'un mannequin paré de la fameuse robe pourpre. Il fait de grands gestes à l'attention de Jane.

— Votre chemisier, ça ne va pas du tout ! La couleur est horrible, sur vous. Quant aux cols bateau, c'est bon pour les pré-ado de douze ans !

Il rembarre une nouvelle fois son assistante qui lance à Jane un long manteau croisé en cuir noir. Jane hausse le sourcil, un peu surprise, mais enfile le manteau.

Le « maître » lève le menton en direction de Beth.

— Vous là-bas, avec les rayures grises... Si vous pouviez faire un rinçage au Nice'n Easy avant la prochaine prise et épiler vos sourcils, ce serait génial !

Puis il se tourne vers Amanda.

— Quant à la petite blonde, là-bas, vous allez vous mettre de côté, une main sur la poitrine et l'autre tendue vers la robe comme pour essayer de la toucher. Il ne faudrait pas que l'attention soit focalisée sur vos seins au détriment de la mariée.

A mon avis, c'est la toute première fois qu'un homme fait aussi peu de cas de la poitrine d'Amanda.

Et encore, c'est Devlin dans un de ses bons jours... Fort heureusement, Jane et Amanda ont l'air de le trouver plutôt marrant avec son petit côté « too much » ! Plus il se montre goujat, plus elles sont à deux doigts de piquer un fou rire.

Quant à la sœur de Noah, que je connais à peine, c'est à peine si elle remarque la présence de notre star... Elle est bien trop occupée à ruminer contre son futur ex-mari.

C'est au tour de Philippa de passer l'examen...

— Il va falloir gommer un peu votre beauté pour les clichés sur les demoiselles d'honneur d'Eloise. Je vous verrais bien avec deux tresses, le genre *heroin-chic*...

Il claque des doigts et son assistante bondit, élastiques en main, pour emprisonner les longs cheveux blond platine de Philippa.

— C'est beaucoup mieux... Maintenant, ôtez-lui son rouge à lèvres de pré-pubère et appliquez-lui une touche de gloss brun-rouge.

Philippa couine une vague protestation.

— Mais j'ai une mine de papier mâché sans mon rouge à lèvres rose...

— Justement...

La pauvre Philippa arbore à présent le look chic d'East Village.

— Très bien... Je veux que tout le monde soit en adoration devant Eloise et sa robe.

Philippa ose intervenir, pointant Natasha du doigt.

— Et elle ?

Devlin jette un bref coup d'œil sur Natasha Nutley, mais son regard de pro repère aussitôt les mèches bouclées à la Nicole Kidman, les magnifiques yeux verts, la haute silhouette longiligne.

— *Elle*, elle est absolument parfaite. Rien à retoucher.

Jane et moi échangeons un regard complice. Il y a deux ans, Natasha était la pire ennemie de Jane, en grande partie à cause de cette perfection soulignée par Devlin. Mais à présent, Natasha est devenue une de nos meilleures amies. Elle a une petite fille de deux ans dont la beauté n'a d'égale que celle de sa mère. Pour l'instant, la petite Summer applaudit dans un coin du magasin : un des employés de It's Your Day lui montre des marionnettes avec un petit chien Elmo.

Devlin ferme son clapet et actionne son appareil photo pendant une bonne demi-heure. Sur la fin, le sourire des filles a tendance à virer à la grimace.

Astrid frappe deux fois dans ses mains pour réclamer toute notre attention.

— Les demoiselles d'honneur branchées, veuillez vous diriger vers les cabines pour qu'on prenne vos mensurations. Philippa, nous avons déjà les vôtres, vous pouvez rester !

Les quatre autres emboîtent le pas de la responsable Mode et disparaissent dans les cabines d'essayage. Jane, Amanda et Natasha secouent la tête d'un air incrédule. Lorsque je lui ai parlé du contrat, Jane m'a demandé :

— Tu es sûre d'avoir les deux, le mariage que tu souhaites et les pieds sur terre ?

Bon, d'accord ! Je n'ai ni l'un ni l'autre. Au moment où j'ai signé, je n'avais qu'un mot en tête : *gratuit*. C'est que moi, je n'ai pas de tante qui a mis de l'argent de côté pendant des années en vue de mon mariage. Ni une belle-mère avec une résidence d'avant-guerre en Louisiane pour me dépanner. Je n'ai qu'une future belle-mère qui n'hésite pas à placer au moins deux fois dans la même conversation qu'elle et son époux sont « traditionalistes ».

Le lendemain de mes fiançailles, les parents et la sœur de Noah sont venus célébrer l'événement à grands renforts de sandwiches plus... un sac de chips taille familiale. Ce jour-là, la mère de Noah m'a donné sa version de l'appellation « traditionalistes ».

— Ce que j'entends par là, chère petite, c'est que ce sont les parents de la *mariée* qui, *selon la tradition*, règlent les frais du mariage.

Noah a toussoté en rappelant à ses parents que je n'avais plus que ma grand-mère, veuve de facteur et de longue date. Mme Benjamin a alors toussoté à son tour en rétorquant que les jeunes d'aujourd'hui sont très débrouillards et qu'eux-mêmes seraient heureux d'apporter leur contribution, à savoir un bel assortiment de plats cuisinés pour vingt-cinq personnes. Si nous étions d'accord pour faire le mariage dans leur salon, s'entend ! Elle a même proposé de déplacer la table basse pour qu'on puisse rajouter une ou deux chaises pliantes.

— J'apprécie beaucoup votre proposition, madame Benjamin. Mais je tiens beaucoup à un mariage traditionnel. Vous voyez ce que je veux dire... avec tout le tralala.

— Le tralala, comme vous dites, coûte très cher, ma petite.

Comme j'ai deux cent soixante-dix dollars sur mon compte en banque, et Noah mille deux cents, il m'a dit :

— Il y a toujours la solution d'aller à Las Vegas.

J'ai fait non de la tête.

Alors Mme Benjamin a remis ça avec son salon.

— Vous pourrez choisir les couleurs qui vont avec... vert avec des pointes de doré. Le vert va très bien à Beth. Au fait, en tant que demoiselle d'honneur, elle a droit à une participation pour sa robe.

Demoiselle d'honneur ? Beth ? J'ai dû avoir en tout et pour tout trois occasions de lui adresser la parole, vingt à quarante secondes à chaque fois. Et encore, c'était pour parler du temps... Est-ce une obligation que de demander à la sœur de votre fiancé de faire partie des élues ?

Beth a ajouté son grain de sel.

— Ce qui me va le mieux, c'est le vert de certaines pierres précieuses. Attention, pas trop pâle, mais pas vert mousse non plus !

Sa mère a hoché la tête en signe d'approbation.

— Vous savez, Eloise... Tout bien réfléchi, vous devriez choisir une robe avec une pointe de vert... Par exemple, un ivoire légèrement teinté. Comme ça, vous serez sûre que les couleurs ne jureront pas. Ne me dites surtout pas que vous avez l'intention d'être en blanc, un blanc vraiment blanc ! C'est que, vous vivez quand même avec Noah depuis deux mois...

Cette nuit-là, j'ai rêvé (il vaudrait mieux parler de cauchemar) que je me dirigeais vers l'autel pour rejoindre Noah dans une robe de mariée vert pelouse. Quant à mon futur mari, il avait un quart de livre de saucisse à la place de la tête... J'ai éclaté en sanglots, ce qui a réveillé Noah. Il m'a prise dans ses bras et m'a assuré que nous finirions par trouver une solution, et que tout se passerait très bien. Je me suis dit : « Mais oui... tout sera parfait. Je peux t'épouser, après tout. Tu es celui qu'il me faut. C'est oui, bien sûr. »

Voilà pourquoi le matin suivant, quand Astrid m'a proposé un mariage de cent mille dollars sans rien à déboursier, j'ai dit oui sans l'ombre d'une hésitation.

2.

Astrid frappe de nouveau dans ses mains.

— Et maintenant, passons à la mariée classique... Philippa, faites votre choix parmi les modèles qui vous sont proposés. Je vous donne cinq minutes.

Pauvre Philippa ! Moi, j'ai quand même eu droit à *dix* minutes. C'est toute la différence entre le statut d'associée et celui d'assistante.

Il y a deux ans, j'ai quitté la Posh Publishing à la suite d'une compression de personnel. A commencé alors pour moi une longue période de galère pour retrouver du boulot. J'ai été embauchée à l'essai par Astrid avec le titre de directeur artistique associé.

— Vous avez été promue directeur artistique adjoint quelques mois seulement avant votre départ de chez Posh. Vous n'avez donc pas eu le temps d'apprendre le métier. Ici, chez *Wow*, nous devons *prouver* que nous sommes capables de faire le travail pour *mériter* le titre qui lui correspond.

Si je n'avais pas été aussi désespérée, je serais repartie sur-le-champ pour rappeler tous mes autres contacts et cocher les annonces du *Times*.

J'ai accepté l'offre du magazine *Wow Weddings* en essayant de trouver une logique à mon parcours. Finalement, le titre que j'avais chez Posh avant cette courte promotion était assistante du directeur artistique. En un sens, *Wow* m'a fait gravir une nouvelle marche dans mon parcours professionnel.

Philippa fonce sur sa zone interdite... et tombe en arrêt sur un modèle de ma zone à moi (dite branchée).

— *J'adore* cette robe ! Elle est absolument divine...

Je dirais plutôt « extraterrestre ». Une sorte de jaune pâle très étrange, avec un dos-nu assez décolleté, une jupe sirène couverte de plumes jaunes et une énorme fleur en plume façon Sarah Jessica Parker/Carrie Bradshaw sur le sein gauche. Cette robe, c'est tout le contraire du style Philippa Wills ! Difficile de faire moins classique...

Philippa tient la robe devant elle, plaquée sur sa longue et frêle silhouette et se regarde dans la grande glace murale.

— Oui, c'est tout à fait ce que je veux ! Avec le maquillage adéquat, je suis sûre que ce jaune m'ira à ravir !

C'est ça, on te prendra pour Big Bird...

J'avoue que c'est la première pensée qui me vient, mais à quoi bon ironiser ? Philippa ne portera jamais cette robe. Astrid va mettre son veto en deux secondes, c'est clair.

Effectivement, Astrid réagit aussitôt en secouant énergiquement la tête. Mais son carré blond platine raide comme un piquet ne bouge pas d'un millimètre.

— Non, certainement pas ! Enfin, Philippa, est-ce que vous trouvez cette robe *traditionnelle* ? N'oubliez pas que vous représentez la mariée *classique*... Vous vous devez de porter une robe classique ! De toute façon, le choix des robes de mariée se fera un autre jour.

Philippa fait la moue et caresse la fleur de la robe Big Bird.

— Mais c'est la robe de mes rêves ! Je la trouve sublime, et je ne vois pas pourquoi le jaune ne serait pas une couleur tradit...

— Vous devez choisir la robe de vos demoiselles d'honneur exclusivement sur ce

portant-*ci*...

Astrid pivote sur ses talons et tend le bras vers des modèles de robes de toutes les couleurs dans le plus pur style traditionnel.

— ... ou sur celui-*là*.

Mes demoiselles d'honneur passent la tête par le rideau de leurs cabines d'essayage. Tandis qu'Astrid se focalise sur le cas Philippa, Jane la singe en remuant les lèvres pour dire « ce portant-*ci* ou celui-*là* ». Quant à Amanda et Natasha, elles imitent le mouvement d'index de gauche à droite, en en rajoutant un peu... Beth, ma future belle-sœur, regarde Philippa et Astrid d'un air hébété. Il faut dire qu'en sa qualité de comptable au sein d'une société spécialisée dans les lois sur l'imposition, Beth n'a pas tous les jours l'occasion d'être en contact avec des boudeuses ou des maîtresses femmes à petites lunettes carrées avec des drapés de cachemire de la taille d'un dessus-de-lit...

— Philippa, j'ai une réunion à 17 h 30. Il vous reste deux minutes pour faire votre choix. Sinon, c'est moi qui le ferai à votre place.

Philippa regarde d'un œil éteint les modèles ternes du portant de gauche, puis ceux de droite qui lui sapent encore plus le moral. Elle fait glisser les cintres les uns après les autres pour détailler chaque robe, et ses yeux s'emplissent de larmes.

Je repère la robe rose *Songe d'une Nuit d'Eté* perdue au milieu des autres robes.

— Celle-ci est splendide, Philippa. Elle fait très... princière, c'est ce que tu cherchais, non ?

Philippa jette un coup d'œil sur la robe et son visage s'illumine. Elle est relativement facile à contenter... Il suffit de savoir s'y prendre.

— Oh, mon Dieu... tu as raison ! Elle est magnifique. Bravo, Eloise, tu as l'œil ! Ce rose nous ira à ravir.

Elle se tourne vers les sœurs de son fiancé qui hochent la tête en souriant. Philippa est radieuse.

— Ça y est ! J'ai fait mon choix.

Astrid est soulagée et se tourne vers la responsable Mode.

— Parfait. J'aimerais que vous contactiez le directeur de It's Your Day pour commander la version « première demoiselle d'honneur » de cette robe... Ce sera la même à quelques détails près, comme les perles au niveau de la taille Empire.

Astrid lève la tête.

— Laquelle d'entre vous est la première demoiselle d'honneur ?

Les trois grâces et moi échangeons un coup d'œil. Personne ne répond : « C'est moi ! »

— Eh bien... c'est-à-dire... je n'ai toujours pas choisi ma première demoiselle d'honneur. J'ai tellement d'amies, et le choix est si difficile ! De toute façon, les filles qui auront l'honneur de m'assister font toutes la même taille. Du 34.

Grands dieux...

Astrid frappe dans ses mains et aboie.

— Tout le monde en place !

Devlin commence à disposer les demoiselles d'honneur de Philippa, les trois sœurs de son fiancé et moi. Comme les sœurs sont toutes sorties du même moule — les reines du classique ! — Devlin a peu de marge de manœuvre côté goujateries... Il me demande juste d'emprunter un pull un peu plus chouette et insiste pour que j'ôte mes minuscules boucles d'oreille vertes au look de ptérodactyle... Nous nous prêtons à son jeu : écarquillements d'yeux, sourires, faux cris d'admiration, tout y passe...

C'est la deuxième journée que nous passons à pousser des « oh » et des « ah » d'extase devant l'objectif. Hier, Philippa et moi avons déjà eu droit à une première séance photos devant la très classique Tavern on the Green de Central Park, et le très branché Puck Building de Soho. Le visage épanoui, style : « Je suis tellement heureuse de me marier... »

Devlin m'a demandé d'avoir l'air plus gai, d'être l'image du bonheur. Pas facile quand vous vous demandez brusquement si votre fiancé est le bon ! Philippa a pris le relais en me montrant comment faire. Et curieusement, son visage s'est illuminé...

Tandis qu'elle irradie de bonheur devant l'objectif de Devlin, je prends peu à peu conscience de ma jalousie. Oui, je suis jalouse de Philippa... parce qu'elle n'a aucun doute sur le choix de son fiancé et sur son avenir.

J'ai terriblement besoin de passer une soirée entre filles, mais Jane, Amanda et Natasha ont toutes les trois des projets pour se remettre du choix des robes. Jane et Amanda se rendent à un cours de yoga pré-pré-natal (je vous jure que je ne plaisante pas) destiné « à celles qui ne pensent qu'à la souplesse de leur ventre ». Quant à Natasha, elle a rendez-vous avec d'autres enfants dans un bac à sable. Même Noah, qui se débrouille très bien dans le registre papotages entre filles, a des projets pour ce soir.

Astrid prend la parole dans un cliquetis de bracelets (elle porte cinq bracelets « porte-bonheur » en argent à son poignet décharné).

— Parfait, la séance est terminée. Comme il est déjà 16 h 15, j'ai décidé de ne pas vous obliger à retourner au bureau.

C'est-y pas gentil ?

— Philippa et Eloise, vous devez nous remettre lundi matin à la première heure les notes que vous aurez prises pour la séance de shopping... Je veux un texte de deux cent cinquante mots, un style alerte. Ne lésinez pas sur les points d'exclamation.

Astrid feuillette les pages de son bloc-notes.

— Laquelle de vous a perdu sa mère, déjà ? Je n'arrive pas à la retrouver dans mes notes.

Tout à coup, on entendrait une mouche voler... Ça fait peut-être cliché, mais c'est vrai. Les employés de *Wow* nous jettent des regards gênés.

Cette Astrid, c'est vraiment une sale bonne femme ! Je lance un coup d'œil vers Jane, qui elle aussi a perdu sa mère.

Elle se contente de hausser le sourcil, s'abstenant de jeter sa robe en latex à la figure d'Astrid.

Les joues en feu, je lance :

— Il doit s'agir de moi...

Astrid note consciencieusement « Mère décédée : Eloise » en épelant lentement le mot E-lo-ise...

— Je vous demande d'insister sur la tristesse que vous ressentez à faire tous ces préparatifs de mariage sans la présence de votre mère. Cette touche d'humanité devrait avoir un fort impact sur nos lectrices.

Elle fait une brève pause pour réfléchir.

— Oui, c'est ça... Nous pouvons jouer sur le thème du rêve non réalisé de la mère : marier sa petite fille.

C'était en effet le rêve de ma mère. Mais pour des motifs autrement plus complexes que les stupidités d'attardée mentale débitées par Astrid.

Je n'ai même pas le temps de préparer une réplique bien sentie. Astrid poursuit déjà son briefing.

— Quant à moi, j'aurai dès lundi votre emploi du temps définitif pour les préparatifs de votre mariage. Surtout, ne faites aucun projet au cours du prochain mois avant de recevoir cet emploi du temps : pas de manucure, pas de pot avec les copains, pas même la moindre migraine ! Autre chose : les séances photos avec les familles auront lieu dans un mois à compter de ce jour. Ceci pour permettre aux membres de votre famille qui doivent voyager par avion de prendre leurs dispositions. Vous aurez les dates exactes dans l'emploi du temps qu'on vous remettra.

Mon Dieu, c'est impossible. Faites que ce soit un simple cauchemar !

— Euh... Astrid, et si mon père ou mon frère ne pouvaient pas venir pour ces photos ? C'est juste pour savoir...

— C'est simple. Il faudra faire appel à des doublures. Il suffit de prendre contact avec une des agences de mannequins avec lesquelles nous travaillons, voire même un *escort service*, et de leur dire qu'on recherche un homme qui ait un profil de père, ou de frère. Naturellement, ils doivent avoir une vague ressemblance avec vous. Les doublures sont souvent meilleures que les vrais parents car elles sont incontestablement plus séduisantes. Et nos lectrices adorent voir des gens qui ont de l'allure, même dans la vraie vie... Si vous avez besoin de louer les services de doublures, assurez-vous qu'elles possèdent le look « urbain branché » qui s'impose pour jouer le rôle de parents de la mariée branchée. Si c'est votre vraie famille qui vient, nous les relookerons un peu pour les photos. C'est également valable pour vous, Philippa. Mais dans le registre classique, évidemment.

Mon frère devrait plaire à Astrid. Emmett Manfred a vingt-neuf ans, et pour être « cool branché », il l'est ! Le problème, c'est que personne ne sait où il niche... Peut-être est-il en pleine phase de méditation sur une colline de l'Oregon. Ou peut-être couche-t-il avec

quelques femmes riches et plus très jeunes de Park Avenue pour pouvoir payer son loyer. Voilà plus d'un an que je n'ai pas vu mon frère, et que je n'ai pas eu l'occasion de lui adresser la parole.

Quant à mon père, j'ignore s'il est « cool branché » ou pas. En fait, je suis prête à parier toutes mes économies qu'il est tout sauf cool... Moins cool, ça n'existe pas ! C'est bien simple, je n'ai pas entendu parler de Theo Manfred depuis mes cinq ans.

Astrid conclut la séance.

— Un grand merci à toutes les demoiselles d'honneur d'être venues.

Elle rejette son drapé par-dessus l'épaule, empoigne ses lunettes de soleil Jackie O. et quitte les lieux avant de s'engouffrer dans une limousine noire garée en double file devant le magasin.

La sœur de Noah me glisse en vitesse : « On en reparlera plus tard » et sort en pestant.

Philippa et ses futures belles-sœurs la suivent en papotant, apparemment très excitées.

Jane, Amanda et Natasha jettent un ultime regard sur la robe de demoiselle d'honneur en latex. Amanda est la première à se jeter à l'eau en coiffant sa chevelure soyeuse et dorée d'un chapeau Fair Isle.

— Ta patronne est encore pire que la robe !

Natasha prend le relais.

— Trois fois pire ! Une vraie sorcière...

Jane hoche la tête.

— J'ai une idée ! Tu pourrais peut-être prendre une doublure pour Astrid. Une patronne qui ait du tact, le sens des contacts humains. Normale, quoi...

Elles éclatent de rire, puis se mettent à me regarder d'un drôle d'air. Les yeux bruns de Jane, ma meilleure amie, cherchent obstinément à croiser les miens.

— Est-ce que ça va ?

— Oui... Ce n'est jamais qu'une robe.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Mais oui, ça va.

Enfin presque. Pas si bien que ça, en fait.

Jane se tourne vers Amanda.

— Si nous sautions notre cours de yoga pour aider Summer à faire des pâtés de sable Elmo ?

— Ça me convient parfaitement.

Natasha installe la petite fille dans sa poussette et attache le harnais de sécurité.

— Elle va être tout excitée d'avoir ses tantes bénévoles pour jouer avec elle. Eloise, tu viens aussi, j'espère ?

— Bien sûr.

Je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins. Elles sont drôlement chouettes, mes amies !

Summer se met à claironner haut et fort le nom d'Elmo. Jane me presse gentiment la main.

— Eloise, si ça peut te consoler, la robe que tu portais à mon mariage était bien pire.

Amanda n'est pas d'accord.

— A mon avis, elles se valent.

Jane se met à rire et pose le bras sur mon épaule.

— Allons-y, ma petite. Sus au bac à sable pour un remake de la Nuit du Flirt ! Nous en avons bien besoin.

Du haut de ses vingt-deux mois, la petite Summer Nutley est le tout dernier membre des adeptes de la Nuit du Flirt, ainsi nommée pour le comportement aguicheur de ses participantes adultes qui tenaient une table ronde certains soirs sur tous les sujets qui leur tenaient à cœur : leurs derniers flirts, l'Amour (avec un grand A !), le travail, le sexe, les hommes, l'argent, la famille et la vie en général. Ça discutait ferme ! Tout a commencé il y a huit ans, à un coin de rue, lorsque Jane, Amanda et moi travaillions dans le même immeuble. Nous sommes devenues amies autour d'un paquet de cigarettes... C'est drôle, plus aucune de nous ne fume aujourd'hui.

Quant à Natasha Nutley, elle a été pendant un temps ce qu'on appelle une célébrité, très glamour. Elle a écrit un bouquin, qui est d'ailleurs devenu un best-seller, où elle relatait son histoire d'amour avec un acteur très connu. Et elle a décroché un petit rôle d'infirmière dans *All My Children*. Mais il y a deux ans, elle a intégré notre bande pour participer à nos Nuits du Flirt hebdomadaires.

Nous aurions pu à cette époque changer de nom, transformer la Nuit du Flirt en Nuit des Mamies, ou mieux encore, en Potins, Thé et Gâteaux, car nous n'avions quasiment plus de réunions le soir, sauf les fois où Natasha réussissait à se trouver une baby-sitter. Il y a deux ans, Jane est tombée raide dingue de son petit ami, Ethan Miles, avec lequel elle s'est fiancée. De son côté, Amanda s'est fiancée à Jeff Jorgensen qui est devenu son mari. Quant à Natasha, après bien des déboires sentimentaux, elle est tombée enceinte. Et moi, me direz-vous ? Moi, j'ai renoncé à la drague et à la nicotine pour les joies des longues promenades. Et j'ai rencontré Noah.

Tous les potins, tous nos petits secrets de filles, les rendez-vous, le sexe... Tout ça a été remplacé par des séances de papotage, style « salon de causerie ». Désormais, on ne parlait plus que mariage et bébé. J'ai connu dans les moindres détails la vie d'Ethan, de Jeff et de la petite Summer. Les plats favoris d'Ethan, la position que Jeff aimait le moins pour faire l'amour, les fluctuations du transit intestinal de Summer. J'ai tout appris de l'enfance d'Ethan, de la longueur du pénis de Jeff, de la taille du crâne de Summer. J'ai découvert comment Ethan préférait manger ses œufs... Mes amies n'étaient pas de reste. Elles ont vite su que Noah était un très bon coup, mais qu'il avait la mère la plus insupportable qui existe en ce bas monde. Elles savent que tous les soirs, il me susurre : « Je t'aime » à l'oreille avant de s'endormir. Et comme j'ai changé les couches de Summer

une bonne centaine de fois en jouant le rôle de baby-sitter, je connaissais même la couleur et la consistance de ses selles ! De toute façon, même si je n'avais jamais eu l'occasion de changer ses couches, je l'aurais quand même su grâce à nos après-midi potins.

Tout ça ne vous paraît pas follement excitant ? Pourtant, ça n'avait rien d'ennuyeux. La Nuit du Flirt se focalisait désormais sur tout ce qui était susceptible de nous intéresser sans que nous en ayons pris conscience, y compris le dernier problème intestinal du bébé.

Avant ma rencontre avec Noah, j'étais une dragueuse en série, une *serial dater*, en somme ! J'avais la réputation de rencontrer des mecs un peu partout : près des distributeurs de billets, dans les bars, au rayon surgelés des supermarchés, devant les kiosques à journaux, au boulot, aux feux rouges, sans oublier les distributeurs automatiques et les musées. Et je ne parle pas des rendez-vous arrangés ! (Amanda avait la manie d'essayer de nous fourguer ses copains célibataires... Jane en sait quelque chose, avant Ethan, bien sûr !)

Un jour, j'ai même rencontré un mec en prenant un bain de soleil sur mon escalier de secours... Il était sur son escalier à lui, de l'autre côté de la rue, et il a brandi une pancarte géante où l'on pouvait lire : « Vous avez de la crème à bronzer ? » Nous sommes sortis un mois ensemble avant qu'il ne me largue pour une femme qui prenait ses quartiers d'été dans les Hamptons.

J'avais aussi la réputation de draguer toutes sortes de mecs. De toutes les nationalités, de toutes les couleurs. De tailles, de poids différents, et bâtis différemment. Sans parler de leurs personnalités. J'ai eu des sacrés beaux mecs, des bêtes de sexe ennuyeux comme la pluie, des activistes enragés. J'ai participé à toutes sortes de dîners avec des rites religieux différents. Des fêtes juives, des repas pour fêter la Pâque grecque orthodoxe, des festivités africaines...

Je n'ai pourtant pas toujours été *serial dater*. Il y a eu Lee au lycée, l'amour de ma vie d'ado — et la pire de mes ruptures aussi — jusqu'à ce que je rencontre Michael au collège. Lui, il a battu tous les records de Lee au top 50 des amours — et des ruptures — d'adolescents. C'est après cet épisode que ma fringale de rendez-vous a commencé. Il y a un peu plus de deux ans, je me suis même fiancée à Serge, un amour de garçon, après être sortie avec lui pendant quatre mois.

Des minifiançailles de trois semaines...

Entre mes vingt et un ans et ma rencontre avec Noah à trente-deux ans, j'ai été la reine de la drague de la côte Est. Mais après ces milliers de rendez-vous et ces milliers d'histoires à raconter à mes copines autour d'un brunch ou à l'occasion de nos Nuits du Flirt, j'ai commencé à mourir d'envie d'autre chose. Un autre type de relation.

Quelque chose de vraiment cool... L'amour, quoi.

Puis j'ai rencontré Noah. Noah et ses cheveux noirs soyeux, ses yeux brun vert, sa fossette sur la joue gauche et sa collection de cravates décorées de minuscules animaux de BD. Quand je l'ai rencontré, il portait une cravate Snoopy, et Little Lucy. Snoopy se tortille en esquissant trois pas de danse sous le regard espiègle de Lucy.

Comment un mec avec une cravate pareille a-t-il pu me terrifier à ce point ? Ça paraît impensable, pourtant, c'est ce qui s'est passé. J'ai rencontré l'homme que j'attendais, le seul que je puisse envisager d'épouser... Sauf que je ne peux pas parce que je suis trop amoureuse de lui.

J'ai rencontré Noah et sa cravate Snoopy au cours d'une réception organisée juste avant la sortie du livre de Natasha, *La carrière interrompue d'une future star*. Posh Publishing, la maison d'édition, avait mis les petits plats dans les grands et invité tous les magazines, tous les journaux et les émissions de télé pour un marathon de trois heures destiné aux gens du métier, avec cocktails et petits-fours, sans oublier les premiers exemplaires des mémoires de Natasha. Des tas de gens ont fait une apparition, parmi lesquels un certain Noah Benjamin, reporter au *Hot News*, un hebdo à mi-chemin entre le *Times* et *People*. Je ne suis pas une spécialiste des livres, je fais de la création graphique. Et à l'époque, j'étais conceptrice de jaquettes de livres... au chômage. Pendant que Jane (la responsable d'édition de Natasha) présentait Ethan à ses collègues et lançait un œil aguicheur vers quelques célébrités, je restais dans mon coin en essayant de battre un record du monde : le lancer de cubes de cheddar avec retombée directe dans la bouche !

— Veuillez m'excuser, mais je suis reporter au *Hot News*, et j'aimerais vous poser quelques questions.

La bouche pleine de fromage, je me suis retournée et je me suis retrouvée nez à nez avec le mec le plus mignon que j'aie jamais rencontré. Il portait cette fameuse cravate rouge illustrée... J'ai répondu bêtement :

— Euh, moi je ne fais rien. Enfin, je veux dire... je suis juste l'amie de l'éditeur.

Il a sorti de sa poche un petit calepin et un stylo.

— Votre nom ?

— Eloise Manfred.

Il a commencé à prendre des notes.

— Votre type de nourriture préféré ?

— Disons... la cuisine mexicaine.

— Votre type de film préféré ?

— Les comédies romantiques.

Il a tapoté sur son calepin avec son stylo en ajoutant :

— J'aurais besoin de votre numéro de téléphone pour vérifier vos dires et vous inviter officiellement à dîner dans un restaurant mexicain et à voir une comédie sentimentale.

Pars, va-t'en vite. Rien que le fait de te regarder me donne des palpitations !

— Actuellement, je n'accepte aucun rendez-vous... J'ai décidé de faire une pause.

— Qui parle de rendez-vous ? Je dirais plutôt une enquête destinée à... tester notre compatibilité d'humeur.

Comment voulez-vous résister à ça ? Entre la fossette, la cravate, le stylo qui prenait des notes et ce visage si doux et pétillant d'esprit... j'ai craqué !

Je suis devenue sérieusement accro dès le premier rendez-vous autour d'*enchiladas* aux haricots noirs, de margaritas à la mangue et d'une comédie d'Adam Sandler. Son portable a sonné six fois et il a été bipé à quatre reprises par *Hot News* à propos d'une affaire à creuser : une célébrité de seconde zone avait été repérée descendant à pied la Troisième Avenue clans l'Upper East Side, puis faisant du shopping chez Gap et Banana Republic, allant jusqu'à passer en revue les portants des magasins. Un vrai scandale ! Nous avons passé une heure à pister l'actrice en question qui a passé tout ce temps pendue à son téléphone sans cesser de marcher, d'essayer des fringues ni même de payer. Nous nous amusons comme des petits fous ! Dans la Neuvième Ouest, au moment où elle a enfin posé son portable pour essayer une paire de bottes et se battre avec les lacets, Noah s'est présenté en tant que reporter au *Hot News* et lui a demandé s'il pouvait lui poser quelques questions sur ses habitudes de shopping. Elle lui a opposé un refus catégorique, s'est ruée sur ses lunettes de soleil et a pris la fuite.

Il y a eu un deuxième rendez-vous, puis un troisième et un quatrième. C'est devenu une liaison. Du sérieux... sans en avoir l'air. Une relation exclusive... mais non avouée. Nous vivions ensemble, mais personne n'a jamais parlé mariage. Jamais.

Jusqu'à ce qu'il me demande de l'épouser, il y a cinq jours de cela. J'ai répondu oui sans hésiter. Trois heures après, je courais dans ma salle de bains pour mettre la main sur mes Tums, des pastilles contre les brûlures d'estomac !

J'ai commencé à me ronger les ongles, j'ai connu des petits moments de déprime au Starbucks, avec les copines. Mes incertitudes et mes doutes n'avaient aucun sens... Je ne rêvais que de ça, de cette demande en mariage, depuis le troisième rendez-vous !

Le jour qui a suivi mes fiançailles, j'ai appelé Jane pour lui demander s'il lui restait des Tums.

— O.K., m'a-t-elle répondu, j'ai compris. C'est parce qu'au deuxième rendez-vous, il t'a dit qu'il n'était pas prêt à envisager une liaison sérieuse. Tant qu'il ne s'engageait pas, tu te sentais en sécurité. Mais maintenant qu'il a franchi le pas, tu flippes à mort. C'est bien ça ?

Oui, mais pourquoi ? Pourquoi suis-je passée par une phase où je ne rêvais que de l'épouser pour n'avoir brusquement qu'une envie, que les choses reviennent comme avant ? Pourquoi regretter l'époque bénie où je rêvais qu'il me demande en mariage ?

Quelqu'un aurait-il des Tums, par hasard ?

— Est-ce que quelqu'un a des Tums ?

Les trois grâces sont assises près de moi sur le rebord du bac à sable, dans le terrain de jeux de Cari Schurz Park. Elles se mettent aussitôt à fouiller dans leur sac à dos et à faire leurs poches. En ce début de janvier, il fait inhabituellement chaud, presque dix degrés, et le terrain de jeux regorge d'enfants en doudoune. La petite Summer est dans le bac à sable, occupée à faire des pâtés Elmo avec un moule à l'effigie du célèbre personnage de Sesame Street. Autour d'elle, de nombreux bambins en équilibre précaire sur leurs petites jambes s'affairent avec des seaux et des pelles aux couleurs vives, sans oublier l'éternel déploiement de camions-bennes. Une petite fille est très occupée à remplir de sable la tête

creuse de sa poupée.

Jane me lance une boîte de pastilles anti-acide parfumées aux fruits tropicaux. Je me dépêche d'en glisser deux dans ma bouche.

Summer tend la main en criant :

— Moi, z'en veux !

Je fais la grimace.

— Chérie, ce n'est pas bon, c'est caca ! Pouah !

La petite m'imitte, puis elle attrape une poignée de sable et fait un peu de provoc' avec sa mère en portant la main à sa bouche.

— Pouah !

Natasha lève le doigt, l'air sévère.

— Non, on ne mange pas le sable ! J'ai dit non ! Non, non, non.

Summer éclate de rire.

— Oui, oui, oui ! Moi, veux.

Oui, oui, oui, c'est exactement ce que j'ai répondu à Noah lorsqu'il m'a demandée en mariage.

Je l'ai répété trois fois. Il faut croire que j'en avais rudement envie...

Quand je pense que je suis censée pondre très bientôt un papier de cinq cents mots pour *Wow Weddings* sur le thème : « Pourquoi j'ai dit oui ! »

Pourquoi j'ai dit oui ! est une rubrique qui paraît tous les mois. Encore une idée brillante jaillie du cerveau d'Astrid pour accroître les ventes. Les articles sont parfois rédigés par des célébrités, mais le plus souvent par des gens comme vous et moi qui expliquent pourquoi ils sont tombés amoureux et les raisons qui les ont poussés à dire oui à leur demande en mariage. Astrid a pensé à Philippa et moi, en complément de l'organisation des deux mariages.

Pourquoi j'ai dit oui ! par Eloise Manfred.

Page blanche. Le curseur clignote.

J'ai dit oui parce que...

Page blanche. Le curseur clignote.

Une partie du job de Philippa consiste à faire le tri dans les milliers de réponses qui nous parviennent chaque mois, d'en sélectionner trois et de les soumettre à la directrice de Rédaction. Cette dernière fait le choix final, ou se contente de griffonner un non sans appel sur les trois propositions avant de renvoyer Philippa à son sac de courrier. Une partie de mon job à moi est de lire le projet retenu, de l'agrémenter d'un graphisme sympathique et de choisir un extrait qui apparaîtra en gras dans un encadré spécial.

Juste après mon embauche chez *Wow*, Philippa a reçu un courrier d'une future mariée du Texas nommée Laura R. (*Wow* adore utiliser les initiales pour les noms de famille !) Cette Laura R. fréquentait son petit ami depuis un an lorsqu'il a été appelé sous les

drapeaux et envoyé dans une contrée où les combats faisaient rage. Le jour de son anniversaire, Laura a reçu une demande en mariage par courrier, et elle a répondu par un seul mot : OUI ! Il lui avait aussi envoyé une alliance de fortune qu'il avait fabriquée avec les moyens du bord, un vieux morceau de métal. Il n'est jamais rentré chez lui, et les parents du jeune homme ont restitué à Laura la fameuse lettre avec le OUI ! ainsi que son journal. Il y disait que cette réponse l'avait comblé de joie et qu'il était follement impatient de quitter cet endroit maudit pour rentrer au Texas et fonder une famille avec elle.

J'ai pleuré comme une madeleine en lisant l'article. Je me souviens que ce soir-là, j'ai passé des heures chez moi à créer un graphisme digne d'accompagner le texte. C'est alors qu'Astrid a décidé de ne pas utiliser la lettre de Laura.

— C'est trop déprimant. Les lecteurs de *Wow* veulent des histoires qui finissent *bien*, parce qu'ils espèrent que leur histoire à eux finira *bien*... Ils ne veulent entendre parler ni de mort ni de guerre.

Astrid a aussi opposé son veto à toutes les lettres émanant de mariées enceintes, ou de mariées trop rondouillardes, sans oublier les lesbiennes, les moches et les pauvres (sauf si l'heureux époux venait d'un milieu plus huppé...)

Astrid a griffonné en rouge sur les courriers écartés : « La mission de *Wow* est de préserver la magie du conte de fées. Les contes de fées évoquent les rêves, pas la réalité. *Wow Weddings* est consacré au rêve. »

Mon rêve à moi, c'est qu'elle dégage vite fait !

Voilà la prière que je faisais, les yeux fermés, pendant les réunions, ou chaque fois que j'entendais claquer ses talons dans les couloirs de *Wow*. Mais lorsque j'ouvrais les yeux, elle était toujours là ! Ce qui prouve qu'elle avait tort : *Wow Weddings* est en plein dans la réalité...

Pourquoi j'ai dit oui ! par Eloise Manfred.

La semaine dernière, j'ai dit oui à deux reprises, sans l'ombre d'une hésitation. Alors que je pensais : je ne sais pas, je ne suis pas sûre, on en reparle...

La première fois, c'est quand Noah, mon petit ami, m'a demandée en mariage.

La seconde, quand ma patronne — la rédactrice en chef de ce magazine de loser — m'a proposé un mariage de rêve « gratuit » en échange de mon âme (une âme de mariée façon *Star Trek*...).

Je prends une voix geignarde pour prendre mes copines à témoin.

— Vous devriez m'appeler Uhura... Je crève d'impatience de découvrir la robe futuriste dans laquelle je marcherai vers l'autel, alors que je ne suis même pas sûre que le mec que j'ai choisi est le bon ! Dieu seul sait quelle tenue il portera, d'ailleurs. Une combinaison spatiale, peut-être ?

Summer répète une bonne dizaine de fois : « Ura Ura Ura Ura... »

Elle confectionne un nouveau pâté Elmo. Un petit garçon à peu près de son âge (il ne tient pas très bien sur ses jambes non plus !) s'approche pour le voir.

Je lève ma main gauche en faisant des effets de doigts pour mieux admirer la magnifique bague de fiançailles que j'appelais de tous mes vœux. A présent, je n'ai envie que d'une chose, la rendre. Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

Le lendemain de la demande en mariage, Jane m'a fait un petit speech.

— Eloise, tu as du mal à accepter l'idée de vivre avec un mec, c'est tout. Le mot *engagement* t'a toujours donné des boutons. Personnellement, je suis convaincue que tu aimes Noah, mais maintenant, il a pris un engagement vis-à-vis de toi, et ça te fait flipper. C'est l'inverse de ce qui s'est passé avec Serge et son simulacre de demande en mariage.

Ça, c'était il y a deux ans et demi... Un jour, le garçon avec lequel je sortais — un type vraiment gentil — m'a demandée subitement en mariage, et moi j'ai dit oui parce que je ne rêvais que de ça : être aimée et me sentir en sécurité. Mais je n'aimais pas Serge, et je le savais. Mes amies le savaient.

Si j'en avais parlé à ma grand-mère, elle m'aurait arraché la bague du doigt pour la renvoyer à Serge.

Etait-ce la peur de m'engager ?

Jane fait rouler des grains de sable entre ses doigts.

— Je t'*assure*, Eloise, tu étais sincère. Quant tu as dit oui à Noah, *et* quand tu as dit oui à Astrid pour ce mariage gratuit. Si tu as cette peur au ventre, c'est uniquement parce que tu as peur de t'engager. Ça n'a rien à voir avec tes sentiments. Je te l'ai déjà dit, mais je te le répète : si tu as accepté ce mariage gratuit, c'est pour ne pas avoir la tentation d'ôter cette bague...

— *Mais...*

— Et tu veux que je te dise autre chose ? Je pense que ta soudaine fringale de Tums a davantage de rapport avec ta *famille* qu'avec Noah.

La petite Summer est en train de sauter à pieds joints sur son beau pâté. Je lance à Jane :

— Et qu'est-ce que tu penses des *Mets* ?

Summer se dirige vers les petites marches du bac à sable.

— Moi, patir...

Elle s'arrête net lorsqu'un homme dépose un petit garçon sur le sable juste à côté d'elle. Le bambin lève ses petits bras en disant : « Pa-pa, Pa-pa ».

Naturellement, Summer fait la même chose.

L'homme sourit d'un air gêné, comme le font tous les hommes quand Summer les appelle « pa-pa »... ce qu'elle fait systématiquement, où qu'elle soit. Dans les ascenseurs, dans la rue, au restaurant. Tous les hommes deviennent « pa-pa ».

— Où il est, pa-pa ?

Summer a beau lui poser la question à longueur de temps, la pauvre Natasha change de figure chaque fois.

— Ton papa est en Californie.

C'est la réponse habituelle. Et comme chaque fois, la petite s'en contente. Elle se remet à jouer. Elle a décidé de sortir du bac à sable pour courir vers le toboggan, manifestement ravie.

Natasha prend place en bas du toboggan pour réceptionner la gamine. Elle nous chuchote :

— Enfin, je crois... Sa fille ne l'i-n-t-é-r-e-s-s-e pas.

Puis elle sourit à Summer.

— Allez, viens voir maman !

Le père de Summer a rompu avec Natasha lorsqu'elle lui a annoncé qu'elle était enceinte. Il s'appelle Sam et il vit en Californie. Pour des raisons que je me refuse à comprendre, il n'a pas envie de connaître son enfant. Ça ne l'intéresse pas.

Comment est-ce possible ?

C'est une question à laquelle les gens se mêlent toujours de répondre concernant ma vie à moi.

Ton père n'a jamais été du genre à poser ses bagages. Ton père est un artiste. Ton père ceci, ton père cela.

Ton père n'est qu'un bon à rien.

Ça, personne ne l'a jamais dit. C'est moi qui ai commencé à le penser fortement, il y a longtemps de ça... Peut-être parce que c'est la seule raison que j'ai trouvée pour expliquer son départ. Theo Manfred a quitté sa famille un jour, et on n'a plus jamais eu de ses nouvelles.

Le problème, quand ce genre de pensée vous vient, c'est que vous avez tendance à la repousser. Difficile d'admettre que son père est un bon à rien. Vous avez envie de voir en lui un héros.

Summer se met à courir autour de la cage à écureuils et retourne en haut du toboggan en criant :

— Moi, faire ! Moi !

Elle voudrait se débrouiller toute seule pour glisser jusqu'en bas. Je me demande ce qu'elle répondrait si quelqu'un lui demandait où est son père.

Summer, il est où, ton papa ?

En Californie.

Et il revient quand ?

Jamais.

Pourquoi ?

Ça ne l'i-n-t-é-r-e-s-s-e pas.

Eloise, où est ton papa ?

Je ne sais pas.

Pourquoi tu ne le sais pas ?

Je n'ai jamais eu de réponse à cette question. Alors quand je suis entrée à l'école primaire, j'ai commencé à maquiller la vérité. Il était en Alaska, pour travailler sur un pipeline. Il était en train d'escalader l'Everest (cette vérité-là, c'était ma préférée !). Ou bien il était parti pour un voyage d'affaires en Chine, en Suisse, en France ou en Californie...

Il y a deux choses que je n'ai jamais dites : qu'il était mort, et qu'il avait pris la poudre d'escampette. Aucune de ces explications-là ne me convenait.

Je ramasse une poignée de sable que je serre fortement dans ma main. Et tout à coup, ça sort...

— Je n'ai pas revu mon père depuis l'âge de cinq ans, et ça fait plus d'un an que je ne parle plus à mon frère.

Trois paires d'yeux se braquent sur moi. Amanda s'assied à mes côtés sur le bord du bac à sable.

— Ma pauvre ! Je ne savais pas, pour ton père. Tu n'en parles jamais.

Jane me presse la main.

— Maintenant, on comprend mieux pourquoi... Je suis désolée pour toi, Eloise.

Je hausse les épaules, ne sachant que dire. C'est vrai, que voulez-vous que je réponde ? *Tout va bien ?* Impossible, ça ne va pas et ça n'ira jamais, pas plus maintenant que lorsque c'est arrivé.

Je n'ai pas revu mon père depuis l'âge de cinq ans, mais tout va bien.

Difficile de faire plus ridicule.

Natasha intervient à son tour, sans quitter Summer des yeux.

— Alors là, ça me dépasse. Je crois bien que je ne comprendrai jamais. Comment peut-on abandonner son enfant ?

— Dommage que les deux personnes susceptibles de donner une explication soient portées disparues.

Jane rétorque :

— Je doute que le père de Summer et le tien puissent expliquer eux-mêmes leur comportement. Quelle réponse voulez-vous donner à une question pareille ? Je suis persuadée que ce n'est *pas* par manque d'amour pour leur enfant.

Qu'est-ce qu'elle en sait ? C'est peut-être ça, la raison.

Mon père me disait souvent : « Je t'aime, mon Elly chérie. »

Mentait-il ? Ou bien est-on incapable d'expliquer pourquoi certains pères sont capables d'abandonner leur enfant sans jamais chercher à les revoir ? Ça me rappelle une conversation que j'ai eue un jour avec ma mère.

— *Ton père t'aime, Eloise. Je suis même certaine qu'il t'aimera toujours. Mais il fait*

partie de ces hommes qui ont la bougeotte. Ça n'a rien à voir avec toi, ni avec ton frère ou même moi. C'est de lui que ça vient. C'est en lui.

— *Oui, et ça s'appelle ne pas aimer quelqu'un, moi et Emmett, en l'occurrence...*

— *Non, Eloise. Il lui manque peut-être quelque chose, mais l'amour qu'il vous porte est bien réel. Je sais que c'est difficile à comprendre aujourd'hui, mais ce sera plus facile quand tu auras une plus grande expérience des aléas de la vie.*

De ce côté-là, c'est déjà fait ! Et ce n'est pas ça qui m'a aidée à comprendre les choses.

Natasha tend à Summer un verre d'eau.

— Tu sais, Eloise, je ne savais même pas que tu avais un frère.

Là, je craque et je fonds en larmes. Mes copines ne savent plus quoi faire pour me témoigner leur sympathie.

Je n'ai jamais parlé, pas même à Jane, à laquelle je dis tout, de la dernière fois que j'ai adressé la parole à Emmett. Il y a un an, alors que ma grand-mère était à l'hôpital à la suite d'une crise cardiaque, Jane m'a demandé pourquoi Emmett n'était pas venu la voir. Il faut dire que Jane, elle, est venue tous les jours... Avec une petite gourmandise pour me remonter le moral, des M&M's et quelques bouteilles de Coca.

Je me souviens lui avoir répondu en criant comme une folle.

— Parce que c'est un sale connard d'égoïste, voilà pourquoi !

Et pour la énième fois depuis que nous sommes amies, Jane m'a passé le bras autour de l'épaule et m'a emmenée avec elle à l'église St. Monica pour allumer un cierge à la mémoire des personnes chères que nous avons perdues. C'est un rite que nous accomplissons tous les mois, alors qu'aucune de nous deux n'est catholique. Le père de Jane est mort d'une rupture d'anévrisme quand elle avait neuf ans, et sa mère d'un cancer des ovaires, comme la mienne, l'année de ses dix-neuf ans. Jane me comprend mieux que personne. En dehors de ma grand-mère, c'est sans doute la seule personne sans laquelle la vie me serait intolérable.

Au cours de ces petites visites à l'église, que je faisais davantage pour Jane que pour moi, je me demandais ce qui était le pire : la mort d'un père ou un père qui ne prend pas ses responsabilités ? Voir son père arraché à vous par le destin, ou de son propre gré ?

Nous n'avons jamais eu ce genre de conversation, avec Jane. Je n'ai jamais parlé de mon père.

Jane retire du sable de sa chaussure et me lance :

— J'ai peut-être raison, alors ? Il est possible que tous tes doutes aient quelque chose à voir avec ta famille.

— Je n'ai vraiment pas envie d'en parler.

C'est vrai, j'en suis incapable.

Pourtant, il me faudra bien le faire. Car dans un mois, mon frère et mon père sont attendus dans les studios de *Wow* pour les fameuses photos de famille...

Amanda s'informe !

— Tu vas faire appel à des doublures ?

— Je suppose.

Bonjour ! Je cherche un père et un frère de remplacement pour prendre des photos de famille à la place des vrais. Ils doivent porter impérativement un T-shirt noir et se mettre du gel sur les cheveux, pour faire « urbain branché ». Non, il n'est pas utile que je les rencontre avant la séance photos. Plus nous aurons l'air d'être des étrangers les uns vis-à-vis des autres, plus ils ressembleront à ma vraie famille !

La petite Summer, assise sur les genoux de sa mère, me regarde fixement. Ses petites mains pleines de sable agrippent son verre. Elle me demande :

— Eliise triste ?

Je joue avec ses jolies boucles auburn qui dépassent de son bonnet de laine.

— Non, mon cœur. Eloise est contente.

Summer sourit et me tend son moule à pâtés Elmo. Elle applaudit.

— Elmo, Elmo...

Vous savez quoi ? Faire des pâtés de sable avec une petite fille de deux ans jusqu'au coucher du soleil, en l'état actuel des choses, est un programme qui me va comme un gant.

3.

Vivre avec Noah ressemble beaucoup à une vie de célibataire, si ce n'est que j'habite à présent dans un très joli deux pièces d'un immeuble en pierre de taille de l'Upper West Side. C'est à cinq minutes à pied de Central Park et de la fontaine Bethesda avec sa fameuse statue, l'*Ange des Eaux* au pied de laquelle j'aime à méditer.

Il y a là toutes ses affaires, des affaires de mec — des rasoirs électriques, des sous-vêtements, des chemises à cols boutonnés et des chaussures noires Calvin Klein. Sans oublier les immenses sweat-shirts gris *Boston University* que j'enfile chaque fois qu'il part en voyage d'affaires.

Noah est journaliste d'investigation. Il part toujours en coup de vent et sans préavis, dès qu'une affaire éclate quelque part. Vous le voyez se broser les dents, et la minute qui suit, il se retrouve dans un avion en partance pour L.A., la brosse à dents toujours en main, pour couvrir la dispute entre une pop star et son petit ami.

Ce week-end, il est à Washington avec Ashley, sa collègue de travail très portée sur les pulls moulants et les décolletés en V, et d'une sensualité préoccupante. Apparemment, la fille d'un homme politique très connu et sa rock star de mari (plus très jeune) doivent tenir une conférence de presse juste devant les bureaux du cher papa. Noah et Ashley travaillent souvent en binôme, chacun ayant la responsabilité d'un encadré dans la rubrique *Ce qu'il en dit*, *Ce qu'Elle en dit*, pour donner chacun leur version d'une même affaire. Le point de vue de l'homme et celui de la femme... D'après les panels de *Hot*

News, leur rubrique a une très bonne cote auprès des abonnés.

En d'autres termes : ce n'est pas demain la veille qu'on enverra Noah et Ashley dans deux points opposés du globe.

Mais je m'en moque, car dans mon petit coin à moi du globe, sur le canapé que nous avons acheté ensemble — notre premier gros achat de couple — il y a un Père Noël en chocolat de soixante centimètres de haut avec un petit billet doux.

« De la part de ton fiancé qui t'aime.

» A lundi soir.

N. »

Je secoue mes chaussures pour enlever le sable, j'empoigne mon Père Noël et je libère une de ses jambes du papier qui l'entoure. Il faut dire que je suis accro au chocolat. J'adore tous les chocolats moulés en forme de personnages ou d'objets que les drugstores et les supermarchés vendent à longueur d'année. Toutes les occasions sont bonnes, il y a toujours une fête à célébrer. Noah en a gardé en cachette plusieurs pour moi depuis Noël, et je devrais en avoir jusqu'à la Saint-Valentin... Ce jour-là, il commencera à faire une collection de lèvres géantes en chocolat enveloppées dans du papier rouge. Chaque fois qu'il part en voyage, Noah me laisse un truc géant en chocolat accompagné d'un petit mot doux.

J'aimerais mieux avoir Noah près de moi. Ici. Chez nous.

Je lance à l'appartement déserté un vibrant : « Moi aussi, je t'aime. Fort, très fort. »

C'est vrai.

J'enfile son grand sweat-shirt gris *Boston U*, humant au passage sa délicieuse odeur de savon et d'after-shave, et je m'affale sur le canapé. Je détache une des jambes du Père Noël et je me perds dans la contemplation de ma bague de fiançailles, un diamant qui scintille dans le crépuscule.

Je suis fiancée. Je vais me marier.

Un moment de pure félicité.

Puis c'est la panique.

Je fais glisser nerveusement ma bague autour de mon doigt.

Il y a deux jours, dans le métro, un type que je ne connaissais absolument pas assis près de moi m'a dit :

— Vous savez ce que ce geste signifie ? Que vous voulez l'*enlever*. Ça veut dire que vous n'avez pas envie de vous marier.

Je suppose que je venais de tourner ma bague, sans m'en rendre compte.

Mais c'est faux, je n'ai pas envie de l'enlever. Quoique... Non ! Enfin...

C'est non.

Noah m'a fait sa demande le soir du 31 décembre. J'étais assise depuis des heures à

côté d'une chaise vide, dans une boîte de nuit remplie de couples amoureux, et tout à coup, je me suis retrouvée fiancée.

J'essaie de me rappeler ce que je ressentais juste avant que Noah ne débarque à l'improviste. C'était au Celebrate, une boîte de Forest Hills, dans le Queens. J'étais partie en goguette avec les demoiselles d'honneur de Jane et leurs copains : Jane et Ethan, Amanda et Jeff, Natasha et son nouveau copain Gideon. Sans oublier Dana, la cousine de Jane, et son mari Larry. C'est Ina, la tante de Jane, qui nous a acheté les tickets d'entrée (soixante-quinze dollars par couple), une façon de faire un cadeau à Jane pour ses fiançailles. La moitié de mon couple à moi étant en voyage d'affaires, je me suis dit que j'aimais autant rester chez moi regarder Dick Clark. Mais Ina a déboursé soixante-quinze dollars pour moi toute seule, alors j'ai été bien obligée de suivre le mouvement.

Noah était parti à Las Vegas avec Ashley, sur les traces de la fille de l'homme politique, laquelle, disait-on, avait fui pour Vegas avec sa rock star sur le retour. D'après les rumeurs, ils envisageaient de prononcer le oui fatidique au premier coup de minuit dans une de ces nombreuses chapelles où les couples s'unissent pour le meilleur et pour le pire.

Tout en sirotant mon Champagne — et en imaginant Noah et Ashley dans une chambre d'hôtel, ce qui me permettait de rester sobre — j'ai eu comme une vision... Je me suis vue rentrer chez moi avec un signal d'appel sur mon répondeur.

« Coucou, El ! C'est Noah. Je suis, euh, vraiment désolé de laisser un message comme celui-là sur un répondeur, mais j'ai pensé que j'avais le devoir de te l'annoncer. Voilà : je viens d'enlever Ash pour l'épouser. Nous nous sommes retrouvés là, dans la chapelle où Elvis s'est marié, et tu sais que j'ai toujours eu un faible pour Ashley, même si j'ai toujours refusé de l'admettre. Tu pourrais peut-être déménager pendant ma lune de miel, qu'en dis-tu ? »

Inspire, Eloise ! Allez, inspire un bon coup.

La boîte était pleine à craquer de couples nageant en plein bonheur, qui parlaient, riaient, mangeaient, dansaient, buvaient et s'embrassaient en faisant un boucan du diable.

Ils s'embrassaient sans arrêt... et arboraient tous des sourires ravis. Pendant que tout le monde se faisait des bisous, je chipotais dans mon assiette : poulet cordon-bleu (élastique et légèrement flasque), haricots verts à la surface cireuse patinée et un petit pain. J'étais la seule à faire une tête d'enterrement, enfin presque.

A ma gauche, Jane et son fiancé Ethan flirtaient de façon indécente. Non, j'exagère. Sans se donner en spectacle, je l'avoue. Ils s'embrassaient juste comme deux amoureux.

A ma droite, Amanda et son mari, Jeff, discutaient âprement de leurs enfants — qui sont toujours à l'état de projet, l'un prétendant que l'écart idéal entre les deux serait deux ans, l'autre trois !

En face de moi, la cousine de Jane, Dana Dreer Fishkill et son mari Larry commentaient tout haut leurs bonnes résolutions pour la nouvelle année. Dana s'engageait à aimer son mari plus encore que l'année passée, ajoutant : « bien que ce soit difficile de faire mieux ! »

Natasha était venue avec son partenaire de *All My Children*, un mec supersexy avec lequel elle commençait tout juste de sortir. Ils étaient sur la piste de danse, occupés à se

regarder dans le blanc des yeux.

Et puis il y avait moi... Assise près d'une chaise vide.

Dana s'est mise à nous crier dans les oreilles :

— Eh ! Il est minuit moins le quart ! Plus qu'un quart d'heure avant la nouvelle année.

Tandis qu'elle poussait des cris d'excitation, et que les couples s'enlaçaient, j'ai commencé à m'enfoncer un peu plus sur ma chaise, en espérant glisser tout doucement — ni vu ni connu — sous la table pour y passer un moment tranquille.

C'est alors qu'une voix a chuchoté à mon oreille :

— Cette place est libre ?

Noah !

Je me suis retournée à la vitesse de l'éclair. Il était là, debout derrière moi, sa veste de cuir brun saupoudrée de neige. Il portait autour du cou l'écharpe que je lui avais offerte le mois précédent pour son anniversaire.

— Mais... tu ne devais pas être à Las Vegas ?

— Possible, mais j'ai la quasi certitude d'être ici. Remarque, je peux me tromper...

Il m'a embrassée et j'ai noué mes bras autour de son cou. Quelques minutes plus tard, nous étions sur la piste de danse, évoluant au son du *Holiday* langoureux de Madonna.

Il m'a murmuré à l'oreille :

— Eloise... je t'aime.

Dix... Neuf... Huit...

— Moi aussi, Noah. Je t'aime.

J'étais sincère. Je l'aimais à en perdre la tête.

Sept... Six... Cinq...

— Je ne pouvais pas fêter la nouvelle année loin de toi.

Quatre... Trois... Deux...

Lorsque la foule est arrivée à Un, Noah a crié :

— Veux-tu devenir ma femme ?

J'ai cligné les yeux, abasourdie. Pincez-moi, faites quelque chose !

J'ai re-cligné des yeux, et je me suis pincée moi-même. Mais je ne rêvais pas ! Il était bel et bien là, et il m'avait demandée en mariage.

Tandis que tout le monde se congratulait et applaudissait, je lui ai passé les bras autour du cou en répétant « oui » trois fois de suite...

Trois heures plus tard, je me retrouve en train de marcher en long et en large dans la minuscule salle de bains de mon appartement en mâchonnant des Tums et en me rongant les ongles...

— Mais bon sang, que s'est-il passé ? !

Je mors dans l'autre jambe du Père Noël et je me jette à plat ventre sur le canapé.

Driiing !

J'attrape le téléphone, avide d'entendre la voix de Noah. Mais ce n'est que Philippa Wills qui croit me faire une surprise.

— Devine qui est au bout du fil !

Elle s'éclaircit la gorge et me dit d'une voix rauque :

— « Philippa ! Vous trouvez cette robe *classique*, vous ? Eloise, vous n'avez le choix qu'entre ce portant-*ci*, et ce portant-*là*... »

J'éclate de rire.

— Pas mal, l'imitation !

— Je déteste le manque de tact d'Astrid. J'ignorais que tu avais perdu ta maman. Je suis sincèrement désolée.

Le problème avec Philippa Wills, c'est qu'elle est beaucoup plus compliquée que les gens ne le croient... Elle peut se montrer très gentille, comme en ce moment. Et dans ces cas- là, je m'en veux de rêver qu'elle se trouve une autre collègue pour jouer le rôle de meilleure amie.

— Manque de tact ? Le mot est faible...

Philippa rigole.

— Encore heureux que nos bagues correspondent à sa définition du classique et du branché. Sinon, Astrid risquait de nous obliger à en changer !

Je lorgne sur ma main gauche. Je me revois en train de tourner la bague d'un côté, puis de l'autre.

— Ta bague est vraiment belle ! C'est bien que l'anneau soit aussi fin, sinon, le diamant serait moins mis en valeur. C'est un demi-carat ?

Trouve-toi une nouvelle copine de boulot, Philippa !

— Au fait, Eloise, pourquoi ton père et ton frère ne pourront-ils pas venir aux séances photos ?

Mêle-toi de ce qui te regarde, espèce de fouine !

— Mon père habite très loin. Quant à mon frère, il est en train d'escalader l'Everest.

En réalité, j'ignore complètement où mon père se trouve. Et puis d'ailleurs, pourquoi ai-je dit tout ça ? Il ne s'agit pas de mentir pendant des mois et de dire après d'un air innocent : « J'aurais pourtant juré que c'était vrai ! »

Philippa est impressionnée.

— C'est génial ! Mon frère ne serait même pas capable d'escalader une colline...

Elle rit de sa plaisanterie.

— Weston est Monsieur Wall Street. Il gagne des fortunes.

Je m'efforce de trouver un moyen de couper court à la conversation. Je pourrais dire que j'ai des cookies au four ? Qu'on m'appelle sur une autre ligne ou qu'on frappe à la porte ?

— Oh mon Dieu ! Excuse-moi, Eloise, mais je viens de me souvenir de la raison précise de mon appel... Sais-tu si nous sommes obligées de dactylographier notre journal de bord ?

— A mon avis, oui.

Domage pour Philippa... C'est une experte en calligraphie.

— Bon. Je te remercie, Eloise. Bye !

Cette histoire de journal de bord m'était complètement sortie de la tête.

« Je vous demande d'insister sur la tristesse que vous ressentez à faire tous ces préparatifs de mariage sans la présence de votre mère. Cette touche d'humanité devrait avoir un fort impact sur nos lectrices. Oui, c'est ça... Nous pouvons jouer sur le thème du rêve non réalisé de la mère : marier sa petite fille... »

Je regarde la photo de ma mère sur ma table de chevet, ma merveilleuse maman en caban rouge.

« ... Je veux un style alerte ! Ne lésinez pas sur les points d'exclamation ! »

Je m'assieds au bureau de Noah et j'allume son portable, heureuse d'avoir à me préoccuper d'autre chose que de mes aigreurs d'estomac.

« Mon cher journal,

» Aujourd'hui, je suis allée à la chasse à la robe pour mes demoiselles d'honneur ! Elles vont porter la robe la plus moche de la terre entière, si on peut appeler ça une robe ! D'ailleurs, le monde entier pourra la voir, pour la bonne raison que nous avons été photographiées sous toutes les coutures, ma "brigade nuptiale et moi", en train de nous extasier. Et dans un magazine à couverture nationale, en plus !

» Je me demande toujours qui peut bien lire Wow Weddings ! »

Je me sens beaucoup mieux, à présent.

Le soir même, à 2 heures du matin, je me réveille d'un horrible cauchemar. J'ai rêvé qu'Astrid O'Connor était ma mère et qu'elle m'emmenait choisir ma robe de mariée chez It's Your Day, mais en fait, ce n'était pas It's Your Day. C'était chez Sacks, sur la Cinquième Avenue, le grand magasin préféré de ma mère.

Je courais vers un mannequin qui portait la robe Big Bird, mais Astrid me rappelait à l'ordre.

— Vous trouvez cette robe classique, Eloise ? En tant que mariée classique de *Wow Weddings*, vous devez choisir une robe *traditionnelle*. Que dites-vous de ce charmant modèle, très Audrey Hepburn ? Je pense qu'il vous irait à ravir. Je serais tellement fière de vous voir marcher vers l'autel pour rejoindre Noah dans cette robe.

— Mais ce n'est pas moi, la mariée classique ! Moi, je suis la mariée branchée.

— Arrêtez de dire des bêtises, Eloise. Vous n'avez rien de branché.

Je me précipitais vers le mannequin qui portait la robe Big Bird, mais il reculait en hérissant ses plumes jaunes. Et plus je courais, plus il s'éloignait en laissant quelques plumes dans son sillage...

Et puis soudain, je me retrouvais dans la cabine d'essayage avec Astrid bis, Jane, Noah et la petite Summer qui tendait les bras en criant « Pa-pa ! ».

Astrid ouvrait le rideau de la cabine en s'écriant :

— Votre journal de bord n'est pas dans ma corbeille, Eloise. Vous ne pouvez pas vous marier !

Elle m'attrapait par la main pour essayer de m'enlever la bague.

Non, pas ça !

Je me redresse d'un bond dans mon lit, le cœur battant la chamade. J'agrippe l'oreiller de Noah que je serre contre moi.

Respire, Eloise, respire !

Astrid O'Connor, ma mère ? C'est insensé ! Mais pourquoi n'ai-je pas suffisamment prêté attention à mes cours de psycho ?

J'allume ma lampe de chevet et je m'assieds dans mon lit en contemplant le plafond. Le rêve commence à s'effacer... Tout ce dont je me souviens, c'est qu'Astrid O'Connor était ma mère, et que je voulais porter la robe Big Bird, mais que je ne pouvais pas.

Voir Astrid O'Connor jouer le rôle de ma mère était bien plus cauchemardesque que de porter cette robe en plumes jaunes.

Je regarde la photo de ma mère : elle est assise sur un banc de Central Park. C'était une magnifique journée d'automne, quatre mois avant sa mort. Le feuillage des arbres avait pris une teinte dorée, et un écureuil se tenait tout près du banc.

Ce jour-là, ma mère était heureuse. Elle se sentait mieux que d'habitude. Mais le soir, elle a dû renoncer à assister au mariage de la fille d'une de ses amies, car elle n'était pas suffisamment en forme. Elle m'a demandé d'y aller à sa place.

En rentrant, je me souviens lui avoir dit :

— Se marier, je trouve ça stupide. A quoi ça sert ? Tout ce temps et cet argent perdus, et pourquoi ? De toute façon, les hommes finissent toujours par s'en aller.

— Certains restent. Ils ne sont pas tous comme ton père, Eloise.

Mais j'avais décidé de ne jamais me marier. J'avais une peur bleue du mariage.

Et puis ma mère est morte, et mes peurs ont changé d'objet.

« ... Je veux un style alerte. Ne lésinez pas sur les points d'exclamation ! »

Je commence à taper sur l'ordi : « Cher Journal de Bord... »

Mes mains courent sur le clavier, je continue de taper comme une folle... pour finir par me réveiller à 6 heures du matin, la joue posée sur les touches encore tièdes.

Mémo Wow Weddings

De : Astrid O'Connor

A : Eloise Manfred

Objet : premier chapitre de votre journal de bord.

Eloise,

Vous trouverez mes commentaires en annexe. Donnez une note plus gaie aux passages concernant votre mère. Chez *Wow Weddings*, on ne parle jamais de « cancer » mais de « grave maladie ». Jamais de « mort », seulement de « perte ». Pour info : j'avais oublié que vous travailliez dans le domaine du graphisme et non celui de la rédaction. Je vous demanderai donc de consulter un dictionnaire et d'utiliser le correcteur d'orthographe. Un exemple : « écrin » se termine par « in ».

A.O.

4.

— J'ai eu un A pour le premier chapitre de mon journal ! Je vais être promue assistante d'Édition à ma prochaine évaluation !

Nous sommes mardi après-midi, et Philippa vient de passer la tête par-dessus la cloison qui sépare nos deux bureaux. Elle est rouge d'excitation.

Moi, je n'ai pas eu cet honneur. Apparemment, c'est si loin de ce qu'Astrid attendait qu'elle n'a même pas jugé bon de me mettre un D+ pour me récompenser du travail fourni.

Philippa insiste lourdement.

— Et toi ? Tu as eu quoi ?

Sauvée par le gong... plus exactement par la sonnerie du portable de Philippa.

— Philippa Wills, assistante de Rédaction chez *Wow Weddings*. Je vous écoute...

Petite pause. Puis elle émet un petit cri de joie.

— Salut, Parker ! Moi aussi je t'aime, mon amour. Non, tu es un amour. Non, c'est toi ! O.K. ! Bye, Parkie.

Parker Gersh n'a pourtant rien d'un *Parkie*.

La tête de Philippa réapparaît par-dessus la cloison.

— Quelle chance j'ai ! Je me marie avec le mec le plus génial de la terre ! Et tout ça, c'est grâce à toi, Eloise ! Il y a quatre mois, je n'avais même pas de petit ami ! Et aujourd'hui, je me marie. Youpiiiii !

Il y a quatre mois, un jour où j'espérais avoir une conversation téléphonique confidentielle avec Jane dans mon bureau, Philippa s'est pointée juste après que j'ai raccroché et m'a lancé :

— Au moins, tu as une vie amoureuse, toi ! Tu as un petit ami, c'est toujours mieux que rien... Même s'il est toujours par monts et par vaux avec machine... C'est quoi son nom déjà ? Sa collègue de travail aguicheuse qui ne lui lâche pas les baskets ?

Philippa écoutait-elle toutes mes communications téléphoniques ? Apparemment, oui.

— Ashley.

« Mais vous pouvez m'appeler Ash car je suis la braise qui couve sous la cendre. » Je ne blague pas, elle l'a vraiment dit, et répété, à la réception organisée pour Noël par la boîte de Noah.

— C'est ça, *Ashley* ! C'est le numéro deux sur ma liste de prénoms pour mon futur bébé... Bon d'accord, c'est peut-être un peu tôt, je n'ai même pas de copain... Alors un mari ! Et un bébé, tu imagines... Dis donc, qu'est-ce que tu préfères pour une fille, Ashley ou Hayley ?

Elle n'a même pas attendu la réponse. Après un monologue de cinq minutes sur les avantages de chaque prénom, elle s'est assise sur ma chaise visiteurs et m'a expliqué en long et en large comment, à vingt-cinq ans, elle n'avait aucune vie amoureuse. Je me suis dit que la meilleure façon de lui clouer le bec était de lui trouver un petit ami. Lorsque Noah est rentré de voyage, quelques jours plus tard, je lui ai demandé s'il connaissait quelqu'un que je puisse brancher sur Philippa, un type pas forcément très malin mais qui fasse illusion. Un crétin raffiné, quoi. Noah a eu l'idée de ce Parker Gersh, un type de vingt-sept ans qui travaille à *Hot News* comme directeur de la publication. Pour le premier rendez-vous, nous sommes allés dîner tous les quatre, et quatre mois plus tard, Philippa a fait irruption dans mon bureau en dansant la gigue et en arborant à son doigt un diamant de deux carats de chez Tiffany.

Elle a beaucoup insisté sur le fait qu'elle devait son bonheur à Noah et moi, nous *sommant* d'assister à son mariage comme garçon et demoiselle d'honneur. A partir de ce jour, elle n'a eu de cesse de me torturer avec ce qu'elle appelle « mes devoirs de demoiselle d'honneur » : faire la revue des magazines sur le mariage pendant l'heure du déjeuner, assister à l'Expo sur les Nouvelles mariées au Javitz Center, être à l'écoute des moindres faits et gestes de Parker Gersh.

Le jour où je suis arrivée au boulot avec *ma* bague de fiançailles, elle s'est écriée :

— Génial ! Comme ça, on assistera chacune au mariage de l'autre !

C'est à ce moment-là qu'Astrid a pointé son nez. C'était moins une, car Philippa s'apprêtait déjà à verser des provisions pour retenir une salle.

C'est comme ça que Philippa est devenue une de mes demoiselles d'honneur. Et depuis cet instant, à raison de trois, quatre, voire dix fois par jour, elle débarque sans prévenir dans mon bureau pour parler mariage. J'ai appris qu'elle voyait peu sa famille et qu'elle n'avait pas d'amies. Pas une seule. Ce qui m'a profondément choquée, car en dehors de ma grand-mère, mes amies sont ce que j'ai de plus cher au monde. J'ignore ce que je deviendrais sans elles. A quoi peut bien ressembler une vie sans amis ? Pourtant, Philippa est bien allée au lycée, à la fac... Sans parler du boulot.

L'assistante d'Astrid fait une annonce :

— Les deux mariées sont attendues pour une réunion en salle de conférences.

La tête de Philippa disparaît. J'entends le claquement de ses chaussures dans le couloir. Elle ne marche pas, elle court !

Lorsque j'entre dans la pièce, j'ai l'impression de cauchemarder. Je cligne deux fois des yeux en me demandant où je suis... Serait-ce le décor d'un film d'horreur ?

Une extrémité de la pièce a été transformée en petit salon pour dominatrice sadomaso. L'autre est du pur Laura Ashley. Apparemment, on s'est servi des meubles du bureau d'Astrid pour ces brillantes « créations »...

Philippa est assise sur une chaise à haut dossier tapissée de toile, à côté d'une table couverte de dentelle. Elle regarde d'un air gourmand les deux cadeaux posés sur la table. Derrière elle, j'aperçois un décor de théâtre censé représenter un salon. Une fausse fenêtre, avec des rideaux à carreaux bleus et blancs. Du mobilier de bois, principalement du bois d'Amérique. Des tournesols dans un vase. Une bibliothèque avec... ô surprise, les grands classiques, dont *Portrait of a Lady*, bien en vue.

A l'autre bout de la pièce se trouve l'ottomane en cuir rouge sang d'Astrid. Et derrière, un autre décor représentant le salon d'un vampire dans un *penthouse* new-yorkais. Les murs sont peints en gris métal. A noter une fenêtre avec un effet d'ombre obtenu grâce à du papier alu... et un canapé, de toute évidence en béton. Sans oublier la petite table entièrement faite de bâtons de Popsicle.

— Eloise, veuillez vous asseoir dans l'appartement de la mariée branchée.

Je demande, sans l'ombre d'un sourire :

— C'est lequel ?

Je m'assieds sur l'ottomane en cuir. Juste à côté se trouve la table pliante d'Astrid, recouverte d'un plan de métro de la ville de New York, et sur laquelle sont posées deux boîtes enveloppées de papier brillant.

Astrid frappe dans ses mains.

— J'ai mis au point une campagne de publicité absolument géniale pour la mariée d'Aujourd'hui.

Aussitôt après cette brillante déclaration, toutes les lèche-bottes présentes s'empressent de confirmer le côté génial de l'opération.

— Nous ferons paraître les publicités dans le numéro de mai, avec une photo de la mariée classique et de la mariée branchée en train de déballer deux cadeaux de fiançailles chez elles. Ce qui permettra aux lectrices de *Wow* de pénétrer dans l'intimité de votre foyer.

Je regarde les murs gris métal et la table basse en bâtons de Popsicle. Je suis prise d'une angoisse affreuse.

Les gens vont croire que je vis là-dedans !

— Nos lectrices seront invitées à pénétrer chez vous pour partager ce moment

privilegié de l'ouverture des cadeaux. Le premier cadeau devra coller avec votre personnalité, le second pas du tout. Vous sourirez en découvrant le premier, mais votre visage devra nettement refléter votre mécontentement en voyant le second.

C'est pas vrai !

Devlin coule un regard vers moi et pousse un soupir de dégoût.

— Je veux qu'on s'occupe des cheveux d'Eloise. Ils sont trop rebelles, aujourd'hui. J'aimerais un peu moins de volume.

La responsable Beauté se précipite sur moi pour me plaquer les cheveux sur les oreilles.

— Voilà... c'est beaucoup plus branché.

Elle s'éloigne précipitamment. Devlin secoue la tête.

— Je veux qu'ils flattent le visage... Finalement, je préfère commencer par la mariée classique. Je vais vous photographier en train de regarder vos cadeaux. Allez, de l'enthousiasme !

Astrid intervient :

— Attention, n'ayez pas l'air trop gourmand... La mariée classique apprécie la *tradition* de la remise des cadeaux, ce n'est pas par intérêt.

Philippa est tout sauf ça. Elle lorgne sur ses cadeaux avec une avidité qu'on réserve habituellement au chocolat.

Devlin aboie :

— Vous avez l'air *trop* gourmand, Philippa.

Elle rectifie le tir et Devlin prend une série de clichés au Polaroid. Il passe en revue les photos avec Astrid, puis ils déplacent le siège de Philippa et la table légèrement vers la gauche (elle faisait écran aux bouquins classiques du décor). Satisfait du changement, Devlin prend deux pellicules entières de photos.

— C'est bon ! Maintenant, je veux que vous déballiez le cadeau entouré de papier argenté et qu'on lise la joie sur votre visage lorsque vous découvrez ce qu'il y a à l'intérieur.

Philippa attrape le paquet et s'exécute. Seulement voilà, son visage est loin de refléter l'extase.

Devlin se fâche.

— Vous appelez ça avoir l'air transportée de joie, vous ?

— Mais c'est un fer à repasser ! Comment voulez-vous que j'aie l'air extasié ? D'autant que j'en ai déjà un, qui est très bien, d'ailleurs, et...

Astrid l'interrompt en fronçant les sourcils.

— Philippa, vous nous avez fait perdre un temps précieux car il va falloir refaire le paquet cadeau.

Elle frappe dans ses mains et son assistante attrape le fer pour confectionner un

nouveau paquet.

— Allez-y, Philippa !

En découvrant le fer pour la seconde fois, elle se force à sourire.

Puis on passe au cadeau numéro deux. Philippa est censée exprimer « rien qu'avec l'expression de son visage » une sorte d'atterrement contenu en ouvrant le papier, et poser la main sur son cœur, son visage reflétant une intense déception. Le problème, c'est que lorsque Philippa découvre les verres à vin très kitsch, avec de minuscules personnages peints à la main façon *cartoon*, représentant des couples en train de s'embrasser, elle pousse un petit cri d'admiration.

— J'adooore !

Ils sont mignons, c'est un fait, mais de là à boire du vin dedans...

— Philippa, voyons ! Vous êtes censée avoir l'air déçu. Parce que ces verres n'entrent pas dans la catégorie des cadeaux traditionnels auxquels aspire une mariée classique. C'est compris ?

Astrid frappe de nouveau dans ses mains et son assistante refait le paquet cadeau.

En ôtant le papier, Philippa explose littéralement de joie.

Astrid lui lance un regard de haine, et Devlin pousse un soupir de découragement. Sans quitter Philippa des yeux, Astrid jette :

— Passons à la mariée branchée...

On me donne pour instruction d'ouvrir le plus petit des deux cadeaux et de ne pas lésiner sur le sourire. Je défais le paquet et je plisse le front en découvrant deux autres verres à vin *cartoon*, les mêmes que ceux sur lesquels Philippa a flashé.

Devlin tape du poing sur la table.

— Eloise ! On vous a demandé de sourire !

Mais-je déteste ces verres. Ils sont ignobles !

Nouvelle intervention d'Astrid et de son assistante. Je rouvre le paquet en souriant du mieux que je peux.

Pour le second cadeau, je m'en sors avec panache, car je n'ai pas à me forcer. C'est une balayette dorée avec la petite pelle assortie qui ressemblent à s'y méprendre à celles que Dottie Benjamin m'a envoyées il y a quelques jours pour mes fiançailles, accompagnées du message suivant :

« Cher Noah, chère Eloise,

» J'ai passé la consigne "pas de cadeaux" pour les fiançailles que j'organise chez moi le prochain week-end. Mais comment m'empêcher d'envoyer à mon garçon et à sa future femme un "petit quelque chose" pour les aider à se débarrasser de tous ces vilains moutons ? Vous n'êtes pas une mariée moderne pour rien, El. Ha ha... je plaisante iAu prochain week-end.

Bisous de maman et papa Benjamin. »

J'ai déchiré la carte de visite en minuscules morceaux, puis j'ai jeté le tout dans la boîte à ordures. Une heure plus tard, je les ai ressortis (j'ai mis une bonne heure à décoller le marc de café et la tomate écrasée), juste au cas où Mme Benjamin ait quelque chose à balayer au cours d'une de ses visites. Parce qu'elle adore venir nous voir. Et passer un coup de balai sous le canapé pour chasser les moutons.

A propos, revenons à nos moutons... Devlin est très content.

— C'était parfait, Eloise. Je vais prendre une autre photo de vous tenant la balayette par le manche, comme s'il s'agissait d'un raton laveur crevé.

Quoi ? Attendez une minute !

Apparemment, j'ai dû changer de tête car Devlin commence à reculer pour prendre sa photo. Je lui sors ce que j'ai sur le cœur :

— Vous ne pouvez pas faire paraître ça dans le magazine ! Ma future belle-mère vient de m'envoyer exactement le même cadeau !

Devlin éclate de rire.

— C'est vraiment cocasse ! Je suis certain que votre future belle-mère a le sens de l'humour.

Toutes les femmes présentes dans la salle de conférences se retournent vers Devlin avec un regard qui signifie clairement : « On voit bien que vous n'êtes pas marié... »

Non, Dottie Benjamin n'a aucun sens de l'humour. En revanche, elle a l'esprit assez tordu.

Le lendemain du jour où j'ai emménagé chez Noah, mes futurs beaux-parents sont venus pendre la crémaillère avec l'air résigné et une plante araignée un rien avachie dans les mains. Mme Benjamin a déclaré :

— Herbert et moi sommes des gens attachés aux traditions, chère petite. Nous ne croyons pas à l'union libre. Même si vous finissez par vous marier, ce n'est pas la même chose. Vous comprenez, de mon temps, un homme n'achetait pas la vache s'il pouvait avoir le lait pour rien... Même si vous vous mariez, vous serez toujours la vache qu'on a eue « à l'œil ».

Je vous jure, c'est pratiquement mot pour mot ce qu'elle a dit.

Ma grand-mère a bien ri quand je lui ai raconté l'histoire.

— Il n'y a rien de mal à vivre avec un homme, qu'il y ait mariage ou pas. Si j'avais testé ton grand-père sur tous les plans avant de m'engager, j'aurais peut-être pris la poudre d'escampette.

Cette grand-mère, je l'adore ! Merci mon Dieu.

— Devlin, ça n'a rien de drôle. Elle va croire que je me moque de son cadeau !

Tandis que Devlin glisse son appareil photo dans son étui, Astrid intervient :

— Eloise, nous avons de bonnes raisons de ne pas vous demander votre accord sur ces photos. Si nous laissons le choix aux deux mariées pour le moindre cliché, nous n'arriverons jamais à sortir le numéro à temps. L'une va dire qu'elle se trouve trop grosse,

l'autre que ses cheveux sont trop cuivrés, ou encore qu'elle a quelque chose sur les dents...

Mon Dieu, dans quelle galère me suis-je fourrée...

C'est encore pire, bien pire que de s'en remettre à des proches un peu trop autoritaires. Moi, je suis obligée de m'en remettre à une *patronne* autoritaire.

Je trouve dans ma corbeille les instructions envoyées par *Wow* à la mariée branchée pour l'organisation de son mariage. Comme s'il s'agissait d'une vulgaire circulaire parmi d'autres nous invitant à ne pas gâcher le papier, ou nous rappelant que la pause déjeuner est d'une heure, et non d'une heure quinze minutes...

Je prends les trois feuillets, souffle bruyamment, puis je commence à lire.

Je crois rêver... Ou plutôt cauchemarder.

Je vais me marier le *29 février*.

C'est à se taper la tête contre le bureau !

Pourquoi faut-il que cette année soit une année bissextile ? Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

Date du mariage de la mariée branchée. Le 29 février. Se marier un jour qui ne revient que tous les quatre ans a quelque chose de résolument branché.

Je vous le disais bien, c'est à se taper la tête contre le bureau...

Récapitulons : mes amies vont porter des robes de demoiselle d'honneur en latex, et je ne pourrai fêter mon anniversaire de mariage que tous les quatre ans.

Le 29 février, c'est dans trente jours. Non, moins de trente jours maintenant.

Le temps que je trouve le courage d'annoncer à Astrid que mes demoiselles d'honneur ne porteront pas de latex, que je refuse de me marier un 29 février, et qu'il n'est pas question de faire paraître une photo de moi faisant la grimace en découvrant la pelle et la balayette, les quatre semaines seront déjà passées...

Je n'ose même pas ouvrir les deux yeux pour lire la suite.

Achat de la robe de mariée. Pour les photos, vous êtes priée d'emmener une des personnes suivantes (attention ! une seule) : une mère, une grand-mère, ou une première demoiselle d'honneur. Eloïse, en tant que mariée branchée, si vous avez un ami gay, il peut venir à la place. Important : il faudra choisir en même temps le voile et autres accessoires.

Alliances. Pour la photo, assurez-vous de la présence du futur marié.

Traiteur. Là encore, votre futur époux doit être présent.

Formalités administratives. Assurez-vous de la présence d'un membre âgé de votre famille.

Voyage de noces. Seule la présence des mariées est requise.

Invitations. Votre liste d'invités doit nous parvenir au plus tard le 15 février. Pas plus de cinquante personnes (les annonceurs seront invités, bien entendu).

Cette fois-ci, c'est sûr. Je vais me taper la tête contre le bureau. Et deux fois de suite !

Je suis incapable d'en lire davantage. Quand je lève la tête, je constate qu'on a glissé un complément d'info dans ma corbeille.

Mémo Wow Weddings

De : Astrid O'Connor

A : mariée branchée et mariée classique

Objet : séance photos avec frères et/ou sœurs

Devlin partant en congés une semaine, cette séance photos a été avancée à lundi. Si vos frères et/ou sœurs ne peuvent être présents, veuillez louer les services de doublures qui devront correspondre au profil recherché. Les frais vous seront remboursés selon les barèmes pratiqués par *Wow Weddings*), et non ceux de la profession en général.

A.O.

En d'autres termes : si vous choisissez quelqu'un de vraiment beau, vous devrez régler la différence entre le prix d'un mannequin disons, moyennement beau (ceux que *Wow* fait travailler) et le prix des mannequins beaux comme des dieux que les autres magazines s'arrachent à prix d'or.

Mini Nuit du Flirt — Table ronde n° 100 000 sur le thème : « Choix des doublures pour incarner le père et le frère d'Eloïse. »

Le problème est de trouver les plus ressemblants. Pendant l'heure du déjeuner de vendredi, je fais un saut avec Jane et Amanda chez Perfect People, l'agence de mannequins avec laquelle *Wow* travaille. Nous sommes assises dans le hall d'accueil, et nous feuilletons les lourds classeurs de cuir remplis de photos d'hommes grand format sur papier glacé.

Il faut dire qu'il y en a un paquet : des mecs supersexv, des hommes moyennement beaux, et même des types carrément hideux. Des grands, des petits, des moyens. Avec ou sans cheveux. Avec ou sans bedaine. Nous avons même mis la main sur un classeur intitulé « Hommes laids sans cheveux et avec bedaine ». D'après le directeur adjoint de l'Agence qui nous a remis les classeurs, ces derniers sont très demandés pour des pubs « réalité », ainsi que pour des pubs de magazines avec les fameuses photos « avant/après ». Il va de soi qu'on les choisit pour la photo « avant »...

Je demande le classeur correspondant au look « urbain branché », et nous nous retrouvons — Jane, Amanda et moi — avec quatre classeurs chacune dans les mains ! Six d'entre eux correspondent aux plus de trente-cinq ans, et six aux moins de trente-cinq ans. On nous remet également le classeur des sosies de gens célèbres. *Wow Weddings* a été poursuivi en justice à trois reprises par des célébrités qui prétendaient que le magazine avait loué les services de leurs « doubles » pour vendre des produits qui

nuisaiement à leur image. *Wow Weddings* a gagné tous les procès, et n'a pas cessé de recourir à cette pratique.

Le classeur en question est tombé entre les mains de Jane.

— Oh ! là là ... Vise un peu Ewan McGregory !

Elle sort la photo pour la regarder de plus près. Sur le bord, on mentionne bien le nom de Ewan McGregory. Il faut retourner la photo pour voir apparaître sa fiche signalétique ainsi que son vrai nom : Harold Flubman. Jane explose de rire.

— Tu ne trouves pas que Ewan ressemble à ton frère, Eloise ? Wow, ce qu'il est sexy !

Elle embrasse la photo.

Amanda lui demande si elle parle du vrai ou du faux. Jane fait un nouveau bisou à Ewan en affirmant avec conviction.

— Les deux !

— On se calme ! Il n'est pas censé être supersexy, mais jouer le rôle de mon frère, c'est tout.

Jane ne se laisse pas démonter pour autant.

— Mais ton frère est sexy, Eloise.

— Les sales gosses n'ont rien de sexy. Ce sont des sales gosses, point barre.

Jane ferme le classeur et s'assied près de moi sur le canapé.

— Si tu me disais ce qui s'est passé entre ton frère et toi ?

Je me mords nerveusement les lèvres en regardant le plafond, tandis que ma chaussure s'attaque au tapis beige. Amanda enchaîne :

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec ta grand-mère, et avec l'attaque qu'elle a eue l'an dernier ?

Je continue à me mordre les lèvres, et je ne tiens plus en place. Jane repart à l'attaque :

— Ecoute, j'ignore ce qui s'est passé entre Emmett et toi. Tu ne m'en as jamais parlé. Tout ce que je sais, c'est que pendant la convalescence de ta grand-mère à l'hôpital, il n'est jamais venu la voir. Et que tu ne lui as plus adressé la parole depuis. Je trouve que ça fait bien trop longtemps...

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Eloise, tu es venue dans une agence de mannequins pour trouver une doublure qui puisse jouer le rôle de ton frère pour une séance photos. Mais il se trouve que tu *as* un frère.

— Alors où est-il, dis-le moi ! J'ai aussi un père, mais je ne l'ai pas vu une seule fois en vingt-sept ans. Franchement, où est la différence ?

— La différence, c'est que jusqu'à l'année dernière, tu étais dingue de ton frère. Je sais bien qu'il t'en a fait voir, mais je sais aussi qu'il représente beaucoup pour toi. Tu as passé ta vie à le surprotéger. Tu l'adores, ton frère !

Amanda insiste :

— Appelle-le, Eloise.

Je continue à fixer le plafond.

— Dis-moi que tu vas l'appeler.

La page reste blanche, et le curseur clignote.

— Eloise, tu m'entends ?

— Je ferais peut-être mieux de tout laisser tomber...

— Laisser tomber un mariage de cent mille dollars qui ne te coûte pas un *cent* ?

— *Tout* laisser tomber : les fiançailles, le mariage, tout.

— Ne te venge pas sur Noah, le pauvre, il n'y est pour rien.

— Que veux-tu dire ?

— Ceci : c'est un problème qui te concerne, *toi*, et les sentiments que tu éprouves envers ton père et ton frère. Ça n'a rien à voir avec Noah. Ne fais pas de peine à l'homme adorable avec qui tu t'entends si bien.

— Peut-être que je ne m'entends pas si bien que ça avec lui... J'ai peut-être envie d'un mari qui soit à la maison plus de deux fois par semaine...

Amanda saisit la balle au bond.

— ... oui, et aussi d'un mari que tu adores, et qui te le rend bien.

Jane approuve.

— Et d'un mari qui s'arrange mine de rien pour te forcer à affronter, voire accepter, certaines réalités.

— Mais je n'ai pas envie d'affronter la réalité. Tout ce que je veux, c'est...

Amanda se charge de terminer ma phrase.

— ... te cacher la tête dans le sable ?

Est-ce vraiment ce que je fais ? Quand on n'affronte pas la réalité parce qu'on est incapable de le faire, est-on pour autant en train d'appliquer la politique de l'autruche ?

Jane me presse la main.

— Ecoute-moi, Eloise. Malgré les apparences, la vie n'est peut-être pas en train de te jouer de nouveau un sale tour... Au contraire. On te demande d'emmener ton père et ton frère pour avoir un mariage en bonne et due forme, et il se trouve que *l'un* d'eux, que tu le veuilles ou non, fait toujours partie de ta vie. Sauf depuis un an, je te l'accorde. Alors, à toi de jouer !

Amanda demande :

— Est-ce que ta grand-mère a son numéro de téléphone ?

Je hoche la tête. Jane insiste :

— Alors appelle-le, El.

Je me renfrogne.

— Eloise, appelle-le.

J'appelle ?

Ou je n'appelle pas ?

Oui ?

Non!

Les forces de l'univers, le destin quoi, se liguent de nouveau contre moi. Le destin — ou le hasard ? — en a décidé ainsi. Je n'appelle pas.

Deux minutes après, je me retrouve avec un frère de remplacement nommé Ewan Gregory. L'affaire est conclue, le contrat est signé et la livraison doit intervenir lundi.

5.

Résumons la situation : je n'ai en tout et pour tout que trois parents, dont un parti sans permission depuis mon cinquième anniversaire et un autre auquel je n'adresse plus la parole depuis un an. Noah Benjamin, lui, a le problème inverse, j'ai du mal à compter le nombre de gens qui composent sa famille. J'essaie d'imaginer un dîner de Thanksgiving avec eux... mais ça me donne vite le vertige.

— Vous pouvez me passer la dinde, s'il vous plaît ?

— Désolée, mais elle pèse deux cents kilos. Servez-vous tout seul !

Le jour de nos fiançailles est arrivé, et nous nous retrouvons chez les parents de Noah, dans le New Jersey. Une bonne centaine de personnes se presse dans la maison. Il y a les pères et mères, frères et sœurs, les cousins au premier, deuxième et troisième degré, les tantes, les oncles, les grands-parents et les amis intimes de la famille qu'on appelle « tante Machin » ou « oncle Truc ». Sans oublier les enfants, une dizaine, de tous les âges. Ils jouent à la pâte à modeler, lisent des BD ou passent leur temps à bouder parce qu'ils en ont « ras-le-bol de cette fête à la con ». Il y a même deux chiens. Buddy, un berger allemand, et Scruffy, un terrier, qui se disputent les restes d'un os.

Et puis il y a Noah. Très classe dans sa chemise grise et son pantalon gris anthracite. Il est en pleine discussion avec ses oncles sur les dernières élections présidentielles.

J'ai naturellement gardé le meilleur pour la fin : moi. Au fin fond de la pièce, devant les étagères de livres qui croulent littéralement sous les grands classiques à reliure de cuir, (comme la fausse bibliothèque « à la Philippa »), je sirote un verre de vin en lorgnant sur ma montre qui avance à la vitesse d'une tortue ! Il n'est que 19 h 30 ! Des bribes de conversations me parviennent, et il y est le plus souvent question de moi.

— Il paraît que ses parents sont morts, la pauvre petite.

— Pas du tout, Eloise ne parle plus à sa famille.

— Elle est très belle, mais peut-être un peu maigrichonne, vous ne trouvez pas ?

— Est-ce que l'oncle Jeffrey va venir ?

- C'est une grande campagne de publicité pour le magazine qui l'emploie.
- Son père est peut-être en prison. D'après moi, il s'agit sûrement d'un gentleman cambrioleur.
- Beth prétend que les mariées doivent porter des tenues d'Halloween.
- Est-ce que quelqu'un pourrait avoir la gentillesse d'éteindre cette chaîne ?
- Je m'attendais à rencontrer la famille d'Eloise.
- Ah bon ? Elle n'a pas de famille ?
- J'ai entendu parler d'une sœur.
- Non, c'est un frère.
- Eloise n'a pas de famille... personne. C'est triste, non ?
- Mmm ! Ce pâté de foie est délicieux !
- Elle a encore sa grand-mère, mais la pauvre femme est assez mal en point. J'ai entendu dire qu'elle était en maison de repos.

Ils m'agacent tous avec leurs « Il paraît que..., j'ai entendu dire que... » C'est des bobards, tout ça ! Ma grand-mère n'est pas mal en point et elle n'est pas en maison de repos. Bette Geller est une femme de soixante-dix-neuf ans qui mesure un mètre soixante-quinze pour quatre-vingt-huit kilos. Elle porte des coordonnés en cachemire, des salopettes de débardeur, et du rouge à lèvres. Une femme robuste et pleine de vie comme on n'en fait plus, malgré la paralysie partielle dont elle souffre et qui rend ses déplacements difficiles. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle n'est pas venue ce soir. Elle joue au poker et adore Rodney Dangerfield. Il faut l'entendre, quand elle regarde un de ses films ! Elle rit à gorge déployée.

Ma grand-mère a été malade, c'est vrai. Il y a un peu plus d'un an, elle a eu une attaque. Nous déjeunions au restaurant où nous avons l'habitude de nous rencontrer tous les samedis, et elle pétait la forme... Et l'instant d'après, tout a basculé.

Elle était en train de siroter son *egg cream* au chocolat, son dessert favori, et me racontait une de ses blagues préférées — une de Rodney, bien sûr— à la fois gênée de son audace et ravie... Et puis brusquement, elle s'est arrêtée, ou plutôt figée, comme statufiée, et les choses sont allées de mal en pis.

Les serveurs se sont précipités vers elle, ainsi que les clients des tables voisines et le directeur de l'établissement. Ensuite, l'ambulance est arrivée à grand renfort de sirènes, avec un cortège de médecins et d'infirmières. Mais aussi Jane, Amanda et Natasha, et même la petite Summer qui babillait dans sa poussette. Noah aussi est venu... Je sortais avec lui depuis presque un an, mais rien de très sérieux encore. Mon ancien patron de Post Publishing s'est également déplacé, ainsi que deux amies de lycée et une de la fac. Même Michael, mon ex, s'est pointé à l'hôpital avec un bouquet de tulipes rouges et une boîte de chocolats Whitman's Samplers, comme ceux que ma grand-mère garde toujours en réserve sur sa table basse en acajou patiné par les ans, chaque jour que Dieu fait. Des amis de ma grand-mère sont accourus, et ils sont revenus tous les jours. Ils lui tenaient compagnie pendant des heures, jouant aux cartes près de son lit ou papotant avec elle. Ils

lui racontaient les derniers potins : « X a baissé ses prix sur la viande de bœuf, le mari de Y a de sérieux ennuis, la petite-fille de Z vient d'avoir un bébé... »

Emmett, lui, ne s'est pas montré une seule fois. Mais personne n'a posé de question.

Version officielle : il était en déplacement.

Mon frère est un de ces types qui obéissent à leurs propres règles. Il a décroché (péniblement) un diplôme de Yale, puis a trouvé un boulot de chauffeur routier qui l'a emmené jusqu'en Alaska où il est resté pêcher pendant un temps avant de décider de faire de l'escalade en Afrique, expédition financée par une femme mûre mais très riche avec laquelle il partageait son lit à l'occasion.

J'ai été la seule à demander où il était. Il m'arrivait de hurler de rage, à pleins poumons, dans le minuscule studio où j'habitais à l'époque.

— Bon sang, mais où est passé Emmett ? !

C'est le voisin du dessus qui me répondait.

— Mais j'en sais rien, moi ! Comment voulez-vous que je le sache.

Il faut dire que dans ce pied-à-terre miteux, les murs, le plancher et le plafond étaient si minces qu'on entendait tout ce qui se passait chez les voisins. Je regrettais les années où c'était Jane qui habitait l'appartement du dessus. Avant qu'elle ne parte s'installer avec Ethan dans un appartement ultrachic de l'Upper West Side, Jane et moi pouvions papoter sans avoir à nous déplacer : il nous suffisait d'ouvrir notre placard, sous l'évier.

Je rongais mon frein en silence. Mais bon sang, où était passé Emmett ? !

J'étais entourée de gens pleins d'attentions, soucieux de me remonter le moral — les amis, les médecins, et même des inconnus rencontrés dans l'ascenseur ou au détour d'un couloir tandis que je priais pour que ma grand-mère ne meure pas. Seulement voilà, je n'avais pas de famille.

Ma famille se réduisait à deux personnes : ma grand-mère et Emmett. Lequel était introuvable.

Il lui arrivait souvent de partir des semaines sans qu'on puisse le joindre. Depuis des années, je ne cessais de lui crier dessus.

— Emmett, réfléchis un peu ! Et s'il nous arrivait quelque chose ? Il faut quand même qu'on puisse te joindre...

Ce à quoi il répondait :

— Que veux-tu qu'il arrive ! Tu vois toujours tout en noir.

Je ne lâchais pas le morceau.

— Achète-toi un portable !

— Arrête de me dire ce que je dois faire ! Je n'achèterai pas de portable. D'ailleurs, ça donne le cancer.

— Et s'il arrive quelque chose ?

Il s'arrangeait alors pour que sa réponse soit totalement incompréhensible. Comme

toujours.

Seulement voilà, ce « quelque chose » est arrivé, et je n'avais aucun moyen de joindre Emmett.

Ma grand-mère a été très entourée... Mais j'étais sa seule famille. Je sais bien que je suis forte, que c'est apparemment de naissance, et que les aléas de la vie se sont chargés de me rendre plus forte encore, quelques années plus tard. Mais là, j'ai atteint ma limite ! Je ne suis pas vaccinée contre les accès de colère. Ni contre les crises de larmes ou la peur.

Emmett s'est pointé très exactement trois semaines et quatre jours après l'attaque de ma grand-mère, un sac de couchage sur l'épaule, avec son sourire stupide habituel. Ses cheveux hirsutes ultra-blonds auraient mérité une bonne coupe, comme toujours. Disons pour être gentil qu'il avait un look de rock star... Lorsque j'ai ouvert la porte de mon appart', j'ai constaté qu'il avait emmené une petite amie avec lui, une jolie blonde répondant au doux nom de Charlotte, avec deux couettes (nattées) en dépit de son âge. C'est qu'elle avait largement vingt-cinq ans...

Emmett m'a demandé si Charlotte et lui pouvaient squatter mon canapé pendant quelques jours, le temps que les murs du salon fraîchement repeint de Charlotte soient secs. Charlotte a même ajouté :

— Vous verriez la couleur, c'est cool, dans les tons prune.

Je l'ai ignorée et j'ai dit à mon frère d'aller se faire voir. Charlotte a juste eu le temps de me faire remarquer que « j'étais très en colère » avant que je leur cloue le bec en expliquant le pourquoi de mon attitude.

Emmett est devenu rouge comme un coq.

— Comment voulais-tu que je le sache ? Comment est-ce que je pouvais deviner que mamie avait eu une attaque ?

Quel con ! Dire qu'il sort de Yale...

— Si tu avais été là, ou si j'avais pu te joindre, tu n'aurais pas eu à le deviner ! Mais tu n'es qu'un petit morveux égoïste qui passe son temps à contempler son nombril...

Imposable de m'arrêter de crier.

— Mamie est la seule famille qui nous reste... Où as-tu bien pu traîner depuis tes dix-huit ans ? Tu pars sur des coups de tête, sans réfléchir une seconde à ceux qui restent... Tu te décharges de toutes les responsabilités familiales sur moi ! Où étais-tu, ces trois dernières semaines, pendant que mamie — notre seule famille sur cette terre, je te le rappelle — se remettait de son attaque à l'hôpital ? Tu n'étais même pas au courant... Je te signale que si je tombais raide morte dans la rue, tu ne le saurais pas non plus. Tu n'es vraiment qu'un sale gosse, égoïste, égocentrique et immature !

J'ai tout déballé. Tout ce que j'avais sur le cœur.

Emmett a écouté, les lèvres pincées, jusqu'à ce que je m'arrête de crier. Puis il a dit :

— J'en ai rien à faire de tout ce cirque.

Et il est parti avec Charlotte en traînant les pieds. Tandis qu'ils dévalaient les escaliers, les couettes de Charlotte battaient contre sa doudoune blanche.

C'est la dernière fois que je l'ai vu.

Il a envoyé des cartes postales à ma grand-mère. L'an dernier, il a parcouru tous les Etats-Unis. Beverly Hills, Las Vegas, Chicago, Nashville et Memphis. Atlanta.

Chaque fois que mamie me montrait une carte postale, j'envoyais valser la carte en jurant entre mes dents. Et mamie me disait :

— Ne sois pas si dure avec ton frère. Tout ça est très compliqué.

Ça n'avait rien de compliqué. Rien n'est jamais compliqué. C'est blanc ou c'est noir... On est là ou on ne l'est pas.

Emmett faisait malheureusement partie de la seconde catégorie.

Alors je répondais à mamie, déversant ma bile :

— Nous avons tous les deux le même passé. Si c'est compliqué pour lui, ça doit l'être aussi pour moi. La différence, c'est que moi, je suis là !

— Oui, mais... vous êtes très différents, tous les deux.

Je suis bien d'accord. Moi, je suis un être humain normal, je prends soin du dernier membre de ma famille qui me reste à part mon frère. Lui n'est qu'un sale môme qui ne pense qu'à lui !

Mamie voulait toujours arranger les choses...

— Chérie, tout n'est pas forcément noir ou blanc.

Je hochais la tête, mais au fond de moi, je n'étais pas d'accord.

On est là ou on ne l'est pas !

— Eloise, ma chère petite, moi qui tiens tant aux traditions...

Tirée brusquement de mes pensées, je sursaute. Je me retourne et me trouve nez à nez avec la mère de Noah qui m'observe en plissant le front. Je lâche le livre *Great Expectations* et sa reliure de cuir. Je n'avais même pas conscience que je le serrais si fort.

— Chère petite, je suis sûre que Beth a exagéré les choses — ces derniers temps, elle est d'une humeur massacrate — mais elle a prétendu qu'on l'obligeait à porter un costume de Halloween pour le mariage de son frère... Des sornettes, je suppose, mais je voulais avoir votre avis. Ça n'a ni queue ni tête, et j'avoue que je suis un peu perdue.

Une femme qui se tenait derrière Mme Benjamin joue des coudes pour se frayer un chemin dans le petit groupe qui la sépare de nous.

— Louise, j'ai cru comprendre que Noah et vous vous mariez le jour de Halloween... et que vous vous déguisiez ? Quelle charmante idée !

Je rectifie mentalement : « Pas Louise, *Eloise* ! » A quoi bon user sa salive pour répondre à ça ? D'autant que la femme a déjà changé de sujet... Elle se demande à présent si la cousine Marcy porte son bébé haut ou bas, ce qui pouvait donner une indication précieuse quant au sexe de l'enfant à naître.

Je me tourne de nouveau vers ma future belle-mère.

— C'est-à-dire, la robe est assez originale, mais...

Elle se rapproche de moi.

— Chère petite, l'originalité ne sied pas au mariage. Mais ne vous faites aucun souci, j'ai vu aujourd'hui la plus belle robe dont une demoiselle d'honneur puisse rêver. Et j'ai pris l'initiative de verser des arrhes pour cinq modèles. Surtout, ne me remerciez pas, sinon à quoi serviraient les belles-mères, dites-moi un peu... La robe est en taffetas pourpre, avec d'adorables petites noeuds autour du cou, et un gros nœud derrière, juste sous la taille, qui apporte une note de gaieté... C'est absolument charmant ! Comme vous le savez, Beth a une allure folle dans les robes aux couleurs de pierre précieuse...

— Mais, madame Benjamin, c'est que... le magazine a son mot à dire...

Elle balaie l'objection d'un revers de main.

— Mais ne vous en faites donc pas ! Dès que votre patronne verra ce modèle, je suis certaine qu'elle voudra en parler dans son magazine.

— Madame Benjamin...

Je marque une pause, pour lui laisser le temps de dire : « Chère petite, appelez-moi Dottie, nous sommes en famille », mais rien ne vient. Alors je finis ma phrase :

— ... j'espère que vous pourrez récupérer votre acompte. Les robes sont déjà choisies, et on ne peut pas revenir sur ce choix. Bien sûr, elles sont un peu différentes de ce que...

Beth surgit de nulle part, plus exactement de derrière la cousine Marcy qui est enceinte jusqu'aux yeux.

— Différentes ? *Hideuses*, vous voulez dire ! Il est hors de question que je porte ça. Je fais un bon 44, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, alors les modèles près du corps, très peu pour moi !

Je me répète mentalement : « Sois gentille, elle est en train de divorcer ».

— Pourtant, la couleur vous va à ravir...

Mme Benjamin et Beth me regardent comme si je venais de parler en swahili. Elles font souvent le coup, aux réunions de famille.

Deux des gamins se sont mis en tête de donner à manger au petit chien en pâte à modeler, et Mme Benjamin se rue pour éviter le massacre. Beth s'éclipse, et je me retrouve seule avec mes livres, incapable d'empêcher les gens de parler de moi à tort et à travers.

— On m'a dit qu'ils allaient se marier le jour d'Halloween.

— La réception sera une sorte de bal costumé.

— Non ? Mais c'est n'importe quoi...

— Il paraît que ça porte malheur.

— J'ai une idée ! Je vais me déguiser en Jay Leno. J'ai acheté un masque de lui l'année dernière.

— Je viens de rencontrer la mère d'Eloise. Une femme charmante !

Cette dernière remarque me fait tiquer. Je donnerais n'importe quoi pour voir ma mère, ici, ce soir ! Et bavarder avec elle, ne serait-ce qu'une minute... Entendre sa voix, la voix de la raison.

Noah me susurre à l'oreille :

— Si tu en as assez, on peut filer en douce ? Il y a tellement de monde que personne ne s'en apercevra.

Quel amour ! Voilà pourquoi j'ai dit oui avec autant d'enthousiasme à sa demande en mariage.

Le lendemain matin, Noah et moi avons une sérieuse mise au point.

— Tu es en colère contre moi parce que j'ai bu le dernier Coca Light ?

Debout dans l'encadrement de la porte, j'agite la bouteille vide dans sa direction.

— Celui qui boit la dernière bouteille doit en racheter, ou au moins coller un pense-bête sur le frigo !

— O.K., je suis désolé. La prochaine fois, je le ferai.

— Bien sûr... Tu en rapporteras de Chicago, c'est ça ?

— Quoi ?

— Reste ici, Noah. Annule ce voyage. On s'en fout de savoir si le bruit court qu'Oprah va épouser Steadman dans le plus grand secret...

— Eloise, je *dois* y aller ! Je ne peux pas faire autrement, c'est mon boulot.

Il y a des moments où je voudrais que son job soit simplement d'être mon fiancé...

— Tu es en colère parce que j'ai bu le dernier Coca, ou parce que je pars ?

— Parce que tu t'en vas.

Voilà, c'est dit. Je me laisse tomber sur une chaise comme une enfant boudeuse. Noah vient s'asseoir près de moi.

— Chérie, être journaliste d'investigation implique d'être sur le terrain. Il est plus que probable que je serai toujours par monts et par vaux.

Mais...

— Eloise, je sais que c'est difficile pour un couple. Mais je t'aime, et tu m'aimes, et...

— Nous sommes une fa-mi-lle heu-reu-se, comme dans la chanson ?

— Qu'est-ce qui te prend ?

Noah n'a pas tellement l'habitude de faire le baby-sitter avec des gosses de deux ans. Les petites chansons qu'on apprend avant d'aller à la grande école, ça lui échappe totalement.

— Ne t'inquiète pas, ça ira. C'est juste que j'ai trop de choses en tête en ce moment.

— Si tu as besoin de moi, tu sais que tu peux m'appeler.

Il me prend la main et me regarde droit dans les yeux.

— C'est toi qui comptes le plus pour moi. Même si tu m'appelles au beau milieu d'une interview de la sœur du voisin du cousin d'amis d'un ami d'Oprah, je prendrai la communication. Je te donne ma parole.

Je lui jette un coussin à la figure.

Mais je me sens beaucoup mieux.

— Alors, tu vas appeler Emmett, finalement ?

Oubliez ce que j'ai dit. Je ne me sens pas mieux.

— Tu devrais y réfléchir...

Je hoche la tête. Il se lève pour aller choisir sa cravate, hésitant entre la Snoopie rouge et la famille Addams bleue avec de minuscules Morticia. Finalement, il opte pour Morticia et la met dans son bagage à main avec quelques vêtements de rechange, un sac toujours prêt au cas où il soit obligé de filer dans le quart d'heure qui suit. Puis il m'embrasse longuement, un baiser passionné, et il s'en va.

J'appelle Emmett ? Non... Si ! Tu l'appelles ! Non.

Je passe tout mon dimanche à faire deux pas en avant et deux pas en arrière...

Lorsque le soleil se couche, je vais du canapé à mon lit en attrapant au passage le classeur de l'agence Perfect People. J'en extrais les photos du remplaçant de mon frère, Ewan McGregory. Il a de grandes dents, des dents de mannequin.

Je fais un large sourire au miroir placé au-dessus de la commode pour vérifier l'état des miennes. Elles sont beaucoup plus discrètes... J'ai la dentition de ma mère, et son sourire.

En revanche, j'ai les yeux de mon père, comme Emmett.

Ewan aussi, apparemment. Enfin, c'est assez ressemblant. Des yeux en amande, mais légèrement tombants.

Je garde sous mon lit une boîte qui contient le seul album avec des photos de mon père. Je le dépose sur mon lit et je commence à tourner les pages.

A la page deux, il y a une photo d'Emmett en pyjama Scooby Doo, assis à califourchon sur les épaules de Theo Manfred. Il se cache les yeux avec la main en riant comme un fou. Theo rit avec lui.

Dire que l'homme de la photo n'a plus jamais revu son petit garçon, senti le poids de ce petit corps sur ses épaules, ni même revu ce visage qui ressemble tant au sien ! Comment fait-on pour supporter ça ?

Comment ?

Il y a aussi une photo où c'est moi qui suis juchée sur ses épaules. Ma mère a écrit dessous : « Eloise à cinq ans, avec son papa ». Theo Manfred me tient par les chevilles et lève les yeux vers moi. Moi, j'ai les bras en l'air, et un tel sourire sur le visage que j'ai dû en avoir mal aux lèvres.

Chaque fois que je regarde cette photo, je me dis que je devais me sentir en sécurité, là-

haut.

Comment peut-on accepter l'idée de ne plus revoir cette petite fille ?

Il y a une photo, une seule, qui m'a toujours rendue légèrement mal à l'aise, celle où je tiens un petit sac en papier blanc dans une main et une poignée de *jelly beans* dans l'autre. Je suis seule, sur cette photo, et j'ai cinq ans.

C'est mon père qui m'a acheté ce sac de *jelly beans*. Il avait l'habitude de m'emmener dans une de ces minuscules confiseries avec des rangées de présentoirs en plastique remplis de bonbons colorés et de petites pelles en argent. Le cérémonial était toujours le même. Il me tendait un sac de papier blanc en regardant sa montre.

— Tu as exactement une minute et quinze secondes pour remplir ce sac avec tout ce qui te fait envie. Attention... A vos marques, prêt... partez !

Et je me mettais à courir, la langue pendante, concentrée sur ma tâche. Je me précipitais sur les *Tootsie Rolls*, sur les tortues en chocolat et sur les *jelly beans*. Je me retrouvais toujours avec une livre de friandises pour la semaine.

Deux jours après que mon père nous a quittés pour toujours, j'ai trouvé trois *jelly beans* au fond du sac, des verts, ceux que je n'aimais pas et qu'Emmett était, lui aussi, incapable d'avalier. J'ai écrasé le sac et je l'ai fourré sous mon matelas. Quand j'ai eu treize ans, et que j'ai commencé à osciller entre l'apathie et la rébellion — qui sont devenus plus tard les deux pôles de ma personnalité, ma marque de fabrique — j'ai jeté le sac. Emmett, qui avait dix ans à l'époque, a piqué une colère. « Tu aurais dû me le donner... Moi, je n'ai rien qui me reste de papa ! Pour qui tu te prends, Eloise ? Je te déteste ! Je vous déteste tous ! »

A cet instant précis, j'ai changé. J'ai franchi le cap de la pré-ado basique, celle qui ne pensait qu'à sa petite personne et qui se demandait pourquoi elle n'avait pas ses règles, et j'ai commencé à me préoccuper des autres. J'ai vu Emmett différemment. Ce n'était plus mon petit frère, tour à tour pénible et drôle. C'était un petit garçon terriblement triste qui avait perdu son père avant même d'avoir la chance de le connaître vraiment. Alors j'ai commencé à le surprotéger. Si une brute l'embêtait, je marchais sur l'intrus, les mains sur les hanches, prête à intervenir. Lorsque Emmett froissait, dans un mouvement d'humeur, son devoir de maths parce qu'il se sentait incapable de calculer ses fractions, je défroissais la feuille de papier pour lui expliquer ce qu'était le plus petit dénominateur commun. Et lorsque je m'enfermais à clé dans ma chambre pour essayer de digérer un chagrin d'amour, il me suffisait d'entendre Emmett hurler de rire en regardant ses dessins animés du samedi matin pour retrouver le sourire.

Une fois, j'ai demandé à ma mère si c'était normal que je me préoccupe autant d'Emmett — alors que tous mes amis n'avaient qu'une chose en tête, que tous leurs frères et soeurs prennent une fusée pour Mars ! Elle m'a rassurée.

— Aimer ton frère, c'est une des choses dont tu peux être la plus fière.

J'attrape le téléphone et je compose le numéro d'Emmett. Après l'enregistrement de *You Know what to do*, je laisse un message.

— Emmett, c'est moi. Je vais me marier et j'ai besoin de toi pour faire une photo qui doit paraître dans *Wow Weddings*. Alors si tu peux venir, c'est super ! Mais si tu ne peux pas, tant pis. C'est comme tu le sens.

6.

Le lundi matin, Emmett Manfred est assis dans le hall de *Wow Weddings*, absorbé dans la lecture d'un livre broché plus très neuf, une version de *l'Odyssée*. Lorna, l'hôtesse d'accueil, n'a d'yeux que pour lui. A 9 heures du matin, elle salive littéralement de convoitise comme devant un bagel au fromage accompagné d'un espresso.

J'ai envie de lui dire qu'à choisir, mieux vaut prendre un bagel et un espresso. Ça durera plus longtemps.

Lorna se tourne vers moi.

— Eloise, votre frère vous attend.

— Je vois. Merci.

Il a besoin d'une bonne coupe de cheveux. Sa chevelure couleur sable brun lui tombe sur les yeux, d'immenses yeux noisette avec des reflets dorés. Des yeux de chiot, mais un regard qui vous transperce de part en part.

En le voyant, je me sens soulagée. L'an dernier, je savais qu'il allait bien, qu'il n'était pas mort quelque part dans un fossé, qu'il ne mendiait pas au coin d'une rue, qu'il ne vendait pas son corps et qu'il n'était pas impliqué dans une affaire louche... Enfin rien de ce que j'ai pu voir à la télé dans *Law and Order*.

D'après le ton des cartes qu'il envoyait à ma grand-mère, je savais qu'il se portait comme un charme.

Et voici que je le retrouve, ce petit frère. Bien portant, apparemment en forme et tel que lui-même, c'est-à-dire avec un T-shirt à la Jimi Hendrix, un jean effrangé et une veste de cuir marron qui a dû lui coûter la peau des fesses...

Il me fait un petit signe de tête, range son bouquin dans le sac de facteur qu'il porte en bandoulière et se lève.

— Eh bien, me voilà !

— Je vois.

Nous faisons un pas l'un vers l'autre, un peu gênés. Faut-il se taper dans le dos, voire s'embrasser ? Nous décidons d'un commun accord (tacite) d'en rester là pour le moment. C'est déjà bien de se retrouver dans la même pièce !

— Tu as trouvé de quoi te loger ? Tu as besoin d'argent ?

— T'occupe ! Je suis là, c'est ça qui compte.

— Bien.

— Bien.

Astrid arrive, avec son assistante et Astrid bis sur les talons. Je fais les présentations.

Astrid lui décoche un sourire de star, celui qu'elle réserve généralement à des confrères de magazines à très large diffusion.

— Je suis ravie de vous rencontrer, Emmett. Vous êtes le frère idéal pour une mariée branchée.

— Venant de vous, ce n'est pas un mince compliment.

J'ignore d'où lui vient cette voix traînante, comme s'il venait du Texas ou s'il savait qui elle est.

Elle accuse le coup et lui sourit en le jaugeant d'un rapide coup d'œil.

— Je veux que Devlin ne change *rien*. Vous êtes absolument parfait tel que vous êtes. Venez, je vais vous faire faire le tour des bureaux.

Tandis qu'Emmett se précipite toutes fossettes dehors pour lui ouvrir la porte du couloir, en parfait gentleman qu'il n'est pas, je cours vers mon bureau et j'appelle Perfect People pour annuler le remplaçant de mon frère.

Wow a loué un coin de studio photo sur la 17^e Rue Ouest. Je suis dans un taxi en compagnie d'Emmett, et nous ne desserrons pas les dents. Il regarde par la vitre de son côté, et moi du mien. Je finis par lui dire :

— Au fait, merci d'être venu.

Il me jette un œil et hoche la tête.

— Est-ce que tu te rappelles de Noah, mon fiancé ? Tu l'as rencontré une fois ou deux chez mamie.

— Un grand type, c'est ça ? La classe. Et il aime les épinards.

— C'est bien lui.

Je ne peux m'empêcher de sourire. C'est vrai qu'il s'est servi deux fois des épinards chez ma grand-mère, alors qu'il déteste les légumes verts...

— Je suis censé faire quoi, à cette séance photos ?

— Contente-toi de suivre les indications du photographe. En gros, on te demandera de sourire.

— Ta patronne m'a dit que je pouvais devenir mannequin. Tu sais, quand elle m'a fait faire le tour des bureaux.

— Elle sait de quoi elle parle... Elle est la rédactrice en chef! Elle pourrait te brancher sur l'agence avec laquelle on travaille.

— Ça ne me viendrait jamais à l'idée de trahir mes convictions. Tu ne voudrais quand même pas qu'un paquet de connards se paient des chemises à cinq cents dollars à cause de moi ?

Je lui fais remarquer que c'est lui qui se ferait cinq cents dollars l'heure en portant cette chemise.

— Je préfère mériter l'argent que je gagne.

— A propos, que fais-tu, actuellement ?

— Je bricole à droite à gauche.

J'essaie de traduire sa pensée : d'un côté, il doit coucher avec des femmes mûres bourrées de fric, et de l'autre, il est serveur dans les derniers restaurants à la mode. Ne serait-ce que pour rencontrer ses conquêtes !

— Et ce que tu bricoles, c'est mieux que de sourire pendant une heure ?

— En tout cas, c'est un boulot honnête.

— Je vois.

— Non, tu ne vois rien du tout.

— Tu as raison. Je ne vois rien.

Le taxi s'arrête. Emmett sort son portefeuille.

— Regarde ça... Nous sommes au moins d'accord sur un point.

— Range ton argent.

— Tu sais, bricoler à droite à gauche, ça finit par payer. J'ai de l'argent.

— C'est *Wow* qui paie.

— Dans ce cas...

Il remet son portefeuille dans sa poche.

Nous pénétrons dans le studio. La moitié du personnel de *Wow Weddings* est déjà là, en salle trois. C'est l'été dans la ville... Un immense décor bleu vif parcouru de nuages cotonneux, un banc public... Il y a même un terrier devant un mur, qui folâtre près d'un arbre. Philippa et un mec qui doit être son frère sont debout devant le décor. Ils portent des tenues d'été, avec une dominante de rose et de blanc pour elle, et de bleu pour lui, et

prennent des poses diverses en se forçant à rire. Le frère n'arrête pas de rejeter sa tête en arrière en riant la bouche grande ouverte... C'est tout sauf naturel.

Devlin n'a pas l'air de mon avis.

— Super, Weston ! C'est ça, encore un éclat de rire, voilà, c'est ça. Bougez un peu vers la gauche. Philippa, prenez une photo de votre fiancé et montrez-la à votre frère d'un air malicieux.

— Mon Dieu, j'ai tellement de photos de Parker, je ne sais pas laquelle choisir.

— Prenez la meilleure.

Weston Wills lance un clin d'œil complice à Philippa.

— Comme s'il y en avait de mauvaises...

Emmett a les yeux rivés sur eux. Manifestement, il s'attend à ce que Weston ironise. Mais il en est pour ses frais.

Philippa choisit une photo dans son album de poche et la montre à son frère.

— Tu te rends compte, Wes, Parker va devenir ton beau-frère !

— Si tu savais comme je suis ravi... Rien n'est plus important que la famille... et voici que la nôtre s'agrandit.

Emmett n'arrive pas à détacher son regard du frère et de la sœur, comme si c'étaient des extraterrestres.

— Philippa, pointez du doigt la photo et prenez l'air extasié. Weston, souriez... avec fierté.

Ils s'exécutent tandis que Devlin prend photo sur photo. On n'entend que le crépitement de son appareil.

— O.K., c'est dans la boîte ! J'en ai terminé avec la mariée classique...

Astrid se répand en éloges.

— C'était parfait, Philippa. Vraiment parfait. Je suis ravie.

Philippa est folle de joie. Elle serre son frère dans ses bras en poussant un *hourra* triomphal.

J'essaie de me souvenir de quand datent mes dernières embrassades avec Emmett. Ça remonte à des années... Les effusions, ce n'est pas son genre, il est plutôt adepte de la poignée de main, en bon Américain qui se respecte.

La dernière fois, c'était le jour de l'enterrement de ma mère. Ça a été beaucoup moins simple pour moi.

Voilà Weston qui se met à faire le tour du studio en portant Philippa sur ses épaules... Il ressemble beaucoup à sa sœur : les mêmes cheveux épais blond platine, les mêmes yeux bleu marine, un teint de pêche, et le même look « premier de la classe ». C'est l'archétype de l'Américain bon teint.

— Tu sais que je t'adore, sœurette !

Ils rejoignent les représentants de *Wow* qui se préparent pour le mitraillage en règle de

la mariée branchée.

Il l'a appelée *sœurette* ! J'étais persuadée que personne n'utilisait plus ce mot, mais il faut croire que j'avais tort.

Weston continue de chanter les louanges de sa sœur.

— Tu sais que tu es la meilleure, Philly ?

— Non, c'est toi, le meilleur.

— Mais non, c'est *toi* !

— Non, *toi*... Et puis finalement si, tu as raison. C'est bien *moi* !

Il éclate de rire et la poursuit à travers le studio.

Personne n'a l'air de faire attention à eux, à part Emmett et moi. Est-ce que tous les frères et sœurs sont censés se comporter ainsi ? Astrid court-elle après son petit frère — ou sa petite sœur — le jour de Thanksgiving en lui faisant des mamours jusqu'à ce qu'il (ou elle) crie grâce ?

Une jolie femme d'une cinquantaine d'années saute d'un tabouret, près du buffet.

— Bon, c'est moi qui vais vous mettre d'accord. Vous êtes *tous les deux* les meilleurs !

— Maman ! Ça fait longtemps que tu es là ? Je n'étais pas sûre que tu puisses venir !

Tu ne travaillais pas aux « restos du cœur », aujourd'hui ?

Mme Wills sourit.

— Je suis partie quelques minutes avant l'heure pour ne pas rater mes deux bébés en train de se faire photographier. J'y retournerai demain pour compenser... Rien de tel que d'aider les autres pour vous réchauffer le cœur, surtout l'hiver. Avec le froid...

Emmett s'étonne.

— Froid ? Il fait 10 degrés, et en plus, il y a du soleil. Regarde !

Il montre du doigt le décor, la fausse journée d'été.

Les Wills lui jettent un regard bizarre.

Un homme pénètre dans le studio. C'est forcément le père de Philippa, on dirait une réplique de Weston en plus vieux. Tout y est, jusqu'aux costume et la savante coupe de cheveux.

— J'arrive peut-être trop tard ?

Philippa se rue vers lui. M. Wills l'embrasse sur la joue.

— Papa ! Tu es venu... Mais... et ta réunion des actionnaires ?

— Ma chérie, la famille d'abord !

— Oh, papa...

La mère intervient.

— Allez, on s'embrasse tous !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les parents sont très beaux : blonds, bronzés, ils sont très chic et portent des bijoux en or de très bon goût. On les croirait tout droit sortis d'une pub

pour Ralph Lauren. Les Wills respirent la santé et la joie de vivre.

Le père s'exclame :

— Dire que notre petite fille joue les mannequins ! Je t'ai toujours dit que tu devrais faire du cinéma, Philippa.

Elle fait semblant de donner une tape à son père, mais elle est ravie.

— Papa, voyons ! Je ne suis pas mannequin. Une simple mariée...

— Une simple mariée ! Une simple mariée qui fait économiser cent mille dollars à son père. Cet argent, il faudra bien que je le dépense autrement. Par exemple, euh... un acompte pour l'achat d'un loft à Tribeca, pour ma petite fille.

— Papa, c'est vrai ? Oh mon Dieu ! Je vais habiter à Tribeca ! Ce que je suis contente...

La mère prend la parole à son tour :

— Tu mérites tout le bonheur du monde, Philippa. Je suis si fière de toi !

Weston Wills passe le bras sur l'épaule de sa sœur.

— Bien joué, petite sœur.

Puis il regarde sa montre.

— Mon Dieu, je ferais mieux de sauter dans un taxi. J'ai une réunion importante dans une demi-heure.

Les quatre Wills n'en finissent pas de se congratuler et de se dire au revoir. Je me sens nulle et cent pour cent jalouse. Ces gens ont tout : ils s'aiment, ils sont gentils, fiers, un peu fous...

Je suis reconnaissante à Emmett d'être venu. Moi, je n'ai pas de parents, mais j'ai au moins un frère. Et pour la première fois en un an, il est à un mètre cinquante de moi.

— Emmett, mon chéri, vous allez...

Emmett monte aussitôt sur ses grands chevaux.

— Ecoutez un peu, vous ! Je ne ferai rien du tout si vous continuez à m'appeler *mon chéri*...

Devlin fait semblant d'en prendre ombrage.

— Ce qu'il est ronchon !

Devlin n'est pas gay. Mais il a vraiment cru qu'Emmett l'était, et il a juste essayé d'adopter son langage (présumé) pour en tirer le meilleur parti et faire une bonne photo.

Il fait amende honorable.

— Très bien, Emmett tout court... Il va falloir décroiser les bras et arrêter de faire la tronche. Sur ces photos, vous êtes censé être heureux et fier. Votre soeur se marie...

Emmett reste là, les bras ballants.

— Emmett ! J'ai dit *heureux*... Vous avez l'air d'un zombie ! Un peu de fierté, que diable ! Chouette, ma grande sœur va se marier... Je suis impatient de faire des galipettes

avec les demoiselles d'honneur... Elles ont des robes tellement sexy !

Flash d'information : Devlin, vous avez vu les robes en question. Et vous trouvez que *sexy* est le bon mot ?

Emmett me lance un regard furibond, l'air de dire : « Qui c'est, ce type ? »

Astrid intervient dans un gracieux mouvement de drapé.

— Devlin, le frère de la mariée branchée peut très bien avoir l'air un peu grognon, ce n'est pas gênant. Après tout, le mariage est en soi un événement traditionnel, et une expression à la James Dean du style : « Qu'est-ce que je fous là ? », me semble parfaite pour le personnage...

Je regarde Emmett, debout près du faux chien sur fond de bleu... Il porte un T-shirt et un jean noirs, une sorte de fine lanière de cuir autour du cou et de grosses bottes noires, pas de doute, c'est très précisément ce qu'il doit penser en ce moment... « Mais qu'est-ce que je fous là ? »

Emmett rétorque :

— Je ne caresserai pas le chien.

— Qui vous a demandé de le faire ?

Emmett grogne.

— Je le tue maintenant ou j'attends encore un peu ?

Astrid intervient.

— Devlin, ne décourageons pas les talents...

Devlin ricane.

— Lui, un talent ? Ce n'est jamais que le frère de la mariée.

Astrid tapote sur sa montre.

— Le temps presse. Reprenons les photos, je vous prie.

Devlin et Emmett se regardent pendant quelques secondes en chiens de faïence, puis Devlin me donne pour instruction de montrer à Emmett une photo de « Noël ».

Emmett rectifie à ma place.

— Pas Noël... *Noah*.

— Oui, bon, peu importe.

— Comment ça, peu importe ? Bien sûr que si. Il s'appelle Noah.

— Vous voulez qu'on continue à se disputer, ou peut-on envisager de faire ces photos ?

Je fonce sur mon sac et j'en extrais mon portefeuille qui contient une photo de Noah, ma préférée. Celle où il est dans ma cuisine, en train de confectionner un *Fluffernutter*.

Je montre la photo à Emmett qui jette un coup d'oeil et demande :

— Noah aime ça ? Maintenant, je sais que c'est un mec bien.

— Super, Emmett ! Gardez cette expression...

Devlin aurait mieux fait de se taire. Emmett refait une tronche de six pieds de long. Finie la séance !

Devlin soupire.

— Emmett, passez votre bras autour de l'épaule d'Eloise, et vous Eloise, éclatez de rire en rejetant la tête en arrière comme s'il venait de vous dire quelque chose de réellement drôle. Je ne sais pas, moi, comme s'il s'était moqué des horribles lunettes de votre père, par exemple...

Emmett se raidit imperceptiblement. Notre père n'a jamais porté de lunettes.

— Maintenant, prenez une expression boudeuse... Une expression qui exprime votre envie de partir mais en même temps tout l'amour que vous portez à votre sœur.

Emmett rumine entre ses dents.

— C'est nul...

— Eloise, au nom du ciel, racontez une histoire drôle à votre frère ! Comment voulez-vous que je vous prenne en photo s'il reste là, les bras ballants et raide comme un piquet.

Le regard d'Emmett vire au noir... Je lance en l'air, sans désigner personne :

— Tu te rappelles ce chef d'orchestre qui va chez son boulanger. En le voyant entrer, ce dernier est très ennuyé et lui dit, en baissant la tête : « Désolé, mais je n'ai plus de baguette ! »

Je sais qu'Emmett adore cette blague. Enfin, il l'aimait quand il avait six, sept ans. Pendant des semaines, il me bassinait tous les soirs pour que je la lui raconte avant d'aller au lit.

Je sais que j'ai pris un risque... Ou ça passe, ou ça casse !

Ouf! Emmett sourit. Il enchaîne même avec une autre blague.

— Un sandwich au jambon entre dans un bar et demande une bière au barman. Le barman lui répond : « Désolé, mais nous ne servons pas les sandwiches... »

Devlin recule en prenant des photos.

— S'il n'y a que ça pour vous faire rire, tous les deux, après tout...

Emmett me chuchote à l'oreille :

— Vous l'avez déniché où, ce zozo ? C'est une vraie tache.

— Je suis d'accord. Mais je le garde pour moi, sinon je risque d'être virée.

Emmett et moi passons les cinq minutes suivantes à faire un concours de blagues. Et Devlin réussit à prendre quatre rouleaux entiers de pellicule sans qu'Emmett s'en aperçoive.

Le samedi, ma grand-mère invite les deux familles à prendre un brunch, histoire de faire connaissance. Les parents et la sœur de Noah apportent une livre de foie et une boîte de cookies au beurre parsemés de vermicelle coloré. Emmett arrive avec sa copine aux nattes, celle avec laquelle je me suis retrouvée nez à nez il y a un an, sur le seuil de ma

porte.

Intéressant... Jamais Emmett n'avait encore emmené de fille « chez nous », je veux dire, dans la famille. Pour être plus précise, je n'ai jamais rencontré une seule de ses copines, alors que celle-là... C'est la deuxième fois que je la vois en un an, et qui plus est, pour un brunch en famille. Serait-ce du sérieux ? Ou sont-ils simplement bons copains ? Je me demande si Emmett a enfin laissé tomber ses femmes mûres — mais riches — pour une fille de son âge... Finalement, je m'aperçois que j'en sais très peu sur sa vie privée. C'est dingue !

Lorsque Emmett présente son amie, ma grand-mère répète après lui :

— Charlotte, c'est bien ça ?

— Non, Charla. Comme Charlotte, mais avec un a à la fin. Charla Gould.

Nous reprenons tous en chœur, un peu intrigués par ces deux tresses qui lui arrivent à l'épaule. Elle porte une casquette en tricot lavande assez flashy, une doudoune blanche bien rembourrée qui lui arrive aux genoux et des bottes de cuir blanc à talons plats qui lui arrivent également aux genoux. Lorsqu'elle enlève son manteau, nous sommes tous surpris par la finesse de sa silhouette. Elle porte une minijupe que je qualifierais volontiers de micro-jupe, en tissu écossais rouge, noir et blanc, plus trois couches de chemisiers minuscules. Elle est très jolie, dommage qu'elle le cache.

Elle regarde la table de la salle à manger.

— Hmm, ce sont des *ruggelah* ?

En une phrase, elle vient de se mettre ma grand-mère dans la poche ! Charla et Emmett sont pareils... Ils sont capables de charmer n'importe qui juste en posant la bonne question.

Charla en rajoute une couche...

— J'adore les *ruggelah* ! C'est bon pour l'âme...

Nous prenons place autour de la table, et nous commençons à remplir nos assiettes, chacun passant sa commande de thé ou de café.

Après que nous avons échangé quelques banalités sur la météo et la circulation sur le pont George Washington — laquelle, selon Mme Benjamin, leur a posé beaucoup de problèmes pour venir — ma grand-mère nous fait part de sa satisfaction de voir tout le monde réuni. Mme Benjamin s'empresse de prendre le relais tout en empilant des morceaux de foie haché sur une feuille de laitue.

— Alors, Emmett, quel métier faites-vous exactement ?

— Je réfléchis.

Mme Benjamin marque un temps d'arrêt.

— Vous réfléchissez ? Je ne comprends pas.

Le père de Noah intervient.

— Il parle de ces laboratoires d'idées, ça se fait aussi à Washington. Mais dites-moi, c'est vrai que vous autres gagnez des fortunes rien qu'en restant assis à parler ?

Emmett a l'air surpris.

— Je l'ignore. Je réfléchis seulement pour moi, pas pour tout le territoire américain.

Mme Benjamin veut en savoir plus.

— Mais comment gagnez-vous votre vie, cher ami ?

— Je braque des banques.

— C'est tout de même un peu risqué, vous ne croyez pas ?

Tous les regards convergent sur elle. C'est qu'elle n'a pas l'air de plaisanter... Beth lâche d'un ton sec :

— Maman, il vient de te dire qu'il braque des banques ! J'estime que la meilleure réponse aurait été de décrocher le téléphone et d'appeler la police.

Emmett est hypnotisé par la mère et la fille Benjamin, comme si elles sortaient d'un autre espace temps... ou d'un asile d'aliénés.

— Je plaisantais... Pour l'instant, je suis entre deux boulots, mais je travaille sur un roman.

Charla s'exclame :

— Il est formidable, ce bouquin. Vraiment !

— Et ça parle de quoi ?

— De l'existentialisme.

— C'est très charmant...

Beth marmonne :

— Enfin, maman, tu ne sais même pas ce que c'est !

Noah me presse la main sous la table.

Mme Benjamin ne s'avoue pas vaincue.

— En tout cas, ça semble très intéressant. Si j'ai bien compris, vous êtes de retour à New York après avoir vécu à... Où étiez-vous, déjà ?

— Ici et là. Mais je vais m'installer quelque temps à New York car Charla vient de commencer ses cours à la fac.

Ma grand-mère sourit.

Charla pose la main sur Emmett qui s'empresse de la retirer. Du coup, elle se tourne vers moi.

— Alors, Eloise, où en êtes-vous dans vos préparatifs ?

Naturellement, j'ai la bouche pleine de salade de pomme de terre.

— Demain, je vais acheter ma robe de mariée.

Ma grand-mère ajoute, radieuse :

— Et je l'accompagne. J'ai du mal à me déplacer, mais je ne raterais ça pour rien au monde.

Quand, tu verras la robe qu'Astrid me réserve, je suis sûre que tu regretteras d'être venue.

Je suis persuadée que ma robe sera faite en toile de parachute. Ou alors elle aura des ailes, peut-être même un moteur.

Charla nous confie :

— Aussi bizarre que ça puisse paraître, j'ai toujours rêvé de me marier à l'Hôtel de Ville. Juste l'homme que j'aime et moi. Et les témoins, bien entendu.

Emmett regarde fixement son assiette, qu'il a à peine touchée.

La mère de Noah lève le doigt, désignant tour à tour Emmett et Charla.

— Vous deux, c'est sérieux ?

Noah essaie d'intervenir.

— Maman...

Il sourit aux deux jeunes gens.

— Il faut la comprendre, elle joue les marieuses dans son quartier. Le mariage, elle ne pense qu'à ça.

Charla répond d'un petit ton tranquille.

— Moi aussi.

Tiens donc ! Charla est sérieuse, mais pas Emmett, comme d'habitude... Et pourtant, le fait qu'il sorte depuis au moins un an avec la même femme est une nouveauté, pour lui. Je me demande depuis combien de temps il sortait avec elle lorsque je l'ai rencontrée sur le seuil de ma porte.

Emmett continue d'examiner ses crêpes à la pomme de terre.

— Dis-moi, tu n'aurais pas un peu de sauce aigre-douce ?

Toutes les femmes de la table, à l'exception de moi-même et de Beth, s'empressent de lui trouver ce qu'il demande.

Beth grommelle, en étalant un peu de saumon fumé sur un bagel :

— Personnellement, je trouve que le mariage est une énorme perte de temps et d'argent. C'est quoi déjà, le pourcentage de divorces ? Cinquante pour cent ?

Noah proteste :

— Quel cynisme ! Il y a quand même cinquante pour cent des gens pour qui ça dure jusqu'à ce que la mort les sépare. Eloise et moi, nous ferons partie de ceux-là. Je nous vois très bien à quatre-vingt-dix ans, trottinant la main dans la main.

Nous sommes déjà en train de nous tenir la main sous la table, c'est bon signe ! Noah lève nos mains soudées pour donner plus de force à son propos.

— Beth, n'oublie pas que nos parents sont restés mariés pendant trente-quatre ans.

— Voilà où tu voulais en venir... J'en étais sûre.

Beth passe son temps à marmonner. Je la regarde en douce. Elle est au bord des

larmes.

Beth Benjamin n'a jamais inspiré l'amour, mais elle est en train de divorcer, et ça ne doit pas être facile d'être obligée de rester là, sur sa chaise, à écouter des discours sans fin sur le mariage de son frère, et qui plus est un mariage parrainé par un grand magazine à couverture nationale.

Note pour moi-même : penser à inviter Beth quelque part... si elle ne dit rien de désagréable dans les cinq prochaines minutes.

Le problème, c'est qu'elle met moins de quatre minutes à sortir une vacherie. Elle se tourne vers ma grand-mère en disant :

— Je n'aimerais pas trop courir les boutiques avec Eloïse pour aller choisir sa robe de mariée... Vous avez vu la robe des demoiselles d'honneur ? On croirait un déguisement pour Halloween...

Je tente de me défendre.

— C'est quand même de la haute couture...

— Moi, je la trouve super ! Très classe...

Et un point pour Noah ! C'est d'autant plus fort qu'il n'a pas encore vu la robe.

Mais Beth ne s'avoue pas vaincue.

— Un mariage n'est pas un défilé de mode... Il s'agit d'amour !

Noah réplique, en me tenant toujours la main :

— Mais ma chère, nous en avons à revendre.

Ce soir-là, je regarde le *Late Show* de David Letterman au lit, avec Noah. Invitées : les sœurs Hilton.

— Tu es sûr, ça ne te fait rien si je porte une combinaison spatiale le jour de notre mariage ?

Il secoue la tête.

— Non, je m'en fiche totalement... A condition que je puisse soulever le voile pour vérifier que c'est bien toi en dessous. Tu sais, on peut dire que j'ai de la chance.

— Non, c'est moi qui ai de la chance.

J'éclate de rire. S'il savait à quel point j'avais envie d'entendre ça !

7.

La moitié du staff de *Wow Weddings* se retrouve une fois de plus entassée dans le minuscule salon nuptial de *It's Your Day*. Deux mannequins sont là, devant et au centre de la pièce, recouverts chacun d'une housse. Astrid, qui porte un ensemble en laine d'un blanc si éblouissant qu'on a peine à la regarder, se tient entre les deux. Elle frappe des

maïns pour réclamer l'attention.

Ma grand-mère me presse le bras.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je suis excitée à l'idée de voir ta robe de mariée.

Etes-vous là, mon Dieu ? C'est moi, Eloïse. Faites que la robe soit un minimum normale...

Astrid s'éclaircit la gorge.

— J'ai choisi deux robes qui représentent, selon moi, les tendances du jour, tant pour la mariée classique que pour la mariée branchée...

Philippa l'interrompt :

— Astrid, excusez-moi, mais... je ne vois pas de portants avec nos noms dessus.

— Et où est le problème ?

— Eh bien, que se passe-t-il si nous préférons une autre robe ? Nous n'avons pas le droit d'en choisir une autre, comme pour la robe des demoiselles d'honneur ?

Astrid secoue la tête.

— Non.

— Mais...

— Philippa, avez-vous une idée du coût d'une robe de mariée de la marque Princess ? Je vais vous le dire. La robe que j'ai choisie, avec le précieux concours du directeur de marketing et du directeur de la publicité de Princess, est vendue vingt-deux mille dollars prix boutique. C'est cette robe que Princess souhaite présenter comme le must de la saison. C'est donc celle que vous choisirez.

Sous-entendu : fermez les guillemets, point barre !

Philippa me regarde et prend une large inspiration.

— Bon d'accord, je suis prête.

— Vous m'en direz tant... Eh bien alors, commençons ! Je vais dévoiler devant vous la robe de la mariée classique, entièrement confectionnée de soie et en satin avec incrustations de perles. Le Joyau de la Couronne.

Sous la housse, c'est ma robe Audrey Hepburn qui apparaît... Ma grand-mère se penche vers moi.

— Quelle robe splendide ! Philippa était tellement inquiète que je m'attendais à voir une horreur...

Philippa a les yeux rivés sur le mannequin.

— Astrid...

— Qu'y a-t-il, Philippa ?

— Elle est très belle... Mais ce n'est pas la robe de mes rêves.

— Philippa, là n'est pas la question. Nous parlons recettes publicitaires et diffusion.

— Mais...

Cette fois, Astrid l'ignore. Elle demande à voix haute en balayant l'auditoire des yeux.

— Où est la mère de la mariée classique ? Ou la première demoiselle d'honneur ? Nous allons prendre des photos de vos réactions enthousiastes dans exactement trois minutes.

Personne ne s'avance.

— Philippa, ne me dites pas qu'aucune des deux n'est venue...

— Ma première demoiselle d'honneur est juste là.

Et elle montre du doigt, devinez qui ?

Moi.

Hein ?

Elle se précipite vers moi.

— Eloise, je serais très flattée si tu acceptais d'être ma première demoiselle d'honneur ! Après tout, si tu n'avais pas été là, je ne serais pas sur le point de me marier !

Mais... nous ne sommes même pas amies, enfin pas vraiment. Et puis, que va devenir ton bataillon de fillettes taille 34 ?

Astrid donne ses instructions.

— Votre attention, s'il vous plaît ! Je veux que la mariée classique et sa première demoiselle d'honneur se dirigent vers le salon de maquillage pour quelques retouches.

N'en déplaise à Astrid, qui est censée être la championne de l'efficacité, elle économiserait son souffle en nous appelant par nos prénoms !

L'assistante de Devlin me glisse un bandeau autour du crâne, si serré que j'en ai mal à la tête. Elle fait bouffer mes cheveux tout autour, puis elle me tend un gilet vieux rose et me demande de l'enfiler. Philippa se voit appliquer un coup de blush, et ses cheveux blonds sont retenus en arrière par un bandeau bleu ciel. On lui lance un haut moulant en cachemire du même ton pour qu'elle se change.

Un instant plus tard, nous nous retrouvons autour du mannequin qui porte ma robe.

Devlin aboie.

— Philippa, souriez un peu plus... Vous n'êtes absolument pas crédible dans le rôle de la future mariée enthousiaste.

Philippa me glisse à l'oreille :

— Pas étonnant, je ne le suis pas ! Je refuse de porter cette robe. Je la trouve fadasse.

— Fais semblant, juste pour les photos. Et souviens-toi : le plus important, ce n'est pas la robe, c'est Parker. Et tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Je l'aime comme une folle.

— Alors imagine-toi que cette robe..., c'est Parker.

La voilà rassérénée.

Astrid tape des mains.

— Bien. A présent, nous allons vous faire découvrir la robe de la mariée branchée. Elle vaut vingt-six mille dollars prix boutique...

Aïe aïe aïe... J'ai une de ces peurs.

— Je vous présente le must de la saison de la collection « Rendez-vous Squared » !

Et elle dévoile la robe.

Non.

Oh non !

Pas ça...

Mon Dieu, faites que ce soit un cauchemar.

Ma grand-mère me souffle à l'oreille.

— Ote-moi d'un doute, ce sont bien des plumes ?

Pas de doute, je vais être déguisée en Big Bird pour mon mariage. Et je n'en ai pas la moindre envie...

Philippa me dit, dans un hoquet :

— Mais c'est *ma* robe !

Pas de problème, prends-la ! Tu me rendras service.

— Philippa, nous en avons discuté la semaine dernière. Cette robe très avant-gardiste de la collection Rendez-vous Squared est bien la manifestation de la modernité branchée. C'est le choix de *Wow*...

Non ! Cette robe serait idéale pour l'épouse de Big Bird. J'imagine leur mariage dans *Sesame Street* !

Astrid bis croit bon de s'en mêler.

— D'après les plus illustres maisons de couture, le jaune est devenu le « nouveau » noir...

— Mais je n'ai jamais vu une seule femme se marier en noir ! Et si le jaune est le « nouveau » noir... Il ne peut pas symboliser en même temps le « nouveau » blanc, vous êtes d'accord ? Or c'est précisément ça que nous devons rechercher. Le « nouveau » blanc !

Astrid intervient :

— Ce concept n'existe pas, Eloise. Le blanc sera toujours le blanc.

Et pan sur le bec ! Ça t'apprendra à vouloir te lancer dans le jargon volontairement ambigu de la mode. A ce petit jeu, Astrid est imbattable.

— Je vois. Merci pour cette précision.

Tandis que je me réfugie dans un coin de la pièce avec Philippa pour faire quelques exercices respiratoires, on colle ma grand-mère entre les griffes des responsables Beauté et Mode. Cinq minutes plus tard, voilà mamie qui ressort avec une veste de cuir rose fuchsia très « tante de la mariée », le revers constellé de strass, et une jupe longue

assortie. Curieusement, ce rose soutenu lui va à ravir.

Astrid se tourne vers Devlin.

— Faisons une série de photos avec Eloise et son voile.

Elle tape dans ses mains, et Astrid bis pousse devant elle un autre mannequin dont la tête est dissimulée sous une mini-housse.

Astrid dévoile le mannequin, par ailleurs entièrement nu, et je découvre, devinez quoi ? Un voile en cuir ! Un cuir jaune pâle, très fin, percé de minuscules trous qui forment le mot paix en lettres minuscules.

Personnellement, je suis pacifiste. *Mais ça, c'est une vraie déclaration de guerre !* Je peste intérieurement contre Astrid qui continue de s'extasier devant la robe Big Bird.

La responsable Beauté me convoque pour l'opération « cheveux plats ». C'est la responsable Mode qui fixe le voile.

Astrid hoche la tête.

— C'est de la dynamite !

Le chœur des courtisanes approuve. Ma grand-mère s'informe :

— On dirait du cuir, n'est-ce pas, ma chérie ?

Je confirme.

Elle cligne des yeux vers les minuscules trous pour essayer de lire le mot.

— Qu'est-ce qui est marqué, là-haut ?

« Pigeon », bien sûr !

— « Paix ».

Elle se met à glousser.

— Curieuse publicité pour un mariage...

Je hausse les épaules.

— Tu sais, les magazines de modes branchés, c'est toujours un peu spécial.

Si ma grand-mère réussit à conserver son sens de l'humour à presque quatre-vingts ans, soyons digne d'elle, non ?

Devlin nous prie instamment, grand-mère et moi, de nous approcher de la robe Big Bird.

— Parfait. Attention, la mariée et la grand-mère branchées, à mon signal... souriez !

Philippa regarde ma robe d'un air rêveur.

— Toi, on peut dire que tu as de la chance.

De : EManfred@WowWeddings.org

A : JaneGregg@PoshPublishing.com

Objet : Au secours !

Il faut organiser d'urgence une nouvelle Nuit du Flirt. Je suis désespérée. Une table ronde s'impose. J'aimerais que vous voyiez ma robe de mariée !

De : JaneGregg@PoshPublishing.com

A : EManfred@WowWeddings.org

Objet : Nuit du Flirt

Je te propose demain après-midi, après l'essayage de nos robes de demoiselles d'honneur. Ça te va ?

P.S. Ta robe de mariée ne peut pas être pire que celle que je portais à mon mariage. Rappelle-toi !

Le lendemain matin, au moment où j'arrive dans le salon nuptial de A Fancy Affair, à Forest Hills, dans le Queens, je suis accueillie par... — dans l'ordre — le parfum *Norell* d'Ina (la tante de Jane), un baiser sur la joue et un commentaire rapide sur la météo du jour. Sans oublier une question plus brève encore sur les préparatifs de mon mariage. Puis on me remet la housse contenant la robe, les chaussures, et on me donne pour instruction de me changer dans la cabine numéro deux, de monter sur le podium numéro trois dans la salle d'essayage numéro un.

Une retoucheuse avec un mètre ruban autour du cou et une boîte d'épingles à la main m'attend de pied ferme dès que j'émerge de la cabine. Je m'attendais à ce qu'elle se torde de rire, mais pas du tout. Elle m'indique le podium n° 3 (il y en a cinq en file indienne devant un mur de miroirs), puis elle s'agenouille, ouvre sa boîte d'épingles et se met au travail.

— Vous êtes Miss Amérique ?

Attendez, la retoucheuse parle ? Depuis dix minutes, elle n'a ouvert la bouche que pour me dire : « Tournez-vous. Non, de l'autre côté. »

Je la guette du coin de l'œil. Elle a deux aiguilles bien pointues dans la bouche. Difficile de parler dans ces conditions, non ?

— Alors, c'est vous, Miss Amérique ?

Je comprends mieux... Une miniventriloque! Derrière la retoucheuse se cache un amour de petite fille de six ou sept ans, qui me regarde à la dérobée, tout intimidée. Elle a mis ses habits du dimanche : une robe jaune à fronces, des chaussures Mary Janes brillantes comme un sou neuf et un bandeau garni de pâquerettes dans les cheveux.

Je lui fais un clin d'œil.

— Juste aujourd'hui. Et puis aussi quand la robe sera prête pour le deuxième essai. Et aussi le 4 juillet.

Elle en reste bouche bée. Puis elle sort du salon en criant à tue-tête.

— Maman, maman ! Miss Amérique est là !

Une voix lui répond depuis le salon d'essayage contigu au mien :

— Que veux-tu que Miss Amérique fasse dans le Queens ?

Une autre voix s'en mêle :

— Elle fait des tas d'apparitions à droite à gauche, à titre personnel.

Eh oui, mes chers compatriotes, c'est vrai. Ma beauté, mon sourire flashy, mon look de première dame des Etats-Unis, tous ces rêves que je véhicule en votre nom — ne pas oublier ici de jeter sur le public un regard de sympathie appuyé — tout cela m'a valu la couronne ! Me voici, dans la ville natale de ma meilleure amie Jane, à Forest Hills, dans le Queens... Je ne vous parle pas du trajet pour venir en métro depuis les faubourgs de Manhattan, mon quartier à moi !

Quelques têtes apparaissent et me déshabillent du regard des pieds à la tête. La vie privée de Miss Amérique doit être plutôt réduite.

— Chérie, ce n'est pas Miss Amérique. C'est juste une demoiselle d'honneur.

Je vous demande pardon ? Je suis *première* demoiselle d'honneur, si ça ne vous fait rien ! Vous voulez la preuve ? Regardez un peu toutes ces étoiles autour du décolleté... C'est le petit « plus »...

La fillette s'obstine.

— Mais si ce n'est pas Miss Amérique, pourquoi elle porte une robe bleu-blanc-rouge avec des étoiles dessus ?

Très bonne question.

Tous les yeux se braquent de nouveau sur moi. Je me sens obligée de donner une explication.

— Le mariage a lieu le 4 juillet.

Une des têtes qui dépassent ne manque pas de noter le patriotisme de la tenue.

Personnellement, j'utiliserais d'autres mots pour la décrire, mais l'arrivée de Jane, de sa tante Ina et de sa cousine Dana m'en empêche. Mieux vaut garder mes qualificatifs pour moi.

— Eloise ! Ce que tu es mignonne ! Qu'en pensez-vous, mes enfants ? J'avais raison ou pas ?

La tante de Jane, Ina Dreer, est quasiment en extase, la main sur le cœur, béate d'admiration en découvrant mon reflet dans le miroir. Puis elle jette un coup d'œil sur sa montre et s'inquiète de l'absence d'Amanda et de Natasha.

— Elles ont sept minutes de retard.

Jane prend leur défense.

— Tante Ina, elles viennent de Manhattan ! Laisse-les un peu souffler.

Dana dit en ôtant la neige de ses bottes d'un coup de brosse :

— Et *moi* je viens de Chappaqua, et j'ai quand même réussi à être à l'heure. Eloise habite à Manhattan, et elle est arrivée en avance.

Je pense le moment venu d'apporter une petite précision.

— Amanda et Natasha sont venues avec moi, mais elles se sont arrêtées au Starbucks du coin. Elles crevaient d'envie de se payer une *mocha* à la menthe.

Ina et Dana continuent d'avoir l'œil sur la montre en marmonnant entre leurs dents que ce n'est pas une raison pour faire attendre les autres, et qu'elles ne sont pas les seules à avoir envie de boire une bonne tasse de café...

Jane saute sur le podium d'à côté.

— Alors, qui avait raison ? Ne me dis pas que ta robe de mariée peut être pire que celle-ci !

Je lui souris dans la glace.

— Depuis que je l'ai enfilée, je ne sais plus où j'en suis. Une chose est certaine, jamais je ne me suis sentie américaine à ce point !

Elle éclate de rire.

— Dis-moi, ta robe est vraiment moche ?

— Si tu aimes les sequins et les plumes jaunes, pas du tout... Parce qu'elle en est couverte !

Elle me passe le bras autour du cou.

— Ça ne peut pas être pire que les petits nœuds sur la robe des demoiselles d'honneur d'Amanda...

Tu parles ! C'est un million de fois pire.

— Désolées d'être en retard ! L'appel de la caféine...

C'est Amanda et Natasha qui viennent de s'engouffrer dans la pièce, les cheveux saupoudrés de neige. Amanda est en train d'avalier un café *venti* de chez Starbucks tout en secouant la tête pour faire tomber la neige de sa longue queue-de-cheval blonde. Natasha berce la petite Summer dans sa poussette.

Ina balaie l'incident d'un geste et se précipite vers l'enfant.

— Que je voie un peu cette petite mignonne ! Oh, quel amour de bébé ! Et elle dort à poings fermés.

Tout le monde se précipite pour regarder la petite. Je tente de descendre de mon perchoir, mais la retoucheuse m'agrippe la cheville et m'aboie dessus.

— S'il vous plaît, ne bougez pas !

« Sir, yes, sir ! »

Je murmure :

— Summer, tatie Eloise te fait un gros bisou.

La tante Ina reprend son ton d'adjudant-chef en tendant leurs robes à Amanda et Natasha.

— Bon allez, il n'y a pas de temps à perdre ! Dépêchez-vous de vous changer dans la

cabine et revenez ici immédiatement. Natasha, mon enfant, il va falloir réveiller le bébé pour qu'on puisse lui essayer la robe.

Elle brandit une minihousse à Natasha, qui se rebiffe.

— Vous tenez à réveiller un bébé de deux ans qui dort comme un ange ? Croyez-vous que ça en vaille la peine ?

Ina soupire.

— Je suppose qu'on peut attendre le tout dernier moment. Allez, ouste, mes enfants ! Allez vite vous changer.

Elle quitte la pièce en courant, criant à l'adresse des retoucheuses.

— Il y a trois jeunes filles qui sont prêtes dans le salon d'essayage n°1.

Puis elle tend sa robe à Jane en lui demandant de la passer.

Ce quelle peut être autoritaire ! me glisse ma copine pendant qu'Ina est occupée à suivre de son œil de lynx le travail de la retoucheuse sur mon ourlet.

Les trois grâces sortent de leur cabine d'essayage, arborant avec chic leur tenue de patriote, et grimpent sur leur perchoir de bois.

Elles sont tellement belles, toutes les trois, qu'elles arriveraient à mettre en valeur la robe Big Bird... Natasha est la copie conforme de Nicole Kidman, on la prend d'ailleurs assez souvent pour elle. Amanda est toute frêle, avec de longs cheveux blonds et d'immenses yeux bleus qu'elle cache à présent derrière des lunettes sévères. C'est pour être prise plus au sérieux dans sa boîte, car elle assiste des conseillers juridiques. Quant à Dana, la cousine de Jane, elle aussi est une blonde minuscule et belle à croquer, mais son charme cesse d'opérer dès qu'elle ouvre la bouche.

Ce qu'elle fait à la seconde même où elle pose le pied sur le podium.

— Génial ! *J'adore* cette robe !

Elle pivote de droite à gauche, admirant sa frêle silhouette et jouant avec ses mèches folles.

Est-ce qu'elle plaisante ? Dana Dreer Fishkill nous aurait-elle caché qu'elle avait le sens de l'humour ?

Mais non, elle parle sérieusement. Elle prend des poses flatteuses et commence même à fredonner *Living in America* (personnellement, je préfère James Brown) et manque tomber de son perchoir.

Amanda me fait un clin d'œil complice.

— C'est vrai que ce n'est pas du latex... Mais d'un autre côté, ce n'est pas gratuit.

Ina lance à sa fille :

— Dana, tu es splendide ! On peut dire que j'ai de la chance. Pour commencer, ma petite fille épouse un homme adorable et très riche, et voilà que Jane, ma nièce que j'adore — la fille unique de ma défunte sœur — se marie à son tour ! Et tout ça grâce à moi !

C'est un peu vrai. Ina a longtemps essayé de brancher Jane sur le voisin de la grand-mère de Jane, mais Jane le trouvait un peu cucul et elle est sortie avec la moitié des mecs de Manhattan dans l'espoir de se trouver un cavalier pour le mariage de Dana. C'est alors qu'elle est tombée sur le fameux voisin, Ethan, pendant la réception. Et ça a été le coup de foudre...

Dana intervient.

— L'amour, c'est quand même super ! Quand Jane faisait ses essayages pour mon mariage, elle n'avait pas de petit ami. Elle a même fait des pieds et des mains pour en trouver un pour la cérémonie, tu t'en souviens, Jane ? Toutes les galères que tu as traversées pour essayer de trouver Mr Right ! Alors que ma mère avait trouvé le parfait cavalier... Si seulement tu l'avais écoutée, ça t'aurait épargné pas mal de déconvenues !

On entend Jane crier de derrière le rideau :

— J'adore les ennuis !

Dana se trémousse du popotin en interprétant d'une voix de fausset sa version à elle du refrain du morceau de Bruce Springsteen : *Born in the U.S.A.*

— Larry va m'adorer dans cette robe. Je meurs d'impatience de l'essayer devant lui. Tout compte fait, non, ce n'est pas une bonne idée... Il serait capable de me l'arracher !

Ina menace sa fille du doigt.

— Dana Dreer Fishkill, ne t'avise pas de tomber enceinte avant le *cinq* juillet ! Même si je meurs d'envie d'être grand-mère, il faudra bien que tu entres dans cette robe le quatre juillet ! C'est d'ailleurs valable pour vous toutes, mes enfants ! Interdiction absolue de tomber enceinte d'ici le mariage de Jane !

Enceinte ? Comment voulez-vous que ça m'arrive, avec un mec qui est toujours par monts et par vaux ?

Ina ajoute :

— Pas question de prendre ni de perdre un gramme ! Quelle que soit la raison...

Jane hèle sa tante depuis la cabine.

— Tu vas arrêter de torturer mes demoiselles d'honneur ! Je ne suis pas sûre d'être tout à fait prête, mais j'arrive.

Quand elle entre dans la pièce, nous ne pouvons retenir un petit cri d'admiration. Aussitôt après, je fonds en larmes tandis que tante Ina serre Jane dans ses bras à l'étouffer.

Voilà ce qu'on appelle une robe de mariée !

Ina a beaucoup de mal à contenir ses larmes.

— Dieu que tu es belle ! Ta mère serait tellement fière de toi, Jane. Si seulement elle pouvait te voir dans cette robe... Ma petite fille...

Je me demande ce que penserait la mienne de ma robe Big Bird. Elle a toujours adoré le jaune.

La robe de Jane est une vraie merveille. Un bustier, un ruban blanc au niveau de la taille Empire, et une envolée de satin blanc. Pour compléter le tout, un long voile et de longs gants blancs. Je ne vois aucune trace de bleu-blanc-rouge nulle part...

Je me demande de quelle couleur sera le bouquet.

Ina fait tourner une jarretière argent autour de son index.

— Regarde ce que j'ai déniché au drugstore quand je suis allée acheter un collant en solde ! Je te parie que je pourrai trouver des jarretières bleu-blanc-rouge d'ici le quatre juillet !

Toutes les filles se regardent, horrifiées. Jane croit bon d'apporter une précision.

— La bonne nouvelle, c'est que le jour du mariage, vous ne serez pas obligées de vous mettre en file indienne pour attraper le bouquet. Nous sommes toutes prises ! Naturellement, j'inclus Natasha et son boyfriend dans le lot.

— Chouette !

Seule Dana ne semble pas partager notre euphorie. Tout en s'exerçant à sourire dans la glace, elle lâche :

— Je ne comprends pas pourquoi les célibataires redoutent tant ce lancer de bouquet. C'est vrai, quoi ! La fille qui l'attrape sait qu'elle sera la prochaine à se marier.

Je lui fais remarquer que les célibataires ne sont pas toutes des obsédées du mariage.

— Ça te va bien de dire ça ! N'oublie pas que tu vas avoir droit à un mariage de rêve offert par un grand magazine. Tu auras l'impression que le monde entier sera présent !

— Pour la modique somme de trois dollars et quatre-vingt cinq cents.

La précision vient d'Amanda, qui fait référence au prix de vente figurant sur la couverture de *Wow Weddings*.

Dana l'ignore.

— Alors, Janey, qui aura l'honneur de t'accompagner devant l'autel ?

Ina fusille sa fille du regard, comme elle sait si bien le faire. Dana se défend :

— Je voulais juste dire qu'elle pouvait emprunter papa, ou Larry.

Ina s'adresse à Jane.

— Toi, quel est ton choix ? Après tout, c'est de toi qu'il s'agit. C'est *ta* journée.

Jane réussit presque à rire.

— Qu'ai-je dit de si drôle ?

— Rien, tante Ina, rien ! En fait, j'ai déjà réfléchi à ce problème, et j'ai trouvé la solution : je veux que ce soient Eloise, Amanda, Dana et Natasha qui me conduisent devant l'autel !

Ina est horrifiée.

— Ma chérie, mais c'est impossible, ça ne se fait pas !

— Je trouve que ça colle bien avec le thème du jour. C'est bien *l'Independance Day*,

non ? Mes copines qui m'aident à me libérer des chaînes du célibat pour me pousser vers la vie de couple... C'est tout un symbole...

— Admettons... bien qu'on soit loin de la tradition. Enfin, si c'est ce que tu veux...

Jane hoche la tête en nous souriant.

— Oui, c'est ce que je veux.

Un père qui mène sa fille à l'autel étant dans la plus pure tradition du mariage, c'est un souci de moins dans la longue liste de mes problèmes de mariée branchée.

Nuit du Flirt — Table ronde n° 100 001 sur le thème : « Eloïse se voit dans l'obligation de porter une robe Big Bird pour épouser son mec... alors que le seul fait de l'épouser lui donne déjà des palpitations. »

Jane est péremptoire.

— Ce ne sont pas des palpitations. Ce sont des brûlures d'estomac que tu t'infliges. Et pourquoi ça ? Tu as fait un transfert d'anxiété d'une chose sur une autre qui ne le mérite pas.

— Tu es sûre que tu es éditeur, pas psy ?

— Je suis ta meilleure amie, c'est tout.

— Moi, je pense que ces brûlures d'estomac viennent de la sauce piquante. En tout cas, c'est beaucoup trop épicé pour moi.

Nous sommes installées dans un restaurant mexicain, à un coin de rue de *A Fancy Affair*. Nous portons un toast à la chute de la dictature du lancer de bouquet autour d'une énorme assiette de *nachos* au poulet. La petite Summer est en train de faire des miettes de *tortilla*. Le sol en est jonché.

Amanda se lance à son tour.

— De toute façon, on se fiche pas mal de la robe ! Ce qui compte, c'est le choix du mec, et Noah est un mec génial.

Je suis d'accord. Entièrement d'accord.

Jane m'épie du coin de l'œil.

— O.K., j'ai compris. Vu ta tête, je sens qu'on va avoir droit à un « mais... ». Vas-y, accouche !

— Eh bien... le jaune ne me va pas du tout.

Chœur des copines : ta fichue robe Big Bird va valser à l'autre bout de la chambre au plus tard sept heures après que tu l'auras enfilée, et ce compte tenu de l'état d'excitation prévisible de ton jeune époux, un mec que tu as choisi pour mari. Alors ce ne sont pas quelques plumes qui vont te gâcher la vie... D'autant que le jaune est devenu super tendance, c'est « le nouveau noir ». Enfin, il paraît.

Curieux, mais je me sens beaucoup mieux.

Si seulement Amanda avait pu s'abstenir de dire que, selon toute probabilité, j'aurais

aussi un soutien-gorge et une petite culotte à plumes...

« *Cher journal de bord,*

» *Le personnage de Sesame Street qui a toujours eu ma préférence, c'est Elmo. Pas Big Bird. »*

Mémo Wow Weddings

De : Astrid O'Connor

A : Eloise Manfred

Objet : préparatifs du mariage — deuxième partie.

Eloise,

Je crains de ne pas comprendre votre allusion à Big Bird et Elmo. Et si je ne la comprends pas, moi, les femmes américaines ne la comprendront pas non plus. J'ai demandé à Maura de rédiger une introduction qui vous servira d'exemple. Je compte sur vous. Faites de votre mieux pour rivaliser avec son style et son décompte de mots.

A.O.

La cata ! J'ai passé une heure à pondre un texte ridicule pour expliquer comment le jaune était devenu le « nouveau noir » de la mariée branchée. Et à quel point je me sentais investie par Sarah Jessica Parker lorsque je faisais tournoyer ma robe.

Seulement voilà, j'ai dû remettre par erreur à Astrid le texte que j'ai écrit dans mon journal *personnel* pour éviter de sombrer dans la démence...

Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire. Le premier de la journée.

8.

Wow Weddings est devenu le lieu le plus branché de la ville pour toute l'industrie du mariage. De 9 heures à 17 heures, le canapé de cuir à trois places et les quatre chaises tapissées sont pris d'assaut par des annonceurs soucieux de faire connaître leurs produits à Astrid O'Connor. Des chefs d'entreprise sont venus avec des tonnes d'échantillons : de la bonneterie aux bouquets de mariée en passant par les peignes pour tenir les cheveux, il y a le choix. On trouve de tout, des traiteurs, des photographes, des agences de voyage et des bijoutiers.

Ce matin, il n'y a pas un centimètre carré qui ne soit occupé par des hommes et des enfants. Lorsque j'ouvre la double porte de verre, je me prends en plein dans l'estomac un gros morceau de ce qui ressemble à première vue à de la pâte à modeler rouge.

— Je t'ai eue !

C'est un petit bonhomme de trois ans qui s'empresse de traverser le hall en courant et en criant à tue-tête pour manifester sa joie. Il renverse dans la foulée toutes les corbeilles

qu'il trouve sur son chemin.

— Bradford, reviens ici immédiatement !

L'homme, un beau mec au costume constellé de taches, court après le gamin pour essayer de le coincer.

Et tout à coup, c'est un bébé qui se met à pleurer.

Je ne suis pourtant ni au jardin d'enfants, ni dans une école maternelle. Que se passe-t-il donc ?

Mais oui, bien sûr... Aujourd'hui, c'est la journée des futurs mariés et des futurs pères. Car les mariées ne suffisaient pas à Astrid pour boucler le numéro de juin, un enjeu majeur pour le magazine. Au cours du dernier brainstorming, il a été décidé de capitaliser sur un événement important, la Fête des Pères. Le plan d'Astrid est de mettre en scène quatre futurs mariés qui sont déjà pères, ainsi qu'un futur marié bientôt papa.

Les quatre papas, de l'homme d'affaires de Wall Street au mec grunge d'East Village, sont entassés avec les trois enfants dans ce hall qui n'est pas immense. Le plus jeune des gamins est encore un bébé, installé dans un siège de voiture. Quant au lanceur de Play-Dough, qui tient à peine sur ses jambes, il est occupé à arracher des pages d'une pile de magazines *Wow Weddings* disposés sur la table basse. Le troisième est une ado tristounette. J'allais oublier, il y a aussi une femme enceinte jusqu'aux yeux.

Lorna, l'hôtesse d'accueil, essaie vainement d'attirer l'attention du bambin sur une poupée de chiffons habillée en mariée et rescapée d'une précédente campagne de pub. Mais j'ai l'impression que ses nerfs ne vont pas tarder à lâcher, car le gamin s'est emparé de son livre de rendez-vous qu'il est en train de malmener sérieusement.

— Non ! Tu ne touches pas à ça !

L'ado demande à son père en enroulant ses longues mèches brunes autour de son doigt :

— Dis, est-ce que j'aurai un agent ? Ma copine m'a dit qu'on a besoin d'un agent pour devenir top model.

— Chérie, nous ne sommes pas venus pour ça. C'est pour un article de fond sur les pères qui se marient.

— Mais alors, qu'est-ce que je fais là ?

L'homme se tourne vers le type d'East Village.

— Dites, mon vieux, votre bébé est sûrement en train de pleurer parce qu'il a besoin d'être changé. Avec ces hurlements, je n'arrive pas à me concentrer !

— je n'utilise jamais de couches. Ma femme et moi sommes de farouches défenseurs de l'élimination naturelle.

Toutes les têtes se tournent vers lui, y compris la mienne.

— Mais non, je blaguais...

Le père du lanceur de Play-Dough prend la mouche.

— Bon sang, vous ne pouvez pas faire quelque chose pour l'empêcher de chialer ! Regardez mon gosse, ça le rend dingue.

— Le pauvre ! Vous savez, ce n'est pas étonnant qu'elle pleure. Elle a été fourguée comme enfant-star dès l'âge de deux mois. Une aubaine pour ceux qui veulent s'en mettre plein les poches ! On a essayé de me convaincre de donner mon accord, mais qu'on ne compte pas sur moi pour être complice !

Il se lève et pousse le landau hors de la pièce.

Du coup, le calme revient.

Cinq minutes plus tard, je suis convoquée dans l'antre d'Astrid. Elle est assise derrière son immense bureau et se tapote la joue d'une griffe soulignée de beige.

— Je viens d'avoir une idée pas banale, je dirais même très culottée... Il faut que nous trouvions un jeune mannequin hip pour remplacer le jeune père qui nous a faussé compagnie. Croyez-vous que votre frère acceptera de tenir ce rôle ? Ça lui irait comme un gant. Naturellement, nous lui fournirions le bébé.

Incroyable, non ? Mais c'est typique de la vie d'Emmett. Ce sont toujours les « choses » qui viennent à lui, qu'il s'agisse de propositions ou de bébés...

Après le boulot, je fais un saut à l'appart' de Charla, curieuse de savoir où vit Emmett. Je constate qu'elle a un très joli studio dans un immeuble (avec gardien) à la périphérie de New York. Là où je suis allée au collège.

Dès que j'arrive, elle m'explique qu'elle a obtenu ce logement par la fac, et qu'elle n'est pas entretenue par ses parents ou qui que ce soit. Emmett est écroulé sur son futon, plongé dans la lecture de *l'Odyssée* tout en grappillant du raisin rouge.

— Vous savez, ça ne changerait pas l'opinion que j'ai de vous...

— C'est pourtant la réaction de tas de gens. Avec certaines personnes, on a presque intérêt à passer pour des pauvres.

— Puisque vous parlez d'argent, j'ai une proposition à vous faire de la part d'Astrid.

Je leur explique son idée.

Emmett jette *l'Odyssée* contre le mur.

— Ils veulent me transformer en faux père pour faire des photos à la con dans un magazine ? Mais ils se foutent de moi, ma parole !

Charla intervient en toussotant façon Mme Benjamin.

— Emmett, mon chéri... Tu te rends compte ? Cinq cents dollars ! Une somme pareille en ce moment, c'est une aubaine.

Il pousse un soupir et se laisse tomber sur le canapé, puis se prend la tête dans les mains. Charla juge une explication nécessaire.

— C'est que... je suis enceinte.

C'est pas vrai...

— J'ai besoin d'un peu d'air.

Emmett attrape son livre et la grappe de raisin, prend sa veste et sort pratiquement en courant de l'appartement.

Charla me propose d'aller faire une promenade.

— J'ai besoin d'air, moi aussi.

Nous remontons Broadway. Charla s'arrête devant le stand d'un vendeur pour acheter de nouveaux gants, car les siens sont troués. Elle choisit des gants à pompons en chenille rose.

— Laissez-moi vous les offrir. Ce sera votre cadeau de future mère.

Elle sourit.

— Bon, d'accord. Vous savez, j'ai de quoi les payer. J'ai fait un emprunt étudiant vraiment super et je travaille à temps partiel chez Gap, alors j'ai droit à des remises sur les vêtements, notamment ceux pour les futures mamans et les bébés.

— C'est génial.

Elle se frotte les mains, faisant voltiger les pompons.

— Il fait un de ces froids ! Vous avez faim ? Nous pourrions aller manger un morceau.

Charla raffole des *tacos* au bœuf. Nous nous dénichons un petit restaurant mexicain pas cher quelques pâtés de maisons plus loin. Je n'ai pas très faim, mais je me commande un *burrito* au poulet, c'est quand même le minimum pour m'asseoir à une table.

Elle verse trois flacons de *hot salsa* sur son *taco*, et pousse un long soupir.

— Dire que je suis enceinte ! J'ai presque du mal à y croire.

— Vous êtes enceinte de combien ?

— Exactement huit semaines. Je sais bien qu'on n'est pas censé l'annoncer avant la douzième semaine, par précaution, mais je ne pouvais pas le cacher à Emmett. Alors voilà, je me suis lancée... Je lui ai annoncé ça à l'appartement.

— Et Emmett a pétié les plombs, c'est ça ?

J' imagine très bien sa réaction.

Elle hoche la tête, et ses beaux yeux verts s'emplissent de larmes.

— Ça l'a soufflé. Il n'en est pas revenu !

Elle renifle.

— J'ai encore faim... Je crois que je vais me commander un autre *taco*. Vous voulez quelque chose ?

Je lui fais signe que non et je la regarde se diriger vers le comptoir. Dire qu'elle porte l'enfant de mon frère ! Ma nièce, ou mon neveu. Un nouveau Manfred dans la famille.

Pour le coup, c'est moi qui n'en reviens pas.

Charla revient avec deux *tacos*. Elle hume le parfum avec délice et descend d'un trait son thé glacé.

— Il n'a pas dit un mot pendant, disons, une bonne dizaine de minutes. Puis il m'a demandé si je voyais mon médecin et si tout était O.K. Je lui ai dit que oui, et il m'a demandé si je voulais ce bébé. J'ai dit oui, il a hoché la tête et ne m'en a plus jamais reparlé depuis.

— Et c'était quand ?

— Il y a quatre jours.

Elle mord dans son troisième *taco*.

Le bébé devrait être magnifique. Entre la beauté délicate de la blonde Charla et la silhouette de mannequin d'Emmett, le ou la petite Manfred a des chances d'être un ou une Summer bis.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Emmett ?

— Nous sortons ensemble depuis quatre ans, par intermittence...

Je suis tellement surprise que je manque recracher ma gorgée de Corona.

— *Quatre ans ? Vous sortez avec lui depuis quatre ans ?*

Comment a-t-il réussi ce tour de force ? Et pourquoi n'a-t-il pas jugé bon de la présenter à la famille ? Il aurait pu, je ne sais pas moi, l'inviter à passer une journée avec nous, ou ne serait-ce que mentionner son nom. Décidément, je ne le connais *pas du tout*, ce petit frère. Et il est clair que ça lui convient très bien comme ça.

— Quatre ans en mars prochain, ou plus exactement en février. Nous nous sommes rencontrés une année bissextile, c'est marrant, non ? Ce sera donc le premier vrai anniversaire de cette rencontre.

J'éclate de rire.

— Savez-vous que nous avons un point commun ? Je vais me marier le 29 février.

— Vous me faites marcher ! C'est complètement dingue.

— Non, il semblerait que ce soit très *tendance*.

Et je lui glisse quelques mots sur Astrid O'Connor et sa vision de la mariée branchée.

— Noah m'a dit qu'un mariage gratuit, ça n'existe pas, mais je n'ai rien voulu entendre. Et maintenant, c'est trop tard.

La voilà de nouveau au bord des larmes.

— Emmett m'a prévenue qu'il ne s'engagerait jamais vis-à-vis de moi, mais je ne l'ai pas écouté. Et maintenant, j'attends un enfant de lui.

Cette fois, les larmes coulent le long de ses joues.

Je pose ma chaise à côté d'elle.

— Charla, quatre ans, ce n'est pas rien. Et vous êtes toujours ensemble. Il est possible qu'il ne s'en rende pas compte, mais pour moi, c'est une forme d'engagement.

— Vous croyez ? Pourtant, il lui arrive de prendre le large plusieurs mois de suite. La seule raison qui l'a poussé à revenir, la semaine dernière, c'est parce qu'il voulait assister au concert d'un groupe au Beacon.

— C'est ce qu'il vous a dit. Mais je suis certaine qu'il est revenu parce que vous lui manquiez.

Brusquement, je me demande s'il n'est pas revenu pour moi, parce que je l'ai appelé. J'étais persuadée qu'il était déjà à New York, ou que mes projets coïncidaient avec les siens.

Charla hausse les épaules et croque un bout de *tortilla*.

— Mais alors, quand vous vous êtes rencontrés, il n'avait que vingt-quatre ans ? A vingt-neuf ans, on est différent. Et puis il y a ce bébé en route... Il se peut qu'Emmett vous réserve une surprise, Charla.

— Vous croyez ?

En fait, je n'en sais absolument rien.

— Vous comprenez, je suis sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'il partira quand il prendra réellement conscience de ce qui lui arrive. En ce moment, il n'arrête pas de tourner ça dans sa tête, d'essayer de trouver une porte de sortie. Mais il n'y en a pas. S'il veut vraiment rester avec moi, il doit accepter ce bébé.

— *Son* bébé, vous voulez dire.

— *Un* bébé ou *son* bébé, pour lui, c'est du pareil au même.

J'en doute.

— Je suis sûre que d'ici ma première échographie, il sera déjà parti. Tour ça, ce n'est pas son truc.

— C'est inouï ! Comment peut-on s'arroger le droit d'être irresponsable ?

— Disons que ce n'est pas ce qu'il désire dans l'immédiat.

Emmett ! Pourquoi es-tu devenu la pâle copie de l'homme que tu as vu pour la dernière fois à l'âge de deux ans ?

Je donne un violent coup de poing sur la table.

— Ce n'est qu'un sale môme qui ne pense qu'à lui, un égoïste !

Tout en reniflant, elle ne peut s'empêcher de sourire.

— Attention à ce que vous dites, vous parlez du père de mon bébé.

Je lui souris d'un air un peu coincé. Nous récupérons notre manteau et nos gants. En sortant, je lui demande :

— En avez-vous parlé à vos parents ?

— Je n'ai plus que ma mère. Et elle m'a dit que c'était une bêtise de garder le bébé au moment où j'avais enfin trouvé ce que je voulais faire de ma vie, c'est-à-dire entrer à la fac après des années de travail temporaire. Que c'était de la folie d'avoir un enfant d'un homme qui n'avait même pas droit à la sécurité sociale et qui ignorait tout des plans d'épargne retraite.

— Je voudrais savoir ce que vous en pensez, vous.

Elle pose sa main sur son ventre.

— Je pense que je vais avoir un bébé. Plus exactement je sais que j'en attends un ! Ça sera peut-être très dur, et il faudra sans doute que je trouve de l'aide, mais je sais que je peux y arriver. Et quand on *sait* qu'on peut le faire, on a déjà atteint aux trois-quarts son objectif.

Je suis impressionnée par son attitude. Je glisse mon bras sur son épaule.

— Vous verrez, tout ira bien. Vous y arriverez. Et en plus, maintenant, vous m'avez, moi. Si je vous disais que je prends mon rôle de tante très au sérieux...

Elle s'arrête, me regarde et me serre un long moment dans ses bras. Là, en plein cœur de Broadway.

9.

Le matin suivant, c'est au tout d'un autre père de faire parler de lui dans le couloir de *Wow Weddings*.

Le père de Philippa.

— Je veux voir le directeur. J'exige de lui parler sur-le-champ !

En ce début de matinée, sa montre en or brille dans la pâle lumière qui filtre à travers la fenêtre.

Philippa tente de le ramener dans son bureau.

— Papa ! Arrête de crier comme ça devant tous mes collègues. C'est très gênant !

Carol, l'assistante d'Astrid, arrive en courant jusqu'au bureau de Philippa.

— Quelque chose ne va pas, monsieur Wills ?

— Vous pouvez le dire, ma petite. Je tiens à savoir pourquoi mon adorable petite fille est consignée dans un bocal à poisson au lieu d'avoir un bureau digne de ce nom !

Carol ouvre de grands yeux. Philippa tente de calmer son père en criant plus fort que lui.

— Papa !

M. Wills se tape sur la cuisse et part d'un grand éclat de rire, la tête renversée en arrière.

— Mais tu ne vois pas que je plaisante...

— Papa, tu me mets dans une situation très gênante !

Il n'y a pourtant rien d'embarrassant dans tout ça. C'est mignon tout plein. Comment critiquer un père qui aime sa fille ? Le père de Philippa est à l'affût du moindre mot, du moindre article dont Philippa assure la relecture, et il l'appelle « ma petite fille adorée » toutes les cinq secondes.

Le voilà qui pointe l'index sur moi.

— Avant que je ne quitte mon bureau, ma secrétaire m'a couru après avec son énorme

livre de rendez-vous. Elle avait l'air très ennuyé. Elle m'a dit : « Monsieur Wills, vous ne pouvez pas partir maintenant... Vous avez une réunion des actionnaires dans une demi-heure ! » Et vous voulez savoir ce que j'ai répondu ?

Nous attendons, brûlant d'impatience.

— Je l'ai regardée droit dans les yeux et j'ai dit : « Mary, ma petite fille passe avant tout le reste. »

Philippa se jette à son cou.

— Oh, papa !

O.K. C'est maintenant que ça commence à devenir gênant.

M. Wills se tourne vers moi.

— Vous êtes Eleanor, c'est ça ?

— Non, Eloise.

— Eloise, comme dans la BD *Eloise à Paris* ?

Je souris.

— Au Plaza, en fait.

Il me regarde d'un drôle d'air.

— Je vais vous dire, Eleanor, je ne suis pas surpris que Philippa travaille pour un grand magazine à couverture nationale. Elle a toujours adoré les mots, c'est son truc à elle. Elle a gagné le concours de dictée organisé dans notre Etat deux années de suite.

Quand ça ? A l'école maternelle ? Philippa n'est même pas capable d'épeler le mot officiant. Je le sais parce qu'elle me l'a demandé ce matin même, quand nous avons rempli nos formulaires sur l'organisation de la cérémonie. Apparemment, les membres du clergé et les juges ne prêtent pas leur concours à titre gracieux en échange de quelques pubs dans *Wow Weddings*...

Le père de Philippa continue sur sa lancée. Mais on le sent prêt à craquer.

— Et regardez-la... Aujourd'hui, c'est une adulte et elle va se marier. Ne faites pas attention à moi, je suis bouleversé !

J'entends les pas d'Astrid qui vient à notre rencontre. Son parfum la précède, puis elle apparaît au détour du couloir. Devlin la suit, un peu en retrait.

— Devlin, prenez quelques instantanés du père qui pleure de joie en prenant conscience que son bébé a grandi.

Devlin aboie quelques ordres à son assistante, comme à son habitude, pour qu'elle règle l'éclairage. Puis il demande à papa Wills et à Philippa de verser une larme pour la photo.

— Voilà, comme ça... C'est parfait, monsieur.

C'est du mitraillage en bonne et due forme.

Papa Wills pince la joue de Philippa.

— Je suis très fier de toi, ma petite fille. Si tu savais comme je suis impatient de te conduire à l'autel.

— Je t'aime, papa.

Cascade de bisous et de câlins en tous genres. Astrid est ravie.

— Philippa, je suis absolument ravie de la façon dont vos séances de photos se passent. Surtout celle-ci. Les instantanés sur le lieu de travail, la mariée classique au bureau pour participer à l'essor économique de son pays jusqu'au grand jour où elle pourra se concentrer sur des objectifs plus philanthropiques, à la fois ambitieux et prosaïques, et sur les bébés, bien sûr. Trois au moins. Je sens que nous allons toucher la corde sensible de nos lectrices.

Je me demande si Astrid se comporte normalement chez elle, dans ses relations avec son mari et sa famille. Et avec ses amis. Peut-on être deux personnes radicalement différentes selon qu'on est au travail ou chez soi ? Ça m'étonnerait. Son mari doit valoir le détour, lui aussi.

Philippa se tourne vers Astrid.

— Rassurez-moi, je ne suis pas censée donner ma démission au retour de mon voyage de noces ?

— Bien sûr que non. Vous la donnerez avant, pour que nous puissions déduire ces deux semaines de vos congés payés.

Silence de mort. On n'entend que Philippa qui semble avoir quelques difficultés à déglutir.

— Mais non, je plaisantais ! Franchement, il y a des moments où je me demande si quelqu'un a le sens de l'humour, ici.

Je chuchote à Philippa :

— Elle a dû faire l'amour cette nuit...

— Eloise, j'ose espérer que vous avez suivi de près cette séance photos pour comprendre dans quel esprit nous la faisons. D'autant que dans votre cas, avec une mère décédée, les photos du père seront certainement plus émouvantes encore que nous ne l'avions prévu. Après tout, la mariée branchée est la petite fille de son papa, elle aussi !

Philippa confirme en se serrant contre son père.

— C'est très vrai ce que vous dites, Astrid.

— Au fait, Eloise, j'ai déplacé la séance photos du père de la mariée branchée à lundi prochain. Si ça vous pose problème, envoyez-moi une note d'info.

Tu veux savoir ce que j'en pense ? Eh bien oui, ça me pose un sacré problème !

Les réactions à retardement sont intéressantes. Vous êtes en train d'éplucher des pommes de terre dans votre cuisine pour faire des frites à votre fiancé qui ne s'y attend pas du tout et qui est un inconditionnel de ce plat, et la minute d'après, vous vous retrouvez en pleine crise de larmes.

Noah est sur le seuil de la porte.

— Eloise, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. C'est juste les oignons.

— Je vois.

Il m'observe.

— Eloise ?

— Et si jamais tu ne rentrais pas à temps pour aller acheter les alliances, lundi après-midi ? Les fiancés sont censés être présents.

Je n'arrive plus à contenir mes larmes.

— Je serai là. A 14 heures. Chez Round Rings, sur Broadway Ouest.

— Mais si jamais tu ne pouvais pas...

— Eloise, il n'y a pas de « si jamais... ». Je serai là, quoi qu'il arrive.

Je m'énerve après ma pomme de terre.

— Cet épluche-légumes ne marche pas. Regarde un peu le travail !

— Eloise, ma chérie, dis-moi ce qui ne va pas. Parle-moi.

Je ferme les yeux.

— Mon père n'est pas mort.

Noah me prend par la main et me conduit dans le salon. Je m'assieds sur le canapé en fixant le bout de mes chaussures.

— Je t'ai dit que j'avais perdu mon père à l'âge de cinq ans, mais c'est faux. S'il ne m'accompagne pas à l'autel le jour de mon mariage, ce n'est pas parce qu'il est mort, ou parce qu'il est en voyage d'affaires en Suisse...

Noah me prend dans ses bras. Nous restons ainsi quelques minutes sans parler.

— Je voulais vraiment te faire ces frites pour que tu les manges dans le taxi jusqu'à l'aéroport. Mais tu es déjà en retard.

— Je ne pars pas, El. Je reste ici.

— Mais...

Attention à ne pas me donner de faux espoirs. Ne fais pas des choses dont je rêve, car je pourrais y prendre goût et ne plus pouvoir m'en passer.

J'éclate en sanglots.

— Parle-moi de ton père, Eloise, tu n'en parles jamais. Chaque fois que j'ai essayé d'aborder le sujet, ou bien tu t'en es sortie par une pirouette, ou tu as changé de conversation. Je n'ai pas voulu te forcer. Vas-y, je t'écoute.

— Je... c'est impossible. Je n'y arrive pas.

— Mon amour, ça va aller.

Je hurle :

— Mais comment veux-tu que ça aille ! Tu trouves ça bien, toi, de partir en abandonnant ses enfants ? Tu crois que c'est bien pour eux de grandir avec la conviction que leur père ne les aime pas ? Il n'est pas mort, comme ma mère. Il a *décidé* de partir. Voilà pourquoi ça ne va pas !

Je pleure encore un moment dans les bras de Noah. De longs sanglots que j'avais refoulés depuis la mort de ma mère.

— Tu as raison, Eloise, ça ne va pas. Pour que ça aille mieux, il faut que tu t'ouvres davantage à moi, que tu me parles des choses importantes, comme tu viens de le faire.

— Mais...

Il me soulève le menton.

— Il n'y a pas de « mais », Eloise. Nous allons nous marier. Etre mari et femme, c'est être soudés, solidaires.

— De belles paroles ! Mari et femme, père et fille... ce ne sont que des *mots*. Du bla-bla. Il n'y a rien derrière.

— Les mots sont peut-être creux, parfois. Mais ce qui compte, ce sont les *gens*. C'est la relation que nous avons, toi et moi.

Je ne sais plus. Je suis perdue, perdue !

— Parle-moi de ton père, Eloise. Raconte-moi ce qui est arrivé.

Je pose ma tête en arrière sur le canapé et je regarde le plafond. Que puis-je bien raconter à Noah ? Que mon père est parti parce qu'il ne supportait pas l'odeur du pain perdu ?

C'est ce que j'ai cru pendant longtemps. Quelques mois après son départ, alors que nous étions en train de dîner dans un petit restaurant, ma mère, Emmett et moi, quelqu'un de la table à côté a commandé du pain perdu, et j'ai craqué. J'ai crié, j'ai brandi les poings, j'ai pleuré. Pendant une demi-heure, d'après ma mère. Impossible de me consoler. Le pauvre Emmett, qui ne savait pas du tout pourquoi sa sœur se mettait dans cet état (lui qui nous piquait ce genre de crise quotidiennement, du haut de ses deux ans), me regardait en piquant des frites dans mon assiette.

Noah me tient la main.

— Parle-moi quand tu seras prête, Eloise. Nous avons toute la nuit.

Je prends une grande inspiration et je me lance. Je raconte à Noah tout ce que je sais, c'est-à-dire pas grand-chose. Je lui dis que mon père est parti la veille de mon cinquième anniversaire. Ma mère avait préparé du pain perdu — mon plat favori. J'en voulais pour le petit déjeuner, le déjeuner, le dîner, le goûter (ne pas oublier que j'avais cinq ans !), mais à force, elle s'est retrouvée en rupture de stock. Mon père détestait l'odeur de margarine qui grésille dans la poêle et celle du pain et de l'œuf, alors il a dit à ma mère qu'il avait besoin de prendre l'air et qu'il achèterait du pain au supermarché du coin.

Il restait trois tranches de pain. Ma mère m'en a donné deux tranches, et une à Emmett. Je n'arrêtais pas de demander en pleurnichant : « Il revient quand, papa ? » Au

bout de quelques heures, ma mère nous a donné à chacun une barre de chocolat et a disparu un instant dans sa chambre.

Elle en est ressortie une demi-heure plus tard et nous a dit que nous irions chercher le pain nous-mêmes. Je n'avais plus faim, et je le lui ai dit, mais elle a répondu qu'il nous fallait de toute façon du pain pour le lendemain. Alors nous sommes partis. Je n'arrêtais pas de regarder autour de moi en cherchant mon père : dans Lexington Avenue, mais aussi au supermarché, au rayon surgelés (il adorait les glaces), au rayon biscuits... Mais je ne l'ai pas vu. Nous sommes rentrés à la maison tous les trois, et le lendemain matin, ma mère m'a préparé du pain perdu à volonté. Elle a planté une bougie d'anniversaire dedans et m'a dit de la souffler. Avec la part d'Emmett, elle a fabriqué comme d'habitude un petit bonhomme qui souriait (sinon, il refusait de manger...)

Je n'arrive pas à me rappeler si j'ai réclamé mon père, en ce jour d'anniversaire. Je suppose que oui, et la réponse m'a sans doute paru normale. Une phrase du genre : « Ton papa a du travail. Il m'a dit de te souhaiter un bon anniversaire. »

Le jour suivant, ma mère m'a assise sur la chaise près de la fenêtre, là où elle me lisait toujours une histoire avant de me coucher, et elle m'a expliqué que mon père ne rentrerait pas à la maison. Il lui avait laissé un court message sur l'étagère de son armoire, là où il rangeait son sac de voyage... qu'il gardait toujours prêt au cas où il déciderait de partir dans la minute.

Le message disait :

« Je ne reviendrai pas. Quand ils seront prêts à l'entendre, dis à Eloïse et Emmett que je suis désolé. »

Nous n'avons jamais été prêts à l'entendre. D'après ma mère, mon père a toujours dit qu'il n'était pas du genre à se marier (il ne l'a d'ailleurs jamais épousée). Il n'arrêtait pas de répéter qu'il n'était pas un inconditionnel de la famille, et qu'il se voyait mal rester toute sa vie dans ses pantoufles. Ma mère m'a confié un jour :

— Ton père t'aime beaucoup et il t'aimera toujours, mais peut-être que tu ne le reverras jamais.

Effectivement, je ne l'ai jamais revu. Pour une petite fille de cinq ans, une phrase comme celle-là — *peut-être que tu ne le reverras jamais* — alors que son père n'est pas à l'agonie, était un concept difficile à saisir ! Innocemment, je l'ai accepté comme on accepte que sa meilleure copine déménage. D'ailleurs, quand ma meilleure copine est partie pour la Californie, la phrase peut-être que *tu ne reverras jamais Suzy Rothberg* m'a paru une façon très appropriée d'apprendre la nouvelle.

Il faut dire que je m'étais habituée à ses absences. Parfois plusieurs mois de suite, mais il revenait toujours. Les mains dans les poches, mais il revenait. Et dans ces moments-là, la vie était belle, pleine de caresses dans les cheveux et de gros câlins. Il partait, il revenait, il repartait, il re-rentrait, c'était comme ça. Mais l'année de mes cinq ans, la règle du jeu a changé.

Nous n'avons jamais revu Theo Manfred, ni entendu parler de lui. Pas un coup de fil, pas une carte d'anniversaire. Rien. C'est le genre de chose qu'on ne comprend jamais, pas plus à quinze ans, à trente-deux ans qu'à cinq ans.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de lui. Je ne sais même plus si je guettais son retour ou pas. Emmett, lui, ne se souvient strictement de rien. On lui a juste dit que son père était parti quand il avait deux ans et qu'il n'était jamais revenu. Pour lui, c'était comme apprendre un fait divers.

Au fur et à mesure que nous avons grandi, quand nous avons été en âge de capter le mot *père* — pas le nôtre, en général — dans les conversations, ou à la télévision, ma mère a commencé à nous demander si nous souhaitions parler du nôtre. Et nous avons chaque fois répondu en chœur un « Non ! » cinglant comme un coup de fouet.

— Est-ce que vous avez essayé de le retrouver ?

Emmett a essayé une fois, quand il avait seize ans. Notre mère venait juste de mourir, et j'étais parti vivre avec lui dans l'appartement de notre grand-mère à quelques pâtés de maisons de chez nous. Emmett était au lycée et je venais d'entrer à l'université de New York. Il a essayé de faire des recherches sur Internet. Je l'ai entendu crier plus d'une fois :

— Je veux dire à ce fils de pute que notre mère est morte et que maintenant, nous n'avons plus de parents à cause de lui.

Il y avait deux adresses au nord de l'Etat de New York, puis les pistes se sont perdues. Emmett, devenu un ado rebelle, s'est promis de ne plus jamais penser à ce « loser ». Il n'a plus jamais fait allusion à ce père absent, et moi non plus.

Noah pousse un long soupir et m'attire dans ses bras.

— Ma pauvre Eloïse, si tu savais comme j'ai de la peine pour toi. C'est dur de traverser ce genre d'épreuve, pour deux gosses. Surtout la perte de ses deux parents.

— Tu sais, je suis contente d'avoir réussi à t'en parler.

— Moi aussi.

— Noah... je suis heureuse que tu sois là.

Il sourit.

— Moi aussi, El.

— Je me demande quoi faire. Je suis un peu perdue.

— Que voudrais-tu faire ?

— J'aimerais demander à mon père pourquoi il n'est jamais revenu. Lui demander pourquoi — ou plutôt comment — il a pu abandonner ses propres enfants.

— Alors fais-le !

Je secoue la tête.

— Même si j'arrivais à rassembler suffisamment de courage, je ne saurais pas par où commencer.

Il me presse la main.

— Tu n'épouses pas un journaliste d'investigation pour rien.

Theodore Manfred n'est pas le nom le plus courant qui soit, mais il y a quand même vingt-six Theodore Manfred aux Etats-Unis. Je n'ai pas eu à faire appel à un journaliste

d'investigation pour le découvrir, il m'a suffi de faire une recherche sur Internet. Je suis contente qu'il y en ait autant. S'il n'y en avait eu qu'un, un seul Theodore Manfred, dans le Queens ou à Westchester, par exemple, j'aurais peut-être été victime de combustion spontanée !

Je sais que son deuxième prénom est Leo. Ce qui réduit le total à quatre Theodore L. Manfred. Ils sont aux quatre coins du pays : Ohio, Nevada, ouest de la Virginie, Pennsylvanie.

Noah me tend le téléphone.

— J'appelle qui ? Les renseignements dans chacun des Etats ?

— Non. Ta grand-mère.

— Ma grand-mère ?

— Elle sait forcément quelque chose sur ton père. D'où il vient, enfin bref, tout ce qui peut t'aider à réduire le champ de la recherche.

— Mais je ne peux pas lui demander ça...

— Pourquoi ?

— C'est compliqué.

— Je peux le faire à ta place.

Je hausse les épaules.

— Tu crois qu'elle serait fâchée contre moi ?

Je fais signe que oui.

— Elle aurait l'impression de trahir ta mère ?

Je confirme.

— Eloise, je comprends très bien la situation, crois-moi. Mais tu te fais peut-être une idée fautive de ce que ta grand-mère peut ressentir.

— Mais elle ne parle jamais de mon père. Elle ne l'a jamais fait.

— C'est sûrement parce qu'il n'y a pas de raison d'en parler dans la conversation courante. Il n'est pas là, que pouvez-vous dire de lui ?

— Tu ne crois pas qu'elle sera fâchée que je veuille le retrouver ?

— Chérie, il n'y a qu'un moyen de le savoir. Et si jamais elle se fâche, eh bien, nous affronterons le problème ensemble.

*

* *

— Coucou, mamie, c'est moi. Tu es ma seule parente au monde, à part Emmett. Dis, tu ne seras pas fâchée si je me mets à la recherche de l'homme qui a abandonné ta fille et tes petits-enfants sans un regard en arrière et sans envoyer un sou pour aider les gosses ?

Hein, mamie ?

Ma grand-mère me serre dans ses bras.

— Ma chérie, bien sûr que non, que je ne suis pas en colère. J'ai toujours su que ce jour viendrait.

— C'est vrai ?

— Viens t'asseoir. Je te dirai tout ce que tu veux savoir, Eloise. Mais j'ai bien peur que ça ne représente pas grand-chose...

Elle me fourre un cookie aux pépites de chocolat dans la bouche (hmm, il sort du four !) et me fait signe de m'asseoir à la table de la cuisine.

En prenant ma tasse de café, je sens que mes doigts tremblent.

Ma grand-mère m'observe attentivement.

— Tu es bien sûre de vouloir rebrousser chemin ? Si cela doit te mettre dans des états pareils, ce n'est peut-être pas la peine... Tu vas te marier, tu dois fêter l'événement dans la joie avec ton amour de fiancé et non te mettre martel en tête pour des choses qui échappent à ton contrôle.

— Je suis bien décidée.

— Dans ce cas, tu as raison de poser des questions.

Je lui montre le papier que j'ai imprimé sur les Manfred.

— Voilà ce que j'ai trouvé, mais ça peut être n'importe lequel de ceux-là. Il va sans doute falloir que je les appelle tous.

Allô ? Euh... bonjour ! Etes-vous le Theodore Manfred qui a eu deux enfants prénommés Eloise et Emmett ?

Possibilité de réponse n° 1 : « Non, désolé. »

Possibilité de réponse n° 2 : « Non, désolé. »

Possibilité de réponse n° 3 : « Non, désolé. »

Possibilité de réponse n° 4 : « Oui, c'est moi. »

Rien qu'à cette idée, je tremble comme une feuille. Que pourrais-je dire ? « Euh, eh bien voilà, je m'appelle Eloise, et je suis votre fille, celle que vous avez perdue de vue depuis longtemps. Je me demandais pourquoi vous êtes parti sans jeter un seul regard en arrière, et sans déboursier un sou pour m'élever. »

Que pourrait-il répondre ? « C'est que, il y a si longtemps... Il est difficile de répondre à une question pareille. Mais je suis quand même content d'avoir de tes nouvelles. »

En fait, je n'ai aucune idée de sa réaction, j'ignore s'il sera content ou non de m'entendre. Mais s'il était si heureux d'avoir de mes nouvelles, il se serait certainement préoccupé de me retrouver, depuis tout ce temps...

— Tu sais, Eloise, quand on fait quelque chose qui donne vraiment mauvaise conscience, on a tendance à se trouver les meilleures excuses du monde pour pouvoir vivre avec le poids de cette faute. Ton père s'est peut-être dit qu'il reprendrait contact avec

toi pour tes dix-huit ans, pour essayer de t'expliquer ce qui l'a poussé à partir. Et c'est sans doute cette pensée qui a rendu plus facile pour lui l'éloignement. Il est possible qu'il n'ait pas cessé de reculer le moment fatidique des retrouvailles, attendant que tu aies vingt et un ans, ou que tu aies trouvé du travail, ou que sa grippe soit terminée. Et d'excuse en excuse, vingt-sept années se sont écoulées.

— Tu penses que ça s'est passé comme ça ? Tu crois qu'il a toujours eu l'intention de revenir, mais qu'il n'a jamais pu, ou jamais su ?

Elle hoche la tête.

— Je n'ai jamais douté un seul instant de son amour pour toi et Emmett.

— Mais comment peut-on abandonner deux enfants qu'on aime et ne jamais revenir ? Comment peut-on faire une chose pareille ?

Je me mets à pleurer. De grosses larmes courent le long de mes joues. Ma grand-mère me caresse la main.

— Je l'ignore, mon ange. Tout ce que je sais, c'est que ça n'avait rien à voir avec toi et Emmett... ni avec ta mère. Ton père était tout simplement incapable de s'engager, d'assumer des responsabilités.

— Comme Emmett.

J'ai parlé sans réfléchir ? J'avais pourtant promis à mon frère de ne pas parler à mamie de la grossesse de Charla.

Elle hésite, puis acquiesce.

— Oui, comme Emmett. Mais je crois que son amie a une personnalité à part. Je la crois capable d'arriver à modifier peu à peu sa façon de penser. Je sens que des liens très spéciaux les unissent.

— Si maman n'a pas réussi à changer la mentalité de Theo Manfred, c'est que personne n'aurait pu le faire. Maman était d'une telle beauté, d'une telle intelligence. Et d'une gentillesse... Une femme incroyable.

Ma grand-mère me presse contre elle.

— Tu as parfaitement raison, chérie. C'est pourquoi je suis prête à parier jusqu'au dernier dollar que ton père ne s'est jamais remarié, qu'il n'a pas eu d'autres enfants et qu'à l'heure où nous parlons, il doit se sentir très seul.

— Dommage que je n'aie pas faim, car ces cookies sentent délicieusement bon. Tu sais, je me souviens que mon père adorait ça. C'est une des rares choses dont je me souviens, d'ailleurs. Oui, il aimait les cookies, surtout les *Oreos*.

— C'est vrai, il était très gourmand.

Je sens les larmes venir. Je m'empresse de les essuyer.

— Je suis une vraie gosse, je n'arrête pas de pleurer. C'est très gênant. Et puis, pleurer pour quelqu'un qu'on n'a pas revu depuis l'âge de cinq ans, c'est carrément ridicule.

— C'est tout à fait naturel, au contraire. C'est comme une soupape de sûreté, pour évacuer tes émotions. Tu es parfaitement en droit de pleurer, de te sentir mal dans ta

peau. Et aussi de rechercher ton père pour exiger des réponses, si c'est ce que tu as décidé de faire.

— Je ne sais même pas par où commencer. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il peut être...

— Ces quatre adresses sont déjà un début. Voyons voir un peu... la Pennsylvanie. Oui, je me souviens l'avoir entendu dire qu'il était de là-bas. Ses parents sont morts quand il était jeune, un accident de voiture. C'est sa grand-mère qui l'a élevé.

— Je ne pense pas avoir jamais rencontré sa grand-mère, en d'autres termes mon arrière arrière-grand-mère.

— Elle est morte avant ta naissance.

— Mamie, je suis prête. Dis-moi tout ce que tu sais.

— Je sais peu de choses, je te l'ai dit. Mais je vais essayer de ne rien oublier.

Pendant une heure, elle me parle d'un homme grand et beau garçon répondant au nom de Theodore Leo Manfred, et dont ma mère a fait la connaissance à la New School, à un cours sur l'imagination dans la création littéraire. Il travaillait sur un roman. Pour vivre, il faisait du travail temporaire comme serveur. Ce qui lui a permis d'économiser un peu d'argent pour se louer un genre de cabane dans les bois, dans les Catskills ou en Pennsylvanie. Il s'est mis à écrire pendant plusieurs mois d'affilée.

— Lorsque ta mère est tombée enceinte, ce qui n'était pas prévu, il est parti en courant.

— Est-il rentré à la maison quand je suis née ?

Ma grand-mère hésite, puis secoue la tête.

— Non, il est revenu quand tu avais quatre mois. Il est resté quelques mois, puis il est reparti dans sa cabane pour écrire.

— Est-ce que ce chef-d'œuvre qui l'accaparait tant a été publié, au moins ?

— Il l'a envoyé plusieurs fois à diverses maisons d'édition, mais le manuscrit a toujours été rejeté. Ça l'a beaucoup déprimé, et il est reparti.

Je m'emporte :

— Mais alors, pourquoi avoir fait un second enfant avec lui ? Pourquoi mettre au monde un second bébé avec un père tel que lui ?

Ma grand-mère me gronde gentiment.

— Ne juge pas ta mère, Eloise.

— Excuse-moi.

Et brusquement, je comprends. A l'époque, nous étions trois, trois femmes : ma mère, ma grand-mère et moi. Ma mère a voulu que j'aie un petit frère ou une petite sœur. Je dis d'un ton très calme :

— Elle a eu Emmett pour que je ne sois pas seule.

— Elle l'a eu parce qu'elle adorait les enfants et qu'elle avait terriblement envie d'avoir

un second bébé, et que c'était une excellente mère. Mais c'est en partie vrai, oui, elle l'a eu pour que tu ne sois pas seule.

— Pourquoi faut-il que tout soit si compliqué ?

Ma grand-mère sourit.

— Je te l'ai déjà dit, Eloïse. Dans la vie, c'est rarement ou tout blanc ou tout noir. C'est bien plus complexe. Les événements ont souvent une cause bien précise, et peut-être l'heure est-elle venue en effet de te poser ce genre de questions. As-tu dit à Emmett que tu avais l'intention de rechercher ton père ?

Je pose ma tête sur la table, et ma grand-mère me caresse gentiment le dos.

— Non. Et je pense qu'il va flipper à mort.

10.

J'avais raison.

Lorsque j'ai été sûre de moi, sûre de vouloir mener à bien ma recherche pour retrouver mon père, j'ai appelé Emmett pour lui dire que j'avais quelque chose d'important à lui apprendre.

— Je n'ai pas besoin de recevoir de leçons de morale de ma grande sœur. Si c'est à propos de Charla et du futur bébé, oublie ça ! Ce sont mes affaires.

— Ce n'est pas à propos de Charla.

— C'est quoi, alors ?

— Je ne veux pas en parler par téléphone. C'est le genre de chose dont on parle en tête à tête.

— Comment ça ? Mais accouche, bon sang...

— Je vais essayer de retrouver notre père.

Silence.

— Emmett ?

Il se met à hurler :

— Comment, tu veux retrouver ce salopard ? Mais pourquoi, bon Dieu, pourquoi ?

— Emmett, je refuse de parler de ça au téléphone. On pourrait prendre un café ensemble... Je viendrai dans ton coin.

Il finit par marmonner :

— D'accord. Juste une chose : en venant, réfléchis bien à ce que tu fais. Tu comprendras peut-être que s'entêter à retrouver ce loser n'est pas une bonne idée. Et le temps que tu te pointes au rendez-vous, je saurai bien te convaincre de renoncer.

Lorsque j'arrive dans un petit restaurant à trois pas de chez Charla, Emmett est occupé à jouer avec les glaçons de son verre d'eau du bout de sa fourchette.

— J'ai commandé deux *potatoes* avec de la sauce.

— Parfait.

— Alors, tu as eu le temps de réfléchir pendant le trajet en métro ?

— Absolument. Et je suis certaine à cent dix pour cent de vouloir retrouver mon père. J'exagère un peu. Quarante pour cent serait plus près de la vérité.

Il monte sur ses grands chevaux.

— C'est pas vrai, j'hallucine ! Comment peux-tu avoir envie de retrouver ce salaud ?

La femme entre deux âges qui est dans le compartiment en face de nous se retourne en fronçant les sourcils.

Je lui bredouille un vague : « Désolée ! »

— Emmett, ça t'ennuierait de ne pas hurler ?

— Si ! C'est plus fort que moi. Mais qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi perdre ton temps à chercher quelqu'un qui t'a laissée tomber aussi lamentablement ? Et qui n'a même pris la peine de verser un *cent* pour nous...

— Emmett, je t'ai déjà dit pourquoi. J'ai besoin de le faire, c'est tout.

La serveuse nous sert nos grillades, et je commande une omelette au fromage.

Les yeux d'Emmett lancent des éclairs. Il est hors de lui.

— Mais pourquoi ce *besoin* de le faire ?

— Parce que j'ai un goût d'inachevé dans la bouche. J'ai besoin d'en finir une fois pour toutes avec cette histoire.

Emmett pique dans une frite et la pointe vers moi.

— Non, Eloise, tu n'en as pas *besoin*. C'est la dernière chose dont tu aies besoin. Il ne mérite pas qu'on le retrouve.

— Tu ne comprends pas, Emmett. Ce n'est pas pour lui que je fais ça, c'est pour moi. J'ai besoin d'en finir avec ça. Et toi aussi, j'en suis presque sûre.

— Ne me dis pas ce qu'il me faut, O.K. ?

— O.K. C'est *moi* qui ai besoin d'en finir avec ça.

— D'en finir avec une histoire qui s'est passée il y a vingt-sept ans ?

— Oui. Parce que l'histoire se répète aujourd'hui.

— C'est-ce que c'est que ce charabia à la psy ? Ça se répète aujourd'hui... Quelle connerie ! Il se peut que tu aies des problèmes, je n'en sais rien, mais ce n'est sûrement pas à cause de Theo Manfred.

— Je le retrouverai, Emmett. Et je vais commencer par un certain Theodore L. Manfred, qui habite en Pennsylvanie. C'est mamie qui m'a dit qu'il est originaire de là-bas. Je sais que tu as du mal à l'accepter, mais pour moi, c'est crucial. Comme ça l'a été pour toi à seize ans.

— Je n'étais qu'un ado, ça n'a rien à voir. Nous sommes devenus des adultes.

Sans blagues ?

— Maman doit être en train de se retourner dans sa tombe.

— Je ne crois pas. Si elle était assise à côté de nous en ce moment, je suis sûre qu'elle m'approuverait.

— Eh bien, pas *moi* !

Il jette un billet de dix dollars sur la table, attrape sa veste et fonce vers la sortie.

Bravo, Emmett ! Autre chose à me dire ?

Me voici détentrice d'une paire de chaussures de mariée jaunes à semelle de cuir, avec une minuscule aigrette en plumes jaunes sur la lanière, au niveau de la cheville. En les voyant, Jane a piqué une crise de fou rire qui a duré une bonne minute, en plein magasin, pendant que les gens de *Wow* étaient très occupés à se répandre en éloges sur le bon goût d'Astrid... J'oubliais ! Nous sommes chez Foot Couture, à Broadway Ouest.

Une fois le fou rire passé, Jane a fait ce qu'on attendait d'elle : elle s'est extasiée devant l'objectif de Devlin, à chaque nouvelle photo.

Il faut absolument que je note dans mon journal de bord que le choix de mes chaussures de mariée n'a rien à voir avec le choix de chaussures, disons, normales. Que je suis bête... mais bien sûr ! C'est parce que je n'ai pas l'habitude d'acheter des chaussures jaunes...

Jane espérait qu'un magasin qui vend des chaussures jaunes à plumes pouvait aussi vendre des modèles inspirés par le drapeau américain. Raté !

Lorsque Astrid nous a redonné notre liberté, nous avons fait le tour de boutiques où nous pensions avoir notre chance, mais nous avons fini par abandonner. Nous avons décidé de changer de quartier pour aller à l'église St Monica allumer un cierge, rituel auquel nous nous soumettons tous les mois.

Nous allumons chacune un cierge pour notre mère. En prenant un autre cierge pour son père, Jane me murmure :

— Tu pourrais aussi en allumer un pour le tien.

Je lui rappelle que mon père à moi n'est pas mort.

— D'accord, mais il est parti.

— Mais il n'est pas mort.

— Il est quand même parti...

— Il ne mérite pas un cierge.

Et je me dirige vers le dernier banc, là où nous avons l'habitude de nous asseoir.

Emmett a au moins raison sur un point : il ne le mérite pas.

Jane insiste et me chuchote à l'oreille :

— Les cierges ne sont pas réservés aux morts, mais à tous les disparus.

— Crois-tu vraiment qu'il mérite un cierge ? Ça voudrait dire que je me préoccupe de lui, que je pense à lui. Que j'ai ne serait-ce que l'ombre d'une pensée pour lui.

— Eloise, tu vas commencer tes recherches demain. Ça prouve que tu y tiens un peu, non ?

Je nie farouchement.

— Si je le cherche, c'est pour avoir des réponses, pour arrêter de me poser des questions sur mon passé. Ce n'est pas parce que me soucie de lui.

— D'accord, je comprends. Mais tu as le droit d'allumer le cierge pour toi. Pour la petite Eloise de cinq ans qui a passé un sale anniversaire, pour l'Eloise de six ans, de sept, huit, neuf, dix, onze...

— Tu vas compter comme ça jusqu'à trente-deux ?

Elle me presse la main et baisse la tête. Puis elle regarde le bout de ses chaussures, signe qu'elle pense à son père à elle, à leur dernière rencontre. Il l'a entraînée un jour dans une valse endiablée de la Cinquième Avenue jusqu'au zoo de Central Park. Et le lendemain, il est mort, subitement, stupidement. Elle sort de son sac une photo de ses parents et la serre contre son cœur sans même la regarder.

En ce qui me concerne, tous les souvenirs de mon père passent par des photos. Il m'est impossible d'évoquer sa mémoire autrement. Lorsque je pense à lui, il m'apparaît tel qu'il est sur les quelques photos qu'il me reste de lui. Une coupe de cheveux nouvelle tendance, une chemise blanche au col boutonné, un jean, de grosses bottes noires, voilà comment je me le représente. Sur les photos, il sourit rarement.

J'ai de rares souvenirs de nous deux. Chez le marchand de bonbons, au terrain de jeu. Je me souviens aussi qu'il s'amusait à me lancer en l'air et à me rattraper dans ses bras.

En revanche, je ne me souviens absolument pas de lui à la maison.

Un jour, au collège, un psy m'a donné l'explication suivante :

— C'est ce qu'on appelle le « phénomène de répression ».

C'était l'époque où j'étais en quête de conseils éclairés après que la rupture avec mon petit ami du moment, Michael, commençait à avoir une fâcheuse incidence sur mon assiduité aux cours (j'ai levé le pied pendant deux semaines), sur mon appétit et sur ma tendance à passer mon temps sous les couvertures.

Mon psychologue a insisté.

— Ça n'a rien à voir avec votre copain, seulement en apparence. Ce qui vous met dans cet état, c'est la sensation d'avoir été abandonnée par votre père.

Naturellement, j'ai récusé cette explication avec force.

— Mais pas du tout, je suis déprimée parce que le garçon que j'aime vient de me plaquer.

— Mais avant, l'homme de votre vie, n'était-ce pas votre père, par hasard ?

La rage m'a surprise, je l'ai traité de charlatan et je suis sortie de son bureau en trombe.

J'ignore si mon père était l'homme de ma vie lorsque j'avais cinq ans. Je ne m'en souviens pas.

Apparemment, c'est ce qu'on appelle la « répression ».

Le samedi matin, aux premières lueurs de l'aube, le téléphone sonne.

Coucou, Eloise, c'est moi, Noah. J'ai décidé d'arrêter de jouer les voyageurs de commerce. Je vais rester chez nous pour de bon. Tu n'auras plus jamais à affronter la vue de mon sac de voyage.

On peut toujours rêver, non ?

Mais c'est Emmett qui est au bout du fil.

— Ne pars pas sans moi. Je serai là dans une demi-heure.

Et il raccroche.

Allons bon !

Je m'assieds dans mon lit, j'attrape l'oreiller de Noah et je le serre contre moi pour respirer son odeur. Ce week-end, *Hot News* l'a envoyé se promener dans le Colorado pour une histoire d'OVNI. Un engin aurait été repéré par plusieurs habitants d'une petite ville, y compris le maire.

Quant à moi, j'ai décidé d'aller en Pennsylvanie à l'adresse trouvée sur Internet. Je me demande quoi emporter, d'autant que j'ignore combien de temps durera mon séjour.

Finalement, je n'emporterai que les adresses. Comme ça, le problème est réglé. Je n'aurai pas la tentation de passer la nuit là-bas.

Reste le problème de la tenue. Comment s'habille-t-on lorsqu'on va rendre visite à son père pour la première fois en vingt-sept ans ? Est-ce que je m'aplatis les cheveux façon mariée branchée, ou est-ce que je les relève comme j'ai l'habitude de le faire ?

J'opte pour un pull à col roulé noir, une jupe en coton type jean qui m'arrive au genou, la paire de bottes dans laquelle je me sens le plus à mon aise (la noire, avec les talons plats) et un maquillage discret. Et lorsque je sors de la douche, je laisse mes cheveux comme ils sont. Je me retrouve tout à fait dans le résultat final.

Une demi-heure plus tard, Emmett et Charla sont à ma porte, avec chacun un sac de voyage. Il est clair qu'ils envisagent de passer la nuit là-bas, ou du moins qu'ils se sont préparés à toute éventualité.

Emmett a l'air fatigué. Charla, elle, semble excitée.

Pour quelqu'un qui ne veut pas s'engager, Emmett emmène Charla partout... surtout pour les déplacements importants.

Emmett dépose le sac à ses pieds et se passe la main dans les cheveux.

— Je veux venir avec toi pour pouvoir lui casser la gueule et rentrer chez moi vivre ma putain de vie à la con.

Charla lui tapote sur l'épaule. Puis elle me murmure en confidence au creux de l'oreille :

— J'ai convaincu Emmett qu'il en voulait toujours à son père, et que sa colère lui pourrissait la vie.

— Je ne suis pas en colère.

— Mais tu viens de dire que tu voulais casser la gueule à papa...

Il reprend son sac et le charge sur son épaule.

— Ça t'ennuierait de ne pas l'appeler « papa » ou « notre père » à tout bout de champ ? Il n'est pas « notre père ». C'est notre père *biologique*, rien de plus.

Tu as raison, Emmett, c'est évident : il n'y a pas une once de colère en toi.

11.

Emmett regarde par la vitre arrière de notre Chevrolet beige de location, le visage aussi renfrogné que d'habitude tandis que Charla fredonne « This Land is Your Land ». Quant à moi, je me mordille les lèvres nerveusement en comptant les arbres. J'en suis déjà à cinq cents millions. Compte tenu de mon passé de citadine, je n'ai jamais vu un tel alignement d'arbres. Depuis une vingtaine de minutes, on ne voit que ça, des arbres. L'autoroute, des arbres et un panneau de temps en temps pour nous signaler où nous sommes. Une station de contrôle de camions. Prochaine sortie dans vingt kilomètres. Vitesse limitée à quatre-vingt-dix (parfois cent).

Nous roulons depuis une heure et demie, et nous sommes toujours dans le New Jersey. Je ne savais pas que le New Jersey était aussi beau. C'est qu'on a l'habitude d'entendre tellement de blagues sur les cheminées d'usine et les *Jersey girls* qu'on ne s'attend pas à voir des hectares et des hectares de terrain vierge blanc de neige. Et qui n'est pas pollué, comme à New York, par huit millions de gens et huit millions de taxis. En une demi-heure, j'ai vu plus de vaches et de chevaux que dans toute mon existence.

Nous sommes en route pour Boonsonville, en Pennsylvanie. Avec ses quatre mille six cents habitants, et d'après les cartes Yahoo, elle est située dans le comté de Bucks. Ma grand-mère pense que le comté de Bucks, avec ses villes chargées d'histoire et son atmosphère très « artiste », au cœur de la forêt, colle bien avec le souvenir qu'elle a de Theodore Leo Manfred, écrivain. Quand on lit le petit résumé sur la ville de Boonsonville, on apprend que les habitants — qu'ils vivent dans le quartier historique ou au centre-ville — peuvent se passer sans problèmes de voiture si ça leur chante. Et d'après ce que m'a dit ma grand-mère et le peu d'informations que ma mère m'a données au fil des années, Theo

Manfred appartient vraisemblablement à cette catégorie de gens.

Que ferons-nous une fois arrivés ? Difficile à dire... Nous avons un nom qui concorde, un Etat qui concorde, lui aussi, et une adresse. C'est donc là que nous allons.

Emmett demande :

— Qu'est-ce qu'on fait ? On se contente de frapper à la porte pour voir si le type qui nous ouvre nous ressemble ?

— Par exemple, oui.

— Tu as vraiment tout prévu...

Je l'ignore superbement. Charla prend le relais :

— Je suis déjà allée en Pennsylvanie. Quand j'étais gamine, mon école a organisé un petit voyage pour aller voir la *Liberty Bell*. Je suis aussi allée à Hershey Park. C'est une sorte de pays merveilleux du chocolat. Mon Dieu, j'ai une de ces envies de chocolat !

Emmett fouille dans sa poche et lui tend un Snickers.

Elle est aux anges... Mais fait non du doigt.

— Le chocolat contient de la caféine. Et c'est mauvais pour le bébé.

Emmett blêmit et remet la barre chocolatée dans sa poche.

J'essaie d'imaginer ce qu'Emmett peut ressentir à propos du bébé, mais je n'y parviens pas. J'ai déjà beaucoup de mal à imaginer ce qu'il ressent pour Charla, alors... Quand je pense qu'ils se connaissent depuis quatre ans, et qu'il n'a jamais mentionné son nom ! Comment est-ce possible ? Si je ne l'avais pas aperçue l'année dernière, sur le seuil de ma porte, je n'aurais même pas été au courant de son existence.

Charla poursuit son petit monologue :

— Je me demande comment je vais pouvoir me passer de café. Il y a pas mal de choses auxquelles je n'ai pas droit : le café, le chocolat, le saumon d'élevage, le thon, l'espadon...

Emmett la regarde d'un air surpris.

— Ne me dis pas que le poisson contient de la caféine !

— Non, du mercure.

— Je vois.

— Et je ne peux pas manger non plus de fromage au lait cru. Ni du bacon.

Emmett se contente de hocher la tête. Sa façon à lui de prendre part à la conversation.

J'épie Charla dans mon rétroviseur. Elle fait tout ce qu'elle peut. Pendant la première heure, elle a réussi à ne pas parler de sa grossesse, mais Emmett ne lui a pas répondu pour autant. Dès que nous avons bouclé nos ceintures et que nous sommes sortis du garage, Charla a fait des efforts louables pour faire baisser la tension ambiante. Elle a essayé de papoter (« Alors, vous étiez très proches quand vous étiez petits ? »), puis elle est passée aux jeux (« Donnez-moi des prénoms de fille qui commencent par la lettre V ! »). Sans succès. Elle s'est alors lancée dans un long monologue sur le nombre de cerfs qui entrent en collision avec des voitures sur les routes de campagne.

En désespoir de cause, Emmett me tend un CD. Une chance, c'est le préféré de Charla. Du coup, le CD fait deux heureux. Charla est tout sourires... Quant à Emmett, il a enfin ce qu'il voulait : le silence !

Je glisse le disque dans le lecteur, je supporte stoïquement le bruit pendant une minute, puis je me dis que la plaisanterie a assez duré et j'allume la radio.

— Tu n'as jamais eu bon goût en matière de musique. Tu aimes tout ce qui est commercial.

Charla se sent obligée d'intervenir de nouveau.

— Je peux chanter, si vous voulez...

Et la voilà qui entonne ses airs folk préférés sans même nous laisser le temps de répondre : « Non, merci, ça ira »... Après en avoir fini avec *This Land is Your Land*, elle passe à *Blowin' In the Wind*.

Puis elle se tait brusquement.

— Il faut que je m'arrête pour faire pipi. Ça urge !

— Et pas qu'une fois !

Apparemment, les femmes enceintes vont aux toilettes toutes les vingt minutes. Entre les deux derniers arrêts pipi, nous avons eu droit à une description précise de ce qui lui appuyait sur la vessie.

— Je pense que ce sont les fesses du bébé.

« Victor ! » s'exclame Emmett avant qu'elle ait le temps de nous en dire plus. Elle s'étonne.

— De quoi parles-tu, mon chéri ?

— Des prénoms qui commencent par un V.

Elle éclate de rire.

— D'accord, je change de sujet. Au fait, Victor n'est pas un prénom de fille.

— Alors Victoria.

Je ne peux m'empêcher de rire à mon tour, et nos regards se croisent dans le rétroviseur. Emmett détourne les yeux.

Notre mère avait l'habitude de jouer au jeu des prénoms avec nous. Nous lui sortions des noms insensés, dont elle n'avait jamais entendu parler. Par exemple Danae (il y en avait deux dans ma classe...), et notre mère relevait le défi avec des noms dont nous n'avions jamais entendu parler non plus, du style Gertrude ou Milt.

Tandis que je m'engage dans la bretelle d'accès qui conduit à un McDonald, Charla réussit à nous dire :

— Pourvu que j'arrive à temps ! C'est peut-être la tête du bébé qui appuie sur ma vessie.

Comme en écho, Emmett se lance :

— Vera, Vanessa, Valerie, Vania.

J'éclate de rire. Encore que, tout bien réfléchi, ça n'a rien de drôle.

Vingt-cinq minutes plus tard, Charla a encore besoin de s'arrêter.

Tandis qu'elle disparaît à l'intérieur d'un nouveau McDonald, je me tourne vers Emmett.

— Tu penses quoi de la grossesse ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Reçu cinq sur cinq ! J'aurai au moins essayé...

Quarante minutes plus tard, nous sommes perdus, et Charla a besoin de s'arrêter de nouveau.

Elle tient la carte routière sous son nez.

— Je n'arrive même plus à me concentrer sur ces lettres, elles sont bien trop petites. Et puis j'ai une de ces envies de faire pipiiii... !

— Emmett, tu as une idée de l'endroit où nous sommes, et comment nous pouvons rejoindre l'autoroute ?

Il a son casque sur les oreilles. Charla lui donne un coup de coude. Il ôte le casque et prend la carte en bougonnant, jetant un regard par la vitre dans l'espoir d'apercevoir un panneau.

— Prends à gauche, et continue tout droit.

J'obtempère et je vois bientôt les panneaux annonçant l'accès à l'autoroute.

D'où l'intérêt de voyager souvent. On s'y retrouve mieux.

D'après Emmett, nous sommes dans le même McDonald qu'il y a une demi-heure.

Quand on est né à New York, qu'on y a grandi, qu'on y habite et qu'on n'a pas de voiture (comme sept millions et demi de New-Yorkais), on est obligé d'en louer une pour se déplacer. Seulement voilà, les autoroutes, les cartes routières et les aires de repos, tout ça est nouveau pour moi.

Charla revient en mangeant un cheeseburger et en sirotant bruyamment un *milk shake* à la vanille.

Je leur demande :

— Prêts ?

Emmett remet son casque et ferme les yeux. Impossible de l'accuser d'être un passager encombrant. Ce n'est pas lui qui va critiquer ma façon de conduire !

Charla fait un signe de tête vers le siège à côté de moi.

— Vous voulez de la compagnie ? Parler d'ici, ça me donne mal aux oreilles.

— Bien sûr !

Un instant plus tard, nous réintégrons l'autoroute, et cette fois dans la bonne direction. Sortie Boonsonville à deux kilomètres.

Je sais maintenant ce que signifie avoir le sang à la tête... Mon cœur commence à

cogner dans ma poitrine. *Boum boum boum...* Etonnant que Charla ne l'entende pas !

Mais elle est occupée à discuter des prénoms qu'elle aime. Si c'est un garçon, elle pense à Thelonious.

Thelonious... C'est un nom, ça ? Je le lui fais remarquer.

— Je ne choisirais pas un prénom qui commence par « The ». Ça porte malheur.

— Ah bon ?

— Notre père se prénomme Theodore...

— Ah, d'accord. Mais sinon, Thelonious, ça te plaît ? Moi, je trouve ce prénom très musical, et chargé de sens.

Je la regarde en coin pour voir si elle plaisante, mais non. Le visage de Charla reflète en permanence l'espoir. Elle est presque trop sincère.

— C'est vrai ? Tu le penses sincèrement ?

— Oui.

— C'est un peu long... C'est un nom qui convient peut-être mieux à un musicien qu'à un bébé.

— J'aime aussi le prénom Mike.

J'éclate de rire.

— Passer de Thelonious à Mike, ça change...

— Emmett aime le prénom Finn.

Là, je suis surprise.

— Parce que vous avez discuté prénoms avec Emmett ?

— Pas vraiment. Enfin, si... Mais en général, il m'interrompt pour me faire remarquer que je ne suis enceinte que de dix semaines. Il y a quelques jours, je lui ai demandé ce qu'il pensait de Lorenzo, et il m'a répondu...

Elle éclate en sanglots.

J'arrête la voiture. Nous jetons un coup d'œil vers Emmett : il dort en ronflant légèrement.

Je tends un mouchoir en papier à Charla. Elle se mouche et me confie en reniflant.

— ... il a dit que Lorenzo *Gould*, c'était carrément nul.

Ça a le mérite d'être clair ! Emmett assume tellement mal son statut de père qu'il est incapable d'envisager que Charla veuille donner au bébé son nom de famille à *lui*.

— Donne-lui un peu de temps. Il n'a appris la nouvelle qu'il y a deux semaines, c'est bien ça ? Il faut qu'il s'habitue à cette idée, et après, il te dira que Lorenzo *Manfred*, c'est carrément nul...

— D'ici là, il sera reparti au Texas en auto-stop. Il s'est mis en tête d'aller à Austin. D'après lui, c'est un peu le temple de la musique.

— A ta place, je ne m'inquiétera pas pour ça. Les végétariens n'ont pas une

prédilection pour les coins spécialisés dans l'élevage.

Le visage de Charla s'éclaire un instant.

— C'est vrai ! El, je suis désolée, mais il faut que j'aie encore faire pipi.

— Il y a une sortie toutes les minutes, sur cette autoroute. Je suis sûre qu'on va trouver très vite une aire de repos.

— Nous sommes passés devant la dernière il y a une dizaine de minutes. Tu n'as pas vu le panneau ? Il disait : prochaine sortie dans 20 kilomètres.

Eh non ! Je l'ai raté.

— Et je suppose que c'était « notre » sortie... Boonsonville.

— Il paraît que rien n'arrive par hasard...

— C'est probablement vrai.

Lorsque nous atteignons l'aire de repos suivante, Emmett émerge de son semi-coma.

— Je vais chercher un burger. Vous voulez quelque chose ?

Charla éclate en sanglots.

C'est bien joli d'être végétarienne...

— Elle a besoin d'hormones. Ne t'en fais pas, ça ira. Tu peux y aller, tout baigne pour nous.

Il regarde Charla, un peu nerveux, puis marche en direction de l'aire de repos.

Deux femmes enfermées dans une petite voiture bleue le suivent du regard en souriant. L'une d'entre elles le siffle au passage, mais il ne se retourne même pas.

Je défais ma ceinture de sécurité.

— Allez viens, Charla. Direction les toilettes ! Au cas où l'envie te reprenne... J'en profiterai pour demander comment rejoindre la sortie vers Boonsonville.

Elle s'essuie les yeux.

— D'accord.

Cinq minutes plus tard, après le passage obligé aux toilettes, nous nous retrouvons toutes les deux sur un banc de pique-nique. Nous avons pris le temps de nous passer un peu d'eau sur le visage et d'avalier un soda au gingembre.

Nous essayons de nous réchauffer en nous frottant les mains. Il fait 3 degrés, et le ciel est couvert. Je suis gelée.

— Il fait un froid de canard ! Si nous remontions en voiture ?

Charla s'exclame brusquement :

— Moi aussi, mon père m'a abandonnée.

— C'est vrai ?

Elle hoche la tête en sirotant une gorgée de soda.

— Il est tombé amoureux de quelqu'un d'autre, et il est parti. J'avais sept ans à

l'époque. Il a déménagé dans l'Oregon, et je ne l'ai revu qu'à l'âge de vingtans, quand j'ai fait des recherches.

— Tu as réussi à le retrouver...

— Oui. Et j'ai découvert que j'avais un demi-frère et une demi-sœur.

Tiens, je n'avais pas pensé à ça. Peut-être qu'Emmett et moi en avons aussi.

— Que s'est-il passé quand vous l'avez retrouvé ?

— Il a fait semblant d'être très heureux de me voir. En réalité, j'avais l'impression d'être une parente éloignée qu'il aurait rencontrée une ou deux fois et qui ne l'aurait pas laissé indifférent... mais qu'il avait hâte de voir retourner chez elle. Quitte à ce qu'elle le rappelle quelques mois plus tard. Dans l'ensemble, c'était très décevant. Je suis contente de l'avoir retrouvé, mais ça ne m'a pas aidée à me sentir mieux dans ma peau.

Pauvre Charla. Elle a le nez tout rouge, de froid et d'avoir pleuré.

— Mais alors, pourquoi as-tu poussé Emmett à m'accompagner ?

— Parce que vous en avez besoin tous les deux pour franchir un cap difficile, et aller de l'avant.

Elle se remet à pleurer.

— Mais j'ai peur qu'il ait du mal à faire face...

Je ne sais pas quoi dire. Elle est déjà passée par des chemins que je commence seulement à explorer. Et il est évident qu'elle a connu des moments très pénibles.

Je pose ma main sur la sienne.

— Je ne pense pas que tout s'arrangera quand il retrouvera son père, qu'il sera capable de poser enfin ses bagages pour s'installer avec moi, de m'épouser et devenir le père de l'année... Mais une femme a le droit de rêver, non ? Je l'aime tellement.

Elle pousse un soupir à fendre l'âme.

Je réalise soudain à quel point il est difficile de juger le comportement des autres. Si je n'étais pas la sœur d'Emmett, mais juste une copine de Charla, je lui dirais peut-être : « Pourquoi ? », ou plutôt : « Comment peux-tu aimer quelqu'un de si immature ? Et qui n'est pas très gentil avec toi ? »

La différence, c'est que moi je sais qui est Emmett. Car moi aussi, j'aime Emmett, et pas uniquement parce qu'il est mon frère. Je l'aime parce que je le connais. Oui, nous sommes de la même famille. Mais les liens du sang et l'amour peuvent s'exclure l'un l'autre... Cette leçon, je la tiens de mon père.

Charla continue de me donner sa version des faits.

— C'est bien qu'il soit venu. Que vous soyez là tous les deux. Mais je sens qu'il va être impossible à vivre, et qu'il va me falloir faire preuve de patience alors que je suis plutôt à fleur de peau en ce moment. Pour lui, ça va être très dur. Mais à quoi bon refouler ce sentiment d'abandon, la douleur, et vivre comme il le fait ? Mieux vaut affronter la réalité comme tu as décidé de le faire. Comme tu le fais.

Brusquement, je ne sais plus si ça en vaut la peine. Après tout, ce n'est peut-être pas si terrible de refouler la douleur et le sentiment d'abandon, quand on n'a pas le pouvoir de changer les choses... Est-ce si terrible d'accepter cette réalité sordide et dérangeante ? Que votre père vous a quittée et vous a laissée vous débrouiller pour vivre à sa guise ? Que sommes-nous censés faire ? Dépenser des dizaines de milliers de dollars à suivre des thérapies ? Accepter et oublier ? Aller le trouver pour exiger des réponses ?

Comment savoir ?

Je suis là, mais je n'ai toujours pas la réponse à cette question.

La voix d'Emmett me tire de ma réflexion.

— J'ai réfléchi à la proposition de ton boss.

Charla et moi sursautons. Emmett est debout derrière nous. Qui sait depuis combien de temps ? Il tient un sac McDonald dans une main, et un *milk shake* dans l'autre. Il a laissé sa veste dans la voiture, et ses joues sont rouges de froid.

— Ah bon ?

— Cinq cents dollars, c'est toujours cinq cents dollars, O.K. ? Et Charla va en avoir besoin pour acheter des trucs au bébé.

Charla n'en revient pas. Elle bondit pour le serrer dans ses bras, et il l'enlace un peu gauchement. Puis il me confie discrètement :

— Je veux rentrer chez moi. Essayons de revenir le week-end prochain, si tu veux, mais il faut absolument que je parte d'ici.

— D'accord.

Moi aussi, j'ai envie de rentrer. Nous ne sommes partis que depuis quatre heures, et jamais mon appartement ne m'a manqué à ce point.

Noah est à la maison. Lorsque j'ouvre la porte de l'appart', il est là, vautré sur le canapé, en train de regarder un match de hockey tout en feuilletant *Newsweek*. Devant lui, sur la table basse, trônent des mégalèvres en chocolat enveloppées de papier rouge.

Je me précipite dans ses bras.

— Mais... je te croyais dans le Colorado !

— Eh bien, maintenant, je suis là.

Il me débarrasse de mon manteau et en profite pour me faire des bisous dans le cou et sur les bras.

— Mais... je te croyais dans le jardin du maire, en train de faire le guet pour traquer des créatures venues de l'espace !

— C'est Ashley qui s'est dévouée. Moi je suis sur *mes terres*...

Monsieur le Maire, je m'appelle Ashley, mais vous pouvez m'appeler Ash, parce que vous êtes le maire et que je suis la braise qui couve sous la cendre...

J'imagine déjà les gros titres :

« Le reporter de *Hot News*, Noah Benjamin, enquête sur l'histoire d'amour scandaleuse entre son ancienne collègue — connue sous le nom de "Appelez-moi Ash" — et le maire. "Appelez-moi Ash" est déchirée entre son ancien collègue de *Hot News*, un homme très sexy, et l'élu local chasseur d'OVNI. »>

— Mais je croyais que tu ne rentrais pas avant dimanche soir, voire lundi soir.

Il m'entraîne à côté de lui sur le canapé.

— Je voulais être là à ton retour. La démarche que tu as entreprise est difficile, et ce n'est pas un coup de fil longue distance qui peut remplacer la présence de quelqu'un.

— Tu es donc rentré exprès pour être près de moi à mon retour ?

— Oui, et je t'ai apporté ça. Dans le Midwest, les confiseries de la Saint-Valentin font leur apparition très tôt sur les rayons des magasins !

Il s'empare des lèvres géantes en chocolat et les plaque sur les miennes. J'éclate de rire.

— Je ne sais même pas comment te dire merci... Le mot « merci » n'est pas assez fort.

— Bien sûr que si. D'ailleurs, je ne suis pas désintéressé à ce point. Si je suis revenu, c'est aussi parce que tu me manquais.

N° 1 au Top 10 du meilleur petit ami, fiancé, et futur mari : Noah Benjamin !

Je l'embrasse.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

— Comment s'est passé ce voyage ?

— Il n'y a pas eu de voyage. Je veux dire, nous n'avons même pas réussi à trouver la ville où il habite. Et d'ailleurs, nous n'avons même pas quitté l'autoroute, sauf pour faire des détours ou des arrêts pipi. En revanche, nous avons testé un certain nombre de McDonald...

— Ça s'est passé comment entre Emmett et toi ?

— Comme entre frère et sœur.

Il sourit.

— Personnellement, je n'ai jamais passé ne serait-ce que cinq minutes agréables en voiture avec Beth. Pas plus quand nous étions gosses que maintenant.

Et moi, ça me paraît carrément impossible, que ce soit en voiture ou ailleurs. Ce n'est pourtant pas ma sœur. Quoique... elle le deviendra bientôt, enfin presque.

Je change de sujet.

— Tu sais que Charla m'a surprise... Je l'aime beaucoup.

Noah entreprend de me masser les épaules.

— Viens t'asseoir ici, et raconte-moi tout en détail de A à Z.

— Je pensais plutôt à autre chose...

— Ah oui ?

Je lui ôte son T-shirt.

— Tu ne voudrais quand même pas que je rate le match de hockey ?

Il attrape la télécommande et éteint la télé.

— Noah, si tu savais comme je t'aime... Très, très fort.

— Moi aussi, je t'aime.

Il couvre mon ventre de baisers.

Il faut que j'arrête de faire tourner ma bague autour de mon doigt. Noah est l'homme de ma vie. C'est le plus génial des petits copains et des fiancés, il n'y a pas mieux au monde. C'est tellement bon de rentrer chez soi et de retrouver celui qu'on aime après avoir passé toute la journée l'estomac et le cœur serrés. Et puis, c'est quand même chouette d'arriver chez soi et de se faire offrir du chocolat pour fêter la Saint-Valentin en plein mois de janvier.

La bonne nouvelle, c'est que pour la première fois depuis longtemps, je n'ai plus peur.

Si. De tout perdre.

12.

Lorsque j'arrive au boulot le lundi matin, Philippa est au téléphone. Je l'entends bougonner.

— Très bien. Comme tu veux.

Puis elle se met à hurler :

— Très bien, parfait ! Moi non plus, je n'en ai rien à cirer !

Elle raccroche brutalement, décroche de nouveau et raccroche. Trois fois de suite au bas mot.

Je passe la tête au-dessus de la cloison.

— Ça va ?

Elle hoche la tête, mais je vois bien qu'elle a les yeux pleins de larmes et les lèvres qui tremblent. Je fais le tour pour aller m'asseoir dans son bureau sur la chaise destinée aux visiteurs.

— Tu viens de te disputer avec Parker ?

Elle fait signe que non.

Je suis incapable d'imaginer que quelque chose d'autre puisse ne pas tourner rond dans le monde magique de Philippa. Serait-ce que Barney a décidé de ne pas faire ses soldes semestrielles ? Ou que son coiffeur part en vacances juste au moment où elle a besoin d'un coup de peigne ?

L'assistante de Devlin passe la tête par la porte et tend à Philippa un classeur en carton brun.

— Les dernières nouvelles... Ce sont les photos père/fille, elles sont géniales ! Devlin

est en train de les montrer à Astrid.

Je m'attendais à ce que Philippa se précipite sur le classeur et se dépêche de l'ouvrir, mais elle ne bronche pas. Pas un muscle de son visage ne bouge. Elle est de nouveau au bord des larmes.

— Philippa, dis-moi ce qui ne va pas.

Elle renifle.

— Philippa, si tu...

L'assistante de Devlin toussote.

— Excusez-moi. Eloise, on vous attend en salle de conférences pour discuter d'une maquette.

Je me tourne vers Philippa.

— Tu es sûre que ça ira d'ici mon retour ?

Elle réussit à sortir un oui peu convaincant, puis baisse la tête et fixe son bureau sans rien dire.

— Tu es sûre ?

— Puisque je te dis que ça va. Je t'assure. Vas-y, on t'attend.

Mais à la seconde où je quitte son bureau, elle tente d'étouffer un sanglot.

Sous réserve qu'une autre personne que Philippa porte chez *Wow Weddings* des chaussures plates roses à petits trous, c'est bien elle qui pleure toutes les larmes de son corps dans le box du milieu des toilettes « Femmes ».

Je ne sais pas ce qui se passe, mais elle est vraiment secouée. Je suis restée piégée pendant une heure et demie par une réunion des créatifs au sujet de ce fameux article de fond sur les futurs mariés et futurs papas.

— Philippa ! C'est moi, Eloise.

Silence. J'entends un bruit de papier toilettes.

— Philippa, est-ce que ça va ?

Elle renifle, puis se mouche et finit par me dire :

— C'est juste une allergie.

Et la voilà qui se remet à pleurer.

— Philippa, ouvre ! Laisse-moi entrer.

Silence.

Un instant plus tard, elle déverrouille la porte. Je me glisse à l'intérieur. Mon Dieu ! Sa peau, cette merveilleuse peau de pêche a viré à l'écarlate, et ses yeux sont cernés de rouge à force de pleurer. Elle est assise sur l'abattant de la cuvette, un rouleau de papier rose sur les genoux.

— Philippa, laisse-moi t'aider. Tu t'es disputée avec Parker ? Si c'est ça, ce n'est pas grave. Tous les couples se disputent, et...

— Non, nous ne nous sommes pas disputés.

— Alors c'est Astrid ? Elle t'a dit quelque chose qui ne t'a pas plu ?

Nouveau signe de la tête. Ce n'est toujours pas ça.

— Non, Astrid est très gentille avec moi. Elle est même venue me voir dans mon bureau tout à l'heure pour me dire que ma famille est dans le plus pur style classique et que les photos avec mon père sont fantastiques. Elle m'a même dit que s'il fallait noter les familles, elle me donnerait un A +.

Décidément, je n'aurai jamais droit à une bonne note, moi.

Philippa se cache la tête dans le rouleau de papier et sanglote de plus belle.

« Alors, bon sang, pourquoi es-tu là en train de pleurer ? ! »

— Mais alors, dis-moi ce qui ne va pas !

— Rien, laisse tomber.

Elle se lève, remouche son nez, fond en larmes et se rassied.

Après tout, elle a peut-être besoin de rester seule.

— Tu préfères que je m'en aille ?

Elle m'agrippe la main.

— Tu peux sortir avec moi prendre un café ? Je n'ai pas envie d'en parler ici.

Cinq minutes plus tard, nous nous retrouvons assises dans les sièges capitonnés du Starbucks devant une petite table ronde pour partager des mokas à la menthe et un scone à la cannelle.

Nous restons un moment sans rien dire, nous laissant aller à la chaleur apaisante du café. A la table à côté, il y a un superbe mec qui n'arrête pas de loucher sur Philippa, mais elle ne s'en aperçoit même pas.

Il faut dire que même avec des cernes sous les yeux, Philippa attire les regards.

Comme je la vois tous les jours, je ne remarque même plus à quel point elle est attirante. Lorsque j'ai passé mon entretien d'embauche chez *Wow Weddings* et que Philippa est passée me chercher à l'accueil pour me conduire dans le bureau d'Astrid — l'assistante d'Astrid étant absente ce jour-là — j'en ai perdu momentanément l'usage de la parole... En plus, j'ai été impressionnée, je dirais même intimidée. Pas par elle en tant que personne, mais par son allure et son élégance à la Gwyneth Paltrow, un niveau de perfection dont j'étais loin, très loin...

Un mètre soixante, mince comme un fil, des cheveux blond platine parfaitement lisses. Elle portait un bandeau dans les cheveux, une robe chemisier et des chaussures à talons plats. Un maquillage discret, juste une touche de blush et un peu de gloss. Philippa Wills, assistante de rédaction, débordait d'enthousiasme. Elle n'a pas cessé de papoter depuis la réception jusqu'au bureau d'Astrid où elle m'a proposé de m'asseoir sur la chaise visiteurs. Elle m'a vanté les mérites de *Wow Weddings* en matière de conditions de travail, même pour les filles qui ne sont pas fiancées, ce qui en passant n'était pas son cas, etc. etc.

Chez Posh Publishing, la société où j'ai travaillé pendant huit ans, un tel débordement d'enthousiasme aurait été accueilli comme l'offensive d'un essaim d'abeilles.

Cela fait un peu plus de deux ans que Philippa travaille chez *Wow*, et jamais son enthousiasme ne s'est tari. C'est pourquoi la voir triste est très difficile à supporter.

— Philippa, tu sais que tu peux me faire confiance ?

Elle renifle dans son mouchoir en papier.

— J'ai confiance, mais je ne peux rien te dire.

— Dans ce cas, contentons-nous de rester un moment ici à siroter notre café, rien que pour profiter de l'instant. Peut-être que ce scone te remontera le moral...

Elle en prend un morceau, mais ne le mange pas.

— Je voudrais t'en parler, je t'assure, mais je me sens tellement gênée.

— Toi ? S'il y a quelqu'un qui a le don de se sentir gênée chez *Wow*, ce n'est pas toi...

Elle me répond sans détour.

— Non, c'est toi, bien sûr.

— Par conséquent, tu peux m'en parler. Quoi que ce soit, tu ne peux pas me battre...

Elle me demande, anxieuse :

— Tu me promets de n'en parler à personne ? Je dis bien personne...

— Je te le jure sur ma tête.

— Pas même à Noah ?

— Pas même à Noah.

Elle pousse un long soupir et se mord la lèvre.

— Eh bien, voilà ! Ma famille me déteste.

— Ta famille te déteste ? Mais enfin, Philippa, ton père te met sur un piédestal. Quant à ta mère, elle t'adore, et ton frère est ton meilleur ami.

Elle me confie dans un souffle :

— Pas vraiment.

— Philippa, je te rappelle que j'étais là pour la séance photos. Ton père n'arrêtait pas de se répandre en louanges sur toi. Quant à ton frère et toi, vous n'arriviez pas à décider qui de vous deux était « le meilleur » ! Et ta mère...

Philippa finit par m'avouer :

— Ils ont été payés pour jouer toute cette comédie.

— Quoi ? Tu es en train de me dire que tu as payé ta famille pour qu'elle se comporte bien...

J'ai l'impression de rêver !

Philippa, le nez baissé, fixe le bout de ses chaussures.

— Ce n'est pas ma vraie famille, ce sont des doublures, des remplaçants. Des

mannequins que j'ai recrutés chez Perfect People.

Pas étonnant que j'aie eu l'impression d'avoir déjà vu le faux Weston Wills ! J'ai dû voir sa bouille lorsque je cherchais un remplaçant pour mon frère...

Elle me confie, entre deux reniflements :

— Ils me coûtent deux cent cinquante dollars de l'heure. Mon frère a même demandé trois cents dollars parce qu'il a la cote en ce moment.

Le remplaçant de mon frère, lui, ne m'aurait coûté que cent soixante-quinze dollars.

— Tu as recruté des mannequins parce que tu ne t'entends pas avec ta famille ?

Silence.

— Philippa, fais-moi confiance... Je suis bien la dernière personne qui puisse critiquer ta famille.

Elle relève la tête et avale une gorgée de café.

— Quand tu dis que je ne m'entends pas avec eux, c'est un euphémisme. Ils me détestent cordialement !

Philippa est ce qu'elle est, mais de là à la détester à ce point, je n'y comprends rien.

— Et pour quelle raison te détesteraient-ils ?

Elle me répond d'une voix si faible que je suis obligée de me pencher en avant pour l'entendre. C'est bien simple, je suis presque sur ses genoux !

— Mes parents et mon frère boycottent mon mariage et tout ce qui a trait à l'article dans le magazine.

J'attends patiemment la suite.

Parce que...

Mais elle me redit dans un nouveau sanglot :

— Ils me détestent.

Parce que...

— Parce que... j'ai raccourci mon nom de famille quand j'ai eu mon diplôme à la fac.

Comment pouvait-elle bien s'appeler ? J'essaie d'imaginer des tas de noms ridicules commençant par Wills.

— Je m'appelle Wilschitz.

Ah, d'accord ! J'aurais bien fini par le trouver, en continuant un peu.

— Mais des tas de gens raccourcissent leur nom. Tu aurais pu...

— J'ai aussi changé mon prénom.

J'attends la suite. Je suis littéralement au bord de mon siège.

— C'était Phyllis.

Phyllis Wilschitz.

Le vrai nom de Philippa Wills est Phyllis Wilschitz !

— Ma famille prétend que je veux passer pour ce que je ne suis pas, mais c'est faux ! Je suis Philippa Wills ! C'est un nom qui m'était destiné.

— Qui était Phyllis Wilschitz ?

— Quand j'étais à l'école primaire, dès que je descendais les escaliers, les garçons criaient à tue-tête : « Tirez-vous, les gars... Phyllis va chier ! » Et les filles ajoutaient : « Phyllis, c'est de la crotte ! »

— Ma pauvre Philippa, c'est terrible.

Je suis quand même un peu surprise. Généralement, les filles du genre de Philippa sont blindées contre les quolibets d'écoliers. Philippa Wills (ou plutôt Phyllis Wilschitz) n'a jamais eu un bouton d'acné ni le cheveu terne. Tout ça me paraît impossible.

— Je n'étais pas aussi sûre de moi que maintenant. Je marchais d'une drôle de façon, un peu voûtée parce que je dépassais tous les garçons d'une tête. Et puis j'avais les cheveux affreux, enfin la totale.

J'ai beau la regarder, j'ai du mal à la croire. Impossible de l'imaginer autrement.

— Mais mes parents m'ont collée dans un collège privé pour mes études secondaires, et j'ai pris conscience que je devais essayer de changer mon image.

— En prenant un nom plus glamour, c'est ça ?

— En fait, à l'époque, j'ignorais qu'on pouvait changer de nom. Alors j'ai changé de look. J'ai transformé Phyllis Wilschitz en bombe sexuelle.

— Comment ?

— Je me suis plongée dans tous les numéros de *Teen* et de *Seventeen*, puis je me suis coloré les cheveux. J'ai choisi le blond clair de *Miss Clairol*. J'ai investi dans une paire de lentilles de contact, et dans des tenues très classe — mais en version économique — que j'avais vues dans *Seventeen* ou sur des filles très branchées qui avaient du succès avec les mecs. J'ai appris à me maquiller sans lésiner sur le matériel, j'ai réussi à me tenir bien droite comme mon idole de l'époque, Cindy Crawford, et voilà !

— Et tes parents, ils t'ont aidée à te transformer physiquement ? Comment ont-ils pu te laisser faire et te reprocher de changer de nom ?

— Oh non, ils ne m'ont pas aidée. J'avais un peu d'économies, de l'argent que j'avais reçu pour mon anniversaire ou pour les vacances, sans compter les séances de baby-sitting. Quand ma mère m'a vue avec les cheveux teints, elle a piqué une crise. Elle a insisté pour que je reprenne ma couleur initiale, et je l'ai suppliée de me comprendre.

— Et alors ?

— Elle a pris une paire de ciseaux et elle m'a coupé les cheveux.

J'en oublie presque de respirer.

— Elle a osé ?

— Absolument. Elle m'a dit qu'il n'était pas question que sa fille se promène avec des cheveux blond platine comme une vulgaire prostituée, alors qu'elle et mon père s'étaient serré la ceinture pour lui payer ses études dans un cours privé.

Comment ça, se serrer la ceinture ? Je croyais ses parents riches...

— Elle m'a donc coupé les cheveux court, à la hauteur du menton, en prétendant que ça leur permettrait de repousser plus vite. Mais comme elle ne voulait pas que les gens pensent que je m'étais décolorée, elle a tenu à faire la couleur elle-même. J'ai dû rester blonde et coiffée court à la dernière mode jusqu'à la fin de mes études.

— Tu parles d'une histoire !

— J'étais toujours Phyllis Wilschitz, mais avec une tête à m'appeler Philippa Wills. Du coup, ma vie a changé. On ne s'est plus jamais moqué de moi, mais je détestais toujours mon nom. Je le haïssais ! Lorsque j'ai changé de nom plus tard, j'ai tenté d'expliquer à mes parents que le nom de Phyllis Wilschitz ne collait pas avec mon nouveau moi. Et que j'avais besoin d'un nom qui évoque à la fois l'argent, la classe, la beauté et l'élégance.

— Attends, laisse-moi deviner... Je parie qu'ils ont ressenti ça comme un véritable affront.

Elle confirme.

— Malgré tout, je persiste à croire qu'ils ne te détestent pas. Et qu'ils ne manqueraient le mariage de leur fille pour rien au monde. Je suis sûre qu'ils ne boycotteront pas le mariage.

Philippa recommence à pleurer.

— Je ne sais pas. Tu sais, ils sont fous de rage contre moi. Ils prétendent qu'en prenant le nom de Wills, c'est comme si je leur avais donné une gifle en pleine figure. Que je reniais le nom de mon père, de mon grand-père, de mon arrière-grand-père et de mon arrière arrière-grand-père ! Ils s'appelaient Wilschitz... Et chaque fois que j'ai droit à la leçon, ils insistent bien sur la deuxième syllabe, schitz. Wil-schitz ! Ils ne se rendent même pas compte que ça ne fait que renforcer ma conviction et mon envie de m'appeler Wills.

— Et ton frère, on s'est aussi moqué de lui ?

Je ne suis même plus sûre qu'elle ait un frère...

— Absolument. Il ne comptait plus les brimades. C'étaient des attaques incessantes, sans aucune pitié. Ça lui a pourri la vie. Quand on se moque de quelqu'un de cette manière, sans relâche, tous les jours que Dieu fait, et avec aussi peu de remords, ou bien il devient fou furieux, ou bien il rentre dans sa coquille. C'est ce que mon frère a fait.

— J'en déduis qu'il n'est pas devenu le roi de Wall Street...

Elle sourit.

— Non, il est bibliothécaire.

— Et lui, il comprend que tu aies changé de nom ?

— Non. En tout cas, lui n'a pas changé le sien. Mais il faut dire que son prénom est plus facile à vivre. Il s'appelle Mike.

— Et tu es convaincue qu'ils vont boycotter ton mariage ?

— Ils s'imaginaient qu'en épousant Parker, je mettrais fin à « ce jeu stupide » avec

mon nom de famille. Ils pensaient que je deviendrais Philippa Gersh, ce qui leur permettrait de ne plus jamais entendre parler de Wills... Mais comme il n'est pas dans mon intention de prendre le nom de Parker, je...

— Tu ne veux pas prendre le nom de Parker ?

Là, je suis sidérée.

— Pourquoi ? Je devrais ?

— Je ne sais pas... Je croyais, enfin, il me semblait...

— J'ai tellement fait d'efforts pour devenir Philippa Wills que je n'ai pas l'intention d'abandonner ma nouvelle identité sous prétexte que je vais me marier. Et moi, je m'appelle Philippa Wills, pas Phyllis Wilschitz ni Philippa Gersh. Je suis Philippa Wills !

Je suis impressionnée par tant de détermination.

— C'est très bien, Philippa. Et que pense Parker de tout ça ?

Elle se mord la lèvre.

— Philippa, ne me dis pas que Parker ignore ton vrai nom...

Elle ne répond pas.

Oh la la, ça promet !

Elle avale une gorgée de café.

— Je ne voyais pas l'intérêt de lui en parler. Nous ne sommes sortis que quatre mois ensemble avant qu'il ne me demande en mariage. C'était encore trop tôt pour rencontrer nos familles respectives... Et depuis, l'occasion ne s'est pas présentée. Ce n'était pas une obligation, d'ailleurs. Je le lui dirai avant de faire les présentations aux Wilschitz. Quand ? Je n'en ai encore aucune idée.

— Mais il va bien falloir te décider à le faire parce que... parce que ton vrai nom est Phyllis Wilschitz.

— Pardon ? Alors d'après toi, Philippa Wills n'est pas mon vrai nom ? Moi, je maintiens que si. C'est comme si mes parents m'avaient donné ce nom il y a vingt-cinq ans. Je m'appelle Philippa Wills.

Mais...

Mais quoi ? A-t-elle réellement tort ?

J'essaie de m'imaginer à sa place, en train d'expliquer à Noah que mon vrai nom n'est pas Eloise Manfred.

Moi :

— Noah, avant de me marier, j'ai quelque chose à te dire. Mon vrai nom n'est pas Eloise Manfred, c'est Eleanor Manfredovskaïa...

Noah :

— Quoi ? Tu n'es qu'une sale menteuse ! Tu n'es pas celle que tu prétendais être. C'est fini, je ne veux plus te voir. Le mariage est annulé !

Il m'arrache ma bague et quitte la pièce en traînant des pieds.

Si j'avouais à Noah que mon nom était en réalité Eleanor Manfredovskaïa, je suis sûre et certaine qu'il répondrait :

— Heureusement que tu as changé de nom ! Sinon, je crois bien que je ne t'aurais jamais demandé de sortir...

Et pourtant... C'est un nom qui n'est pas commun.

J'essaie d'imaginer Philippa en train d'expliquer à Parker Gersh qu'elle s'appelle en réalité Phyllis Wilschitz.

Parker :

— Phyllis Wilschitz ? Comment va-t-on faire pour publier une annonce dans le *New York Times* avec un nom pareil ? Je vois d'ici le titre...

Ou bien :

— Phyllis Wilschitz ? On peut dire que nous étions faits pour nous entendre ! Mon vrai nom à moi est Phallus Gershhead.

Je ne connais pas bien Parker Gersh. A vrai dire, je ne le connais pas du tout. Je l'ai vu juste une fois, à l'occasion de leur première rencontre. C'est Noah et moi qui avons arrangé le rendez-vous, juste après le boulot. Philippa est arrivée en trombe dans les toilettes de *Wow* à 17 heures pétantes, avec tout son attirail : trousse de maquillage, fer à friser et fer à lisser les cheveux, laque, parfum et trois tenues différentes dont celle qu'elle portait au bureau.

Deux secondes après notre arrivée au restaurant, un apprenti serveur a renversé mon verre de vin rouge sur la robe de Philippa. Parker a tancé vertement le coupable, un peu trop à mon goût. Mais il s'est montré d'une exquise délicatesse envers Philippa, courant vers le bar pour demander un peu d'eau et des serviettes, et lui assurant qu'elle était toujours aussi belle et qu'elle le resterait, dût-elle endosser un sac de jute... Philippa était radieuse et a aussitôt baissé la garde. Comme dirait l'autre, c'était cuit !

Il l'a adorée dès la première seconde et n'a jamais cessé de la traiter comme une princesse. Philippa a raison, pourquoi irait-il s'embêter avec ces histoires de nom de famille ? Quelle importance accorder à son nom ? Nous avons tous appris dès notre plus jeune âge qu'une rose sentirait tout aussi bon même si elle ne portait plus le nom de rose...

Là encore, Emmett a pris le chemin opposé du mien... Au lycée, il a changé son nom pendant deux semaines.

Lorsque nous en avons parlé, il s'est montré très agressif pour défendre le choix de son nouveau nom de famille, Smith. C'était en hommage à son héros d'alors, Robert Smith, le chanteur de The Cure. Malheureusement, Emmett était un prénom assez répandu à New York. Rien qu'au cours d'anglais, ils étaient quatre, et deux en cours d'histoire. Et le travail qu'il faisait à la maison, les rapports ou les tests n'étaient pas reconnus comme venant de lui. Ma grand-mère a été obligée de participer à une réunion avec son conseiller d'orientation et le proviseur. Emmett a dû refaire tout le travail qu'il avait rendu sous son

nom d'emprunt, bien que ses professeurs aient encore les originaux en leur possession. Apparemment, s'il ne rendait pas ses devoirs sous son vrai nom, Emmett n'était plus crédible...

A l'époque, ça m'avait déjà paru dingue, et aujourd'hui encore plus. L'établissement scolaire estimait que les travaux d'Emmett Smith n'étaient pas réellement écrits par Emmett Manfred parce qu'ils portaient le nom de famille d'un autre (alors qu'il n'y avait aucun Emmett Smith d'inscrit). J'en déduis que si c'est le nom de Phyllis Wilschitz qui apparaît pour la publication des bans, il n'est pas certain que Philippa Wills soit considérée comme mariée !

Franchement, pourquoi notre nom de famille a-t-il une telle importance ? Celui de ma mère n'a jamais été Manfred puisque mon père et elle ne se sont jamais mariés. Le fait que son nom soit différent du mien et de celui d'Emmett ne l'a pas empêchée d'assumer pleinement son rôle de mère, que je sache... *A contrario*, le fait que je porte le nom d'un homme que je n'ai pas revu depuis l'âge de cinq ans ne fait pas de lui un père pour autant.

J'ai toujours envisagé de prendre le nom de mon mari, ce qui est une occasion rêvée de virer celui de Manfred avec lequel je ne me suis jamais senti d'attache. Pour Emmett, c'est moins simple. Lui est un Manfred et son enfant portera ce nom... A moins, bien sûr, qu'il ne décide d'en changer à l'école.

Eloise Benjamin.

C'est la première fois que j'associe les deux noms. Qui est donc cette Eloise Benjamin ?

13.

Philippa m'ayant assuré qu'elle se sentait bien, et quelle avait juste besoin de réfléchir en sirotant son moka à la menthe, je la laisse au Starbucks et je prends la direction du métro. J'ai rendez-vous à Round Rings avec Noah et le personnel de *Wow* pour le « choix » des alliances. Tandis que la rame fonce à travers la ville dans un grondement sourd, je sors le journal de bord relié de cuir rouge que Jane m'a offert comme cadeau de nouvel an, et j'inscris le nom *Eloise Benjamin*.

Ça ne colle pas. Ou plutôt non, ce n'est pas ça. Le nom ne m'est pas familier. J'ai l'impression que ce n'est pas le mien.

J'essaie différents types d'écriture : la cursive, les caractères d'imprimerie. J'ose même la calligraphie (j'ai suivi un cours il y a deux ans pendant ma traversée du désert affectif).

Eloise Benjamin. Eloise Benjamin. Eloise Benjamin.

Je fouille dans mon sac à la recherche de mes Tums et j'en glisse deux dans ma bouche. Puis j'écris *Eloise Manfred*.

Là, pas de problème.

Bon, d'accord, c'est bien mon nom. Mais je vais épouser Noah Benjamin, ce qui signifie

que lorsque nous ne serons plus qu'un — sur le plan spirituel, s'entend — je deviendrai Eloise Benjamin.

J'écris *Eloise Benjamin*. Décidément, j'ai besoin d'un nouveau Tums...

Découragée, je pose mon journal de bord pour me concentrer sur les pubs qui ornent le haut du wagon.

— Ça signifie que vous n'avez pas envie de vous marier...

Je tourne la tête. Une femme entre deux âges assise à côté de moi tend le doigt vers ma bague.

— Quand on fait tourner sa bague comme vous le faites, il paraît que c'est parce qu'on n'a pas envie de se marier.

J'ai envie de hurler : « Non mais, de quoi je me mêle ? » Heureusement, les portes de la rame s'ouvrent et je m'empresse de sauter sur le quai de Spring Street.

Comment se fait-il qu'après avoir passé une nuit somptueuse — n'ayons pas peur des mots, une nuit de rêve — je recommence à faire tourner ma bague autour de mon doigt ? Est-ce simplement parce que je ne suis pas encore habituée à mon nouveau nom ?

Eloise Benjamin. Eloise Benjamin. Eloise Benjamin.

Ce n'est pourtant pas une affaire ! C'est la juxtaposition de mon prénom et du nom de famille de mon fiancé. Résultat : Eloise Benjamin.

J'avale un autre Tums.

C'est quoi, mon problème ? Ça ne peut pas être cette histoire de nom puisque je ne suis pas *obligée* d'en changer... même si j'en ai envie. Ça ne vient pas non plus de Noah car j'ai très envie de l'épouser. En tout cas, j'en avais envie avant cette fameuse demande en mariage.

Finalement, c'est peut-être lui, le problème.

Serait-ce Noah ?

Le voici justement qui se pointe devant Round Rings pile au moment où j'arrive. Je viens du nord, et lui du sud. Il me dit en m'embrassant :

— Ça porte malheur.

Le fait est qu'arriver devant la bijouterie exactement en même temps alors que nous venons de directions opposées, c'est louche ! Il y a sûrement une histoire de yin et de yang là-dessous.

Il me prend dans ses bras. Je lui dis en fermant les yeux :

— Tes lèvres sont froides.

Je ne ferai plus tourner ma bague autour de mon doigt. Je ne ferai plus tourner ma bague autour de mon doigt ! Le problème ne vient pas de Noah. Il vient de moi.

Hé, attendez une minute. *Ce n'est pas toi, c'est moi*, ça signifie bien que c'est *lui* !

Au moment où nous entrons dans la boutique, tout le monde se retourne pour voir la tête du fiancé de la mariée branchée.

— Eh bien voilà, euh... je vous présente mon fiancé, Noah Benjamin.

Noah fait un petit geste de la main au troupeau de chez *Wow*.

Devlin le détaille des pieds à la tête.

— Il faudra oublier le Burberry. Le fiancé de la mariée branchée doit impérativement avoir le look *metrosexual* : une élégance qui ose le mélange des genres et ne nie pas sa part de féminité.

Aussitôt, c'est un concert de coups d'oeil scrutateurs et de hochements de tête. En moins d'une minute, Noah se retrouve dépouillé de son trench-coat brun jugé trop viril et doit endosser la veste noire en suède du propriétaire. Devlin propose à Noah ses lunettes ridicules qu'il ne met, de son propre aveu, que pour épater la galerie, mais Noah lui fait remarquer qu'il a une vision parfaite.

En voyant le pantalon de Noah, Devlin fronce le nez.

— Je prendrai les photos seulement à partir de la taille. Le pantalon noir est O.K., mais il fait un peu trop *midtown*...

Devlin a de la chance que Noah ne soit pas du genre à lui mettre son poing dans la figure.

Pendant ce temps, Astrid est en train d'examiner Noah centimètre carré par centimètre carré.

— Voyons voir un peu notre futur marié branché. Pourriez-vous tourner sur vous-même deux fois de suite ?

Noah s'exécute. Un mec comme lui qui guette les OVNI dans les jardins des maires, ce n'est pas ça qui va l'impressionner. Avec ses minuscules lunettes et son drapé de cachemire orange, la mère O'Connor a peu de chances de le déstabiliser.

Les yeux d'Astrid continuent de le détailler de la tête aux doigts de pieds, s'arrêtant au niveau de la cravate. Aujourd'hui, c'est la cravate constellée de Morticia Addams en miniature.

— Oui, je pense que vous êtes digne de notre mariée branchée, à présent.

Tiens, tiens, elle veut conserver la cravate... Et un point pour Morticia !

Le propriétaire est aux anges.

— Je suis particulièrement heureux d'accueillir *Wow Weddings* chez Round Rings, l'empire de la bijouterie. Nous sommes ravis de participer à l'opération « mariée d'aujourd'hui ». C'est dans ce cadre que nous avons sélectionné deux écrins contenant les alliances qui reflètent au mieux, selon nous, notre collection et la clientèle que nous souhaitons atteindre.

Il pose les écrins sur le présentoir le plus minuscule que j'aie jamais vu. Noah et moi nous approchons pour regarder les bijoux, imités par tout le staff de *Wow*.

— Voici l'alliance de la mariée, et celle du marié.

S'il n'avait apporté cette précision, je n'aurais jamais vu la différence.

Noah jette un œil sur *son* alliance et me chuchote à l'oreille :

— C'est de la rouille, là, ou je me trompe ?

— Je ne pense pas.

— Vous avez là un bijou spécialement traité pour un fini irréprochable. C'est l'une de nos créations les plus demandées.

Il prononce les *a* avec beaucoup de distinction.

Noah manque s'étouffer.

— Je voyais quelque chose de plus simple. Une alliance en argent ou en or, mais sans fioritures.

Décontenancé, le bijoutier le regarde d'un drôle d'air.

— Monsieur, sachez que nous ne faisons pas de choses *simples*...

Dans l'écrin de présentation de Noah, je compte en tout douze anneaux, tous aussi bizarres les uns que les autres. Mais le pompon, c'est celui avec le zigzag rouillé ! Et un carré où de minuscules éclats de diamant sont disposés pour former le mot *paix*. Sans oublier le triangle dont la pointe s'enfonce dans l'articulation du doigt.

Non, non et non ! Cette fois, c'est trop...

Avoir le mot *Paix* écrit sur un voile de mariée qu'on ne portera que quelques heures, passe encore ! Mais le retrouver sur une alliance qu'on est censé porter jusqu'à la fin de ses jours, alors là, ça dépasse les bornes... je réagis au quart de tour.

— Euh, je crains fort qu'aucune n'aille avec ma bague de fiançailles.

Le bijoutier ne bouge pas d'un cil.

— Ne vous inquiétez surtout pas pour ça... Il vous suffira de la changer de main. C'est ce que font les mariées quand elles se prennent de passion pour une bague qui ne va pas avec leur diamant.

Je fais un effort surhumain pour ne pas exploser de rire.

Noah tient à la main une alliance carrée assez fine, avec une incrustation de bronze.

— Celle-ci me paraît bien.

Le bijoutier a l'air déçu.

— C'est ce que nous faisons de plus traditionnel, mais si c'est votre choix...

Je m'empresse d'ajouter :

— Et moi je prendrai le même modèle.

Astrid soupire.

— Les futurs mariés branchés devraient peut-être jeter un nouveau coup d'oeil sur toutes les alliances.

Tu sais ce qu'elle te dit, la mariée branchée ? Ça suffit ! J'en ai assez vu.

Je fais semblant de lorgner les horreurs, mais je prends l'alliance de Noah « version mariée »...

— C'est vraiment celle-ci que je préfère. Et toi, Noah ?

— Celle que j'ai choisie me convient parfaitement.

Le bijoutier hoche la tête.

— J'approuve votre choix. C'est peut-être le modèle le moins avant-gardiste, mais je suis certain qu'il attirera les mariées branchées sur notre site web et dans toutes nos boutiques.

Tu parles ! S'il y a un seul endroit où les mariées branchées n'iront pas, c'est chez Round Rings.

— Une petite précision... En quel métal est ce modèle ?

— Un alliage de métaux tout à fait spécial.

Noah louche sur l'étiquette microscopique à l'intérieur de la bague.

— Wow ! Cette alliance vaut réellement neuf mille dollars ?

— Celle de la mariée vaut douze mille sept cents dollars...

Possible... Mais j'aurais pu trouver la même chez un ferrailleur.

Astrid prend la parole.

— J'ai gardé la meilleure nouvelle pour la fin. Nous nous sommes assuré le concours de deux célébrités pour présenter une sélection de Round Rings dans notre reportage !

Le bijoutier applaudit discrètement pour manifester sa joie.

— C'est fabuleux !

Et il part avec Astrid pour signer les papiers.

J'ai une envie folle de hurler que ces alliances sont affreuses. Dire que nous porterons ces horreurs jusqu'à la fin de nos jours !

Devlin et son assistante commencent à installer leur matériel.

— Parfait ! Je m'adresse donc aux futurs mariés branchés : nous allons prendre une série de photos de vous deux entrant dans la boutique. Je veux voir un sourire impatient sur vos lèvres. Vous vous dirigerez tout droit vers le présentoir, et vous tendrez la main en même temps vers la bague d'Eloise, surpris et heureux d'avoir eu la même idée. Puis Eloise mettra la bague à son doigt, et vous vous extasiez tous les deux. Nous ferons la même chose pour le futur marié.

Et sur ces bonnes paroles, Devlin nous chasse de la boutique. Noah se plaint :

— On se gèle, ici !

Je fais des mimiques à Devlin pour lui faire comprendre qu'il doit se dépêcher. Il nous fait enfin signe d'entrer.

Il nous arrête dans notre élan.

— Retournez dehors, s'il vous plaît. Vous n'aviez pas l'air assez excité en entrant.

C'est pas vrai !

Quinze minutes plus tard, j'ai les orteils gelés et les oreilles de Noah sont écarlates,

mais Devlin est enfin satisfait de notre jeu d'acteurs. On continue...

— Je veux que la mariée branchée ait une expression radieuse sur le visage en prenant possession de son alliance et en la glissant délicatement à son...

Astrid l'interrompt :

— Eloise, changez votre bague de fiançailles de main.

J'enlève ma bague en diamant — c'est la première fois depuis que Noah l'a enfilée à mon doigt — et tout à coup, je me sens soulagée.

Attendez, qu'est-ce qui m'arrive ?

Je la remets.

Aussitôt, c'est la panique. Vite, où sont mes Tums ?

Mon Dieu ! C'est la cata...

Devlin pousse un grognement d'impatience.

— Eloise, votre main droite, c'est *l'autre*... !

Je retire de nouveau ma bague, et je ressens la même impression de sérénité et de soulagement. Je m'empresse de la passer à l'annulaire de ma main droite, qui n'est pas sa vraie place. Et là, je me sens toujours aussi sereine.

Je jette un coup d'œil vers Noah. Il a un demi-sourire figé sur le visage dans l'attente de sa brillante prestation. Un Noah poli et docile, qui n'a pas hésité à revenir plus tôt de son voyage d'affaires juste pour être sûr d'être là quand je rentrerais. Quel amour ! Il est gentil, il est beau, il est attentionné. .. alors qu'il frôle déjà les cinq minutes de retard pour la conférence de presse de Robert De Niro à Tribeca.

Devlin commence à se fâcher.

— Eloise, mettez votre alliance, *s'il vous plaît* ! Il va falloir accélérer, la séance photos de la mariée classique est prévue à 16 heures à la bijouterie Circle of Love.

Je suis sûre que l'alliance de Philippa sera splendide. Un simple anneau d'or classique, sobre, très beau. Peut-être rehaussé de quelques baguettes. Un vrai anneau d'amour... Alors que moi, j'hérite d'un vieux bout de métal biscornu.

Devlin ronchonne.

— Eloise...

Noah me donne une petite tape sur le nez.

Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais perdue dans mes pensées. J'enfile l'alliance, guettant l'aigreur d'estomac et la crise de panique, les Tums bien en place dans ma poche.

Eh bien, figurez-vous que la bague est tellement ridicule que je ne ressens strictement rien.

Une fois la séance terminée, Noah part en trombe pour sa conférence de presse. Je suis sur le chemin du retour quand je reçois un appel de Jane. Elle est dans un de ces immenses magasins — devrais-je dire entrepôts ? — où l'on ne trouve rien au-dessus de dix dollars. Elle venait de faire en vain la tournée des boutiques spécialisées et des grands

magasins pour acheter ses chaussures bleu-blanc-rouge lorsqu'elle est passée près de cette solderie. Elle a machinalement jeté un coup d'œil dans la vitrine et a repéré une paire de mocassins en Skaï blanc avec un minuscule drapeau américain sur le talon. Prix : quatre dollars quatre-vingt-dix-neuf.

Et maintenant, elle veut organiser une mini Nuit du Flirt pour avoir notre avis sur cette question cruciale : « Est-ce que tante Ina risque d'interpréter comme un geste inamical l'achat de chaussures aussi ridicules et qui sentent la solderie à vingt mètres ? »

Nous nous retrouvons au DT-UT, notre café favori, autour de chocolats chauds et de *s'mores* (sans oublier la bougie allumée pour faire fondre les marshmallows entre les *Graham crackers* et la barre chocolatée. Délicieux !) Natasha et Summer étant parties voir les grands-parents, nous nous retrouvons à trois : Amanda, Jane et moi. Nous conseillons à Jane de dire à tante Ina qu'elle a trouvé ses chaussures en solde chez Bloomingdale.

Amanda colle son marshmallow près de la flamme.

— Une suggestion : dis-lui que, d'après le vendeur, elles vaudront deux cents dollars à l'approche du quatre juillet.

Jane sort une des chaussures de son énorme sac de shopping (soit dit en passant, elle n'a même pas eu droit à une malheureuse boîte à chaussures !) et elle la pose sur la table.

— Vous êtes sûres qu'elle ne va pas deviner que ces godasses m'ont coûté quatre dollars quatre-vingt-dix-neuf à la solderie du coin ?

Je la rassure.

— Fais-moi confiance. Il n'y a que nos pieds qui verront la différence.

Jane et Amanda rigolent, et nous nous confectionnons nos *s'mores*. Jane s'inquiète toujours, l'œil rivé sur le petit drapeau américain collé sur le talon.

— Et vous êtes sûres qu'elles ne sont pas trop ridicules ?

— Moi je les trouve presque mignonnes. Bien qu'il manque facilement quarante-cinq étoiles au drapeau !

Amanda sourit.

— Et puis, à quoi servent les demoiselles d'honneur, si ce n'est à subir les pires tortures. La preuve ? Nous allons porter des robes en latex pour le mariage d'Eloise.

Jane savoure quelques gorgées de chocolat chaud.

— Vous vous rendez compte ? Quand vous porterez ces chaussures, je serai *mariée*. C'est dingue, non ? Eloise, quand tu viendras à mon mariage, tu seras déjà mariée depuis des mois...

Amanda joue les sentencieuses.

— Vous n'êtes que des novices. Moi, il y a belle lurette que je suis une honnête épouse.

Depuis une vingtaine de minutes, j'ai dû faire face à une « alerte à la bague ». Chaque fois que mon regard l'interceptait, ma main droite se précipitait dessus comme pour la retirer. Alors que, j'ai bien observé Jane et Amanda, elles n'ont même pas effleuré une

seule fois la leur.

J'avale la dernière bouchée de mon *s'more*.

— Bon, d'accord ! Passons au sujet suivant. Nuit du Flirt — Table ronde N° 100 002 : « Comment le savez-vous ? »

— Comment savons-nous quoi ?

— Que vos mecs sont les bons. Qu'Ethan et Jeff sont les hommes de votre vie ? A quoi voyez-vous ça ?

Amanda se rapproche de moi.

— Ça va te paraître bizarre comme réponse, mais c'est comme si la vérité était sortie de sa bouche même. Tu le sais, c'est tout. C'est comme une évidence.

— J'aimerais que vous soyez plus précises. Qu'entendez-vous exactement par là ?

C'est Jane qui prend le relais en rejetant ses cheveux bruns derrière l'oreille.

— Eh bien voilà, tu sais que tu es chez toi. Ton chez toi, c'est *lui*. Il fait partie de la famille, et tu te sens complètement à l'aise avec lui. Tu sais que vous vous soutiendrez l'un l'autre tout au long du chemin. Que vous vous disputerez, mais qu'il sera toujours là le lendemain matin. L'amour, quoi...

Amanda ajoute :

— Sans oublier la sacro-sainte belle-famille.

— Ça, c'est bien vrai. J'en sais quelque chose.

— Moi, j'aime beaucoup la famille d'Ethan.

— Forcément... parce qu'ils sont loin ! Tu parles, au Texas...

Je rappelle à Amanda que la famille de Jeff — son cher et tendre — vit en Louisiane.

— S'ils habitaient la porte à côté, ça ne changerait rien.

Flairant un problème, Jane se tourne vers moi.

— Eloise, ne me dis pas que tu doutes de nouveau ?

Si. Enfin non. Ou plutôt si. Je ne sais plus où j'en suis.

Je n'ai pas la réponse.

— Il y a des moments où je suis certaine que c'est lui, l'Amour avec un grand A, et je suis folle de joie à l'idée de l'épouser. Et puis d'autres où le doute m'assaille et me tenaille le cœur.

— Tu as la trouille, c'est tout.

— Les nerfs qui te jouent des tours...

— Mais comment savoir si ces doutes ne sont pas fondés... Après tout, c'est peut-être mon corps qui essaie de me dire : « N'épouse pas ce mec. Ce n'est pas le bon. Va-t'en vite ! »

Jane éclate de rire.

— Non ! Noah *est* l'homme de ta vie.

— Mais qu'en sais-tu ?

— C'est que je ne t'ai jamais vue comme ça, Eloise. N'oublie pas que je te connais depuis huit ans, et je ne t'ai jamais sentie aussi en paix avec toi-même.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Je comprends ce qu'elle veut dire, Eloise, mais je crois aussi comprendre ce que tu veux dire. Noah t'a transformée. Tu l'aimes, c'est l'homme de ta vie, alors tu as été forcée de... comment dire ? de t'accommoder de cet amour. Tu as cessé d'être sur la défensive. Tu me suis ? Souviens-toi de tous ces mecs avec lesquels tu sortais avant, tu t'apercevais qu'aucun n'était le bon. Et puis tu as rencontré Noah, et il te va comme un gant. Naturellement, tous tes mécanismes de défense se sont déglingués.

— Déglingués ?

— Oui, complètement !

D'un coup de tête, Amanda ramène sa chevelure blonde sur son épaule et se fait une natte qu'elle fait voler dans son dos d'un nouveau mouvement de tête.

— Eloise, cogite un peu là-dessus : tu as rencontré Noah, et deux ans plus tard, tu te mets à la recherche de ton père... avec ton frère, en plus !

Jane intervient :

— Avant tes fiançailles, nous ne savions même rien de ton père.

Amanda reprend le fil de son explication.

— Et maintenant, tu n'as jamais été autant toi-même, aussi bien dans tes baskets. Ou plus exactement, tu es en passe de l'être. On dirait que tu as implosé pour t'ouvrir au monde.

— Super. Et c'est Noah l'artisan de tout ça. Quand il va partir, je serai comme Humpty Dumpty dans la comptine... tous les chevaux du roi et les hommes du roi seront incapables de rassembler les morceaux...

— Mais tu n'es pas en morceaux, que je sache.

Jane n'étant pas fanatique du mélange des métaphores, elle tente de m'expliquer les choses plus simplement.

— Oublie l'image de l'implosion, trop négative. Ce qui compte, c'est l'ouverture, c'est positif, c'est bien mieux. Au fait, tu parlais du départ de Noah, tout à l'heure. Il va où ?

J'apporte la précision qui s'impose.

— Je voulais dire, quand tout sera fini.

— Qu'est-ce qui sera fini ?

— Nous. Notre couple.

— Eloise, pourquoi veux-tu que ça se termine ? Tu vas te marier.

— Vous croyez qu'il existe des cours au Learn It Center sur les thérapies du couple ? J'aimerais m'inscrire pour une double session.

Jane rigole.

— Je ne prétends pas que tout est garanti d'avance contre les accidents, Eloise. La vie ne fonctionne pas comme ça, et nous sommes bien placées pour le savoir. Mais ce n'est pas une raison pour te mettre dans la tête que Noah te quittera un jour.

Mais alors, pourquoi est-ce que je vérifie l'armoire tous les matins pour m'assurer que son sac de voyage est bien là, et qu'il n'y a pas un message à la place ? Et lorsqu'il est en voyage, pourquoi ne puis-je m'empêcher de regarder l'endroit où il a l'habitude de ranger son sac ? Et de pleurer, en redoutant qu'il ne revienne pas ?

Jane repart à l'attaque.

— Je vais te dire : tu as une trouille bleue de le perdre.

Je la regarde, et elle me presse gentiment la main.

— Non, tu ne l'as pas formulé, mais je sais lire dans tes pensées.

Elle a raison. C'est une pensée qui m'obsède.

Je lui fais une bise sur la main.

— Ah si seulement je pouvais me marier avec toi, tout serait tellement plus simple !

Mes deux copines explosent de rire. Amanda lève son mug.

— A la santé des lesbiennes ! Qu'elles épousent la femme de leur vie... enfin, là où la loi le leur permet.

Nous trinquons.

En plus de la rubrique sur Philippa et moi intitulée *Pourquoi j'ai dit oui*, Astrid gère un autre espace rédactionnel avec deux témoignages sur le même sujet. Pour que nos lectrices ne se sentent pas flouées et privées de leur rubrique mensuelle habituelle. D'après Astrid, qui a une vue biaisée des choses, le fait que Philippa et moi ayons droit à un mariage de rêve sans verser le plus petit *cent* nous positionnera comme des célébrités aux yeux de nos lectrices. Elle tient par conséquent à exposer le point de vue de la « mariée lambda » pour la « lectrice lambda »...

Je trouve dans ma corbeille un des deux articles sur « la mariée lambda », avec pour consigne de lui trouver une illustration graphique. Le texte est tellement insipide et insignifiant que je comprends aussitôt pourquoi Astrid l'a choisi. « Si vous publiez des points de vue provocateurs, vous pouvez être certaines que nos lectrices vont râler ou applaudir, en parler à leurs amis et dans les groupes de discussion en ligne sur le mariage. Et elles vous inonderont de lettres. »

Ce discours, Astrid nous l'a tenu une bonne centaine de fois, chaque fois que quelqu'un de la boîte se faisait l'avocat d'articles polémiques ou provocateurs en prétendant que l'effet promotionnel serait immédiat et inciterait les animateurs de talk-shows à inviter *Wow* sur leur plateau.

Je ne serais pas surprise de trouver « la mariée lambda » d'Astrid — une certaine Julie G., vingt-sept ans et originaire d'Atlanta — défendant sa cause (indéfendable) dans *The View*. En un millier de mots sans aucun intérêt.

Julie explique que ce qui l'a incitée à dire oui, c'est d'avoir enfin réussi à atteindre son objectif : perdre cinq kilos et demi (et pas cinq, juste pour avoir le droit de se faire plaisir et de manger un seul M&M sans paniquer). A présent, avec son mètre soixante-cinq, sa taille trente-six et ses cinquante-cinq kilos, elle se sent svelte et apte au mariage.

« *C'est à Jim que je dois tout. Grâce à lui, à sa façon de me traiter gentiment de petite baleine, de me menacer du doigt chaque fois que j'avançais la main vers la boîte de biscuits et de me faire comprendre très clairement qu'il n'y aurait pas de demande en mariage sans perte de poids. Maintenant, je sais que je deviendrai Mme Planchapain.* »

Je vous jure que ce n'est pas une blague. Je me contente de citer le texte tel quel. Et on ne verra que ça dans l'article car Astrid a décidé de mettre cette citation en valeur en utilisant les caractères gras, pour bien mettre l'accent sur l'esprit de cette rubrique.

Au lieu de créer un graphisme pour accompagner le témoignage de Mme Planchapain, je clique sur Word et je tape : *Pourquoi j'ai dit oui ! par Eloise Manfred.*

J'ai dit oui parce que Noah est le symbole du foyer, de notre foyer, où je me sens merveilleusement bien. Mais qu'on soit d'accord ou pas, rien ne me prouve que Noah sera là demain matin.

C'est ça, le problème. Qu'il soit ou non l'image même du foyer, il n'y est pas souvent... Hier soir, au café, Jane m'a demandé :

— Eloise, il ne t'est jamais venu à l'idée que tu avais choisi Noah *parce qu'il n'est jamais à la maison ?*

J'ai répété bêtement :

— Je l'aurais choisi parce qu'il n'est jamais à la maison ? C'est ça ?

Jane s'est alors penchée vers moi.

— Eloise, tu as choisi un mec qui est en déplacement d'affaires tous les week-ends et au moins un jour de la semaine. Tu as choisi un mec qui n'est chez lui que quelques jours par semaine.

— Je l'aurais choisi pour ça ? Tu oublies que lorsque je l'ai rencontré, il n'y avait pas marqué « courant d'air » sur son front...

Et là, Amanda est intervenue à son tour.

— Tu nous as dit toi-même que tu étais tellement sous le charme de cette première rencontre que tu en as vomi...

— Et ensuite, moins il était là, mieux tu te sentais.

— Mais c'est ridic... parfaitement exact !

Lors de notre toute première rencontre, quand j'ai pris la fuite en direction des toilettes pour faire un raccord de rouge à lèvres, reprendre ma respiration et me persuader qu'il était impossible de tomber amoureuse d'un mec que je connaissais depuis une heure et demie, je me suis regardée dans la glace, j'ai souri comme une idiote et j'ai vomi.

Quand j'ai repris place à sa table, Noah avait commandé un dessert surprise et une nouvelle tournée de margarita, et il m'a dit que j'étais absolument magnifique.

Je me suis dit alors : « Quand je pense que tu viens de rendre tripes et boyaux dans les toilettes ! Et maintenant, il va falloir que tu y retournes, parce que tu es plus parfaite encore que la première fois que tu as vomi. »

En fait, je n'en ai pas éprouvé le besoin. Car entre deux bouchées d'omelette norvégienne et de margaritas à la mangue, Noah m'a dit combien il brûlait de me revoir, mais qu'il devrait patienter car il serait absent les deux week-ends suivants. Il a ajouté qu'il voyageait beaucoup, précisant même : « En fait, je suis constamment en déplacement. »

Et ma nausée a disparu.

Moins il était là, et mieux je me sentais...

Jusqu'à sa demande en mariage.

Je m'intime l'ordre de me remettre au travail.

Revenons à nos moutons. Pour illustrer le texte de Julie G., je finis par opter pour un dessin humoristique représentant un homme bedonnant et quasiment chauve, menaçant du doigt une femme maigre comme un haricot en soutien-gorge et petite culotte. Avec une bulle qui résume ainsi la pensée du monsieur : « Tu seras privée de câlins tant que tu n'auras pas perdu ces fichus cinq cents grammes ! Tu crois que je ne t'ai pas vue en train de chaparder ce M&M ? Tu n'es qu'une petite baleine ! »

La mariée branchée ne va pas se faire virer maintenant, on est bien d'accord ?

14.

Lorsque j'annonce à Astrid qu'Emmett est finalement intéressé par son offre, à savoir représenter le « jeune père un peu hip » dans le reportage sur les futurs mariés et les futurs pères, elle compose le numéro de poste de son assistante.

— Carol, appelez l'agence Perfect People et annulez la réservation du jeune homme branché pour la séance photos de demain.

Elle lève les yeux vers moi.

— Bien joué, Eloise.

Trois jours plus tard, Emmett arrive à l'heure au studio. Astrid et Devlin commencent à le « disséquer » des yeux, des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Et ils finissent par hocher la tête.

— Absolument parfait. Encore bravo, Eloise.

Elle ne se lasse pas d'admirer son T-shirt délavé The Cure, sa veste de cuir noir et ses énormes bottes noires.

Emmett me chuchote :

— Elle parle sérieusement ?

— Bien peur que oui.

Devlin approche un tube de Dippity-Do de la tête d'Emmett.

— Permettez, juste une minuscule goutte de gel...

— Pas question !

Emmett proteste avec véhémence en levant les mains pour se protéger les cheveux.

Astrid intervient :

— Devlin, soyez gentil, ne contrariez pas notre petit génie...

— Ouin ouin ouin !

Emmett sursaute.

— C'est quoi, ce bruit qui nous casse les oreilles, comme si quelqu'un avait marché sur un phoque ?

— C'est un *bébé*.

Nous pivotons sur nos talons. Brianna Harris, la rédactrice en chef de *Wow* s'avance vers nous, tenant contre son ventre un nouveau-né bien installé dans son porte-bébé.

Je l'embrasse sur la joue et m'extasie sur l'enfant. Il est mignon, mais un peu bruyant.

— Brianna, je te croyais toujours en congé de maternité !

Elle me murmure en confidence :

— Moi aussi. Mais Astrid a insisté pour que j'emmène le bébé pour des photos. Elle cherchait désespérément un nouveau-né car quelqu'un s'est désisté à la dernière minute.

Bon, pas la peine de lui dire que la « dernière minute » en question dure en fait une semaine. Astrid voulait juste économiser un peu d'argent... Il faut dire que louer les services d'un nouveau-né n'est pas donné, alors autant en avoir un pour rien. Celui de votre employée qui vous craint comme la peste, par exemple !

Devlin se tourne vers Emmett.

— Votre « petit génie » ferait bien de s'exercer à porter le bébé.

Emmett rétorque sèchement :

— Le petit génie a un nom.

Devlin chuchote, mais assez fort pour qu'on l'entende :

— Le petit génie fait de l'opposition.

Brianna jette un bref coup d'œil sur Emmett.

— Il est surtout teenager. Pas question qu'il prenne Caitlin dans ses bras.

— J'ai quand même vingt-neuf ans !

— Avez-vous déjà tenu un bébé ?

— Oui, un bébé chien.

— Comme si c'était la même chose...

Astrid fait une suggestion.

— Brianna, puisque tu as eu la gentillesse de venir pendant ton congé de maternité,

pourquoi ne pas apprendre à Emmett comment tenir un bébé ?

Rien qu'à l'expression de son visage, on devine ce qu'Astrid a dans le crâne. *C'est ton métier de me seconder, tu aurais peut-être pu y penser toute seule...*

Mais enfin, Astrid, réveille-toi ! Brianna ne devrait même pas être ici !

Brianna explique à Emmett les rudiments du porter de bébé, tout en extrayant Caitlin de son Babybjörn, ce qui semble impossible à faire tout seul.

— Il faut vraiment faire attention. Si vous ne lui soutenez pas la tête, il peut se rompre le cou.

Du coup, Emmett recule.

Lorsque mon cher frère a rappiqué ce matin — et à l'heure, s'il vous plaît ! — je me suis éclipsée un moment pour appeler Charla et lui dire qu'Emmett n'avait pas pris la poudre d'escampette. Elle semblait persuadée que dès qu'il apercevrait le bébé, un gentil bébé sentant bon le talc, un bébé chanteur et un peu baveur, Emmett pouvait avoir deux types de réaction. Ou bien il deviendrait gaga, ou il filerait vers l'aéroport le plus proche pour acheter un aller simple à destination de N'importe-où-sauf-ici.

Au stade où nous en sommes, j'ai l'impression qu'on aura droit à la fuite vers l'aéroport. J'estime qu'il est temps d'intervenir.

— C'est facile, Emmett, tu vas voir. Il te suffit de glisser la main sous son cou, là, comme ça... et tu mets l'autre main sous ses fesses. C'est tout. Alors ma puce, on est bien installée ?

— Où as-tu appris à faire ça ?

— J'ai une amie qui a un bébé. Il suffit de prendre le coup, ça vient très vite. Et après, on est complètement à l'aise.

— Tu crois ? J'ai cru que je pourrais le faire, mais... On ne pourrait pas utiliser une poupée à la place ?

Devlin le regarde d'un drôle d'air.

— Non. Sur les photos, on verrait tout de suite que c'est un faux bébé.

Je demande à Emmett :

— Bon. Tu es prêt ?

Il regarde le bébé dans les yeux. Les grands yeux bleus et confiants de la petite soutiennent son regard.

— Euh, je crois, oui.

Brianna glapit.

— « Je crois » n'est pas une réponse. Ou vous êtes prêt, ou vous ne l'êtes pas !

— Je ... je ne sais pas.

Emmett me regarde, cherchant désespérément de l'aide.

Je lui susurre à l'oreille :

— Cinq cents dollars...

— Je suis prêt. Dites-moi quand je dois commencer à sourire. Je glisse la main derrière son cou, là, comme ça... et puis l'autre main sous ses fesses.

Il est totalement concentré sur ce qu'il fait.

Et voilà ! Le bébé est dans les bras !

La petite bouche rose de l'enfant se contracte un peu. Aussitôt, l'expression du visage d'Emmett change du tout au tout. Il ouvre des yeux ronds, ses traits se détendent et il sourit à son tour.

— Elle sent bon. Je m'attendais à une odeur de...

— De caca ?

Il éclate de rire.

— C'est ça. Mais elle sent le talc. Coucou, le bébé !

Brianna décide de parfaire son éducation.

— Vous pouvez la bercer doucement, d'avant en arrière. Les bébés adorent ça.

Emmett s'exécute. La petite bouche rose a un nouveau tic.

— Elle est tellement légère. Elle ne pèse presque rien.

— Très précisément cinq kilos cinq cents.

Emmett effleure du doigt le visage de la petite, mais se tourne prudemment vers la mère.

— Je peux lui toucher la figure, au moins ?

— C'est très bien de le demander, un bon point pour vous. En fait, il ne faut pas la toucher avant qu'on lui ait fait ses vaccins.

J'interviens à mon tour.

— Tu sais, les bébés sont très délicats.

Emmett chuchote à la petite Caitlin :

— Je n'ai pas le droit de te toucher avant que tu aies tes piqûres. Sinon, je te ferais bien un petit bisou sur le nez...

Où on va, là ? Je ne reconnais pas mon frère... C'est un imposteur.

Je meurs d'envie d'appeler Charla. Emmett continue de parler tout doucement au bébé.

— Je n'en reviens pas ! Dire que je tiens un bébé dans mes bras...

Devlin éloigne son appareil photo.

— O.K., les enfants, c'est dans la boîte !

Le regard d'Emmett se tourne vers Devlin. Il est aussi surpris que moi. Surtout en voyant le photographe remballer tout son attirail. Je m'inquiète.

— Mais Devlin, nous n'avons même pas commencé...

— Vous plaisantez ? J'ai des mètres de pellicule, au moins six rouleaux. Finalement,

c'est vrai que votre « petit génie » a du talent. Il pose très naturellement... et joue les pères à la perfection.

Emmett grogne.

— Je ne suis pas mannequin.

J'attends la suite. Va-t-il ajouter : « ni un père » ?

Rien.

Je m'éclipse discrètement pour appeler Charla.

Le lendemain, Devlin nous livre les épreuves. Il lance le classeur sur mon bureau.

— Dites à votre frère de signer avec une agence. Quand le numéro de juin sortira, tout le monde va se l'arracher.

Je lui explique qu'Emmett est plutôt du genre anti-mannequins.

— Bien sûr, c'est pour ça que j'ai six rouleaux de lui en train de poser... Faites-moi confiance, je connais ce genre de type. On est contre le système jusqu'à ce que le système en question vous offre un pont d'or.

— Ce n'est pas nécessairement une question de principe. C'est peut-être par nécessité.

Je suis surprise moi-même de prendre la défense d'Emmett.

— Peu importe la motivation. En tout cas, je peux vous dire qu'il y a un paquet de fric à la clé. Il est doué.

— Merci. Je vais le lui dire.

Devlin finit pas s'éloigner dans le couloir. Je sors les épreuves. Trois des clichés ont été agrandis en format A4. Un en noir et blanc, les deux autres en couleurs.

Emmett est-il réellement aussi beau que ça ? Je sais déjà qu'il est beau, mais Devlin a raison, il a l'air d'un vrai top model sur ces photos, un de ces pros qui gagnent mille dollars de l'heure. Il est bien sous tous les angles, très cool. Et en plus, il a des fossettes craquantes !

Sur ma photo favorite, Emmett tient la petite Caitlin avec beaucoup de précautions, et le rose de la couverture qui l'emprisonne contraste étrangement avec le T-shirt de rocker et la veste de cuir noir de mon frère. Le bébé dort paisiblement tandis que le rebelle la tient contre sa poitrine. Un rebelle qui n'a plus guère de raisons de se rebeller...

En sortant du boulot, je prends le métro pour aller déposer les photos chez Charla. Elle n'a pas appelé hier soir pour me faire part de son émerveillement devant le changement opéré chez son petit ami depuis la séance photos. Cela signifierait-il qu'après être passé de la panique au mutisme, il soit resté muet ? Il se pourrait que les photos le ramènent au stade précédent, c'est-à-dire la panique.

Emmett n'est pas là, mais Charla est chez elle. Elle est dans le salon, en train de visionner une vidéo sur le yoga prénatal, et se contorsionne par terre en prenant d'étranges positions tout en contrôlant sa respiration. Je m'assieds sur le canapé et je

feuillette le magazine posé sur la table basse, *Power Pregnancy...* Un magazine destiné aux futurs parents et qui appartient d'ailleurs à une filiale de *Wow*.

Je lis au passage les gros titres : « Que se passe-t-il aujourd'hui dans votre ventre ? » ; « Comment trouver une nounou » ; « Comment se sentir sexy quand on est presque à terme ! » Il y a aussi un jeu-test auquel Charla a répondu « Etes-vous vraiment prêt(e) à être parent ? »

Elle a obtenu douze points sur cent. Pas fameux.

Score : de 0 à 12, la maternité n'est pas qu'une question de chromosomes. Voici une liste d'excellents livres, de sites web et d'organismes gouvernementaux ou d'associations qui pourraient vous aider à assumer votre rôle de parent.

— Charla ?

Pas de réponse.

— Charla, ne t'inquiète pas pour ce test. C'est complètement idiot.

Pas de réponse. Elle a les mains à plat sur les genoux et les yeux fermés.

— Charla, ces tests sont préparés par des intérimaires qui n'ont aucune idée de ce qu'ils racontent. Ils sont aussi fiables que les horoscopes. Crois-moi, je...

— Hein ? Mais je n'ai jamais fait de t...

Elle fonce vers le canapé et s'empare du magazine.

— Oh non !

— C'est Emmett ?

Elle hoche la tête.

Question 3 : votre bébé souffre d'érythème fessier. Que faites-vous :

A) J'applique une pommade sur les fesses du bébé.

B) J'applique une pommade sur la couche... après tout, c'est la couche la responsable.

C) Erythème ? C'est quoi ce truc ?

Emmett a entouré les réponses B et C.

Charla gémit.

— Pas étonnant que je l'aie trouvé si calme, ce matin. Et brusquement, il a éprouvé le besoin de faire une longue marche. Je suis certaine qu'Emmett va m'appeler pour me dire qu'il reste dormir chez un ami. Vous pariez combien ?

— La fourniture de Pampers à volonté, ça vous va ?

— Et de Desitin contre l'érythème fessier !

Elle se laisse tomber sur le canapé en soupirant. Je tente de la rassurer.

— Ce n'est qu'un jeu stupide...

Mais je suis persuadée que ce fichu test a fait paniquer Emmett. Résultat des courses : il est rentré dans sa coquille.

Je sors discrètement les photos.

— Tiens, jette un coup d'œil. Il n'est peut-être pas prêt à devenir père techniquement parlant, il est sans doute incapable de distinguer le devant et l'arrière d'une couche. Mais il est prêt... sur un autre plan. Regarde !

Elle examine les photos et ses yeux s'embuent.

— Je ne suis même pas sûre qu'il faille lui montrer ces photos. Maintenant qu'il a vu l'étendue de ses lacunes sur le plan pratique, l'idée de se retrouver avec un nouveau-né pourrait l'inciter à se retirer au sommet d'une montagne...

— On peut toujours apprendre comment et où mettre de la pommade, mais avoir cette expression extasiée avec un bébé dans les bras, ça ne s'invente pas.

Elle sourit et passe le doigt sur la photo.

— S'il était ému à ce point, c'est peut-être parce qu'il ne s'agissait pas de son enfant...

Je lui presse la main.

— Il se pourrait qu'il soit encore plus ému devant le sien.

15.

D'après Noah, un mec ne peut pas faire semblant de prendre ce regard qu'a Emmett sur les photos.

— C'est exactement le contraire du regard que j'ai en ce moment. Et crois-moi, j'essaie d'être poli. Pourrais-je savoir ce que je mange ?

Il parle tout bas, en mâchouillant un truc non identifié.

Nous sommes dans l'espace dégustation de Yum, un nouveau traiteur dont l'ambition affichée est de « répondre aux besoins diététiques du monde d'aujourd'hui ». Ils ont dû aligner un paquet de dollars pour apparaître dans le reportage consacré au mariage.

— Du filet de bœuf ?

Je n'en suis pas très sûre. Certes, les morceaux non identifiés posés sur nos petites assiettes en plastique ressemblent fort à ce que je viens de suggérer : même couleur, même forme, même texture. Seulement voilà, ça n'en a pas le goût.

Astrid s'empare d'une des minuscules tasses posées sur un plateau d'argent, pour « se rincer le palais », dit-elle.

— Hmm, c'est tout simplement délicieux. Très léger, mais nourrissant.

La directrice de Yum est ravie.

— C'est notre morceau de bravoure, le *faux*-filet...

— Du faux-filet ? Mais c'est... euh, c'est de la viande de bœuf ?

— Bien sûr que non ! C'est un *faux*-filet... au sens littéral du terme.

Noah, qui a enfin cessé de mâchouiller... ou d'avaler tout rond, s'informe :

— Est-ce du tofu ?

Je le vois regarder discrètement autour de lui pour trouver une pouvelle... ou à la rigueur un chien.

— C'est du seitan, monsieur. N'est-ce pas divin ?

Demandez donc à Astrid bis ! A voir sa tête, j'aurais tendance à dire que non. Elle est au bord de la nausée.

Noah s'inquiète (sans le montrer).

— Euh, auriez-vous aussi un choix de poissons ou de poulet ?

Je vous en supplie, mon Dieu, faites qu'elle dise oui !

— Votre question me choque ! Ne prononcez jamais de tels mots chez nous. Sachez que nous cuisinons exclusivement des plats végétariens.

Je me rebiffe.

— Mais *nous* ne sommes pas végétariens !

— La mariée branchée, si !

Ça, c'est la réponse d'Astrid, qui ne trouve rien d'autre à dire...

Je lui fais remarquer que Philippa est végétarienne, et qu'elle représente pourtant la mariée classique.

Je vois d'ici tous ces bons morceaux de côte de bœuf, de filet mignon ou de poulet cordon-bleu qui vont s'empiler sur son assiette, le jour de *son* mariage...

La directrice de l'établissement nous fait une annonce officielle.

— Nous aurons le plaisir de vous offrir un choix de faux-filet et de sojadon.

— De sojadon ?

— C'est un plat qui ressemble beaucoup à l'espadon, et qui a *pratiquement* le même goût. Mais c'est entièrement à base de soja. Il sera accompagné de nos célèbres asperges à la sauce au gingembre et de patates douces au curry.

Si je m'écoutais, je pleurerais comme Caitlin. Dur, dur de ne pas être un bébé !

La directrice fait un geste vers le comptoir où nous attendent des gobelets en carton et des bouteilles d'eau de Seltz.

— Pourquoi ne vous approchez-vous pas de notre espace dégustation en attendant vos sojadon ? Ils seront prêts dans un instant.

Noah descend coup sur coup cinq verres d'eau de Seltz. Ce n'est pourtant pas un fan...

— Eloise, tu ne peux pas en toucher un mot à ta patronne ? Explique-lui simplement que nous n'avons aucun végétarien dans notre entourage, et qu'il n'y aura donc aucun végétarien à notre mariage. A moins bien entendu que la liste des invités soit aussi fournie par ta boîte.

Je suis plutôt embêtée car il n'est pas loin de la vérité. Hier, j'ai trouvé dans ma corbeille un communiqué de presse sur notre chronique de la mariée d'aujourd'hui. Et je me suis aperçue que des invitations avaient été lancées auprès de gens célèbres pour assister au mariage de la mariée branchée : Lenny Kravitz, Pink, toute l'équipe de Queer,

Cameron Diaz et les sœurs Hilton. Et parmi les invités de la mariée classique, un hôte de marque : le prince de Galles en personne.

Notez bien qu'il y a invités et invités... Naturellement, Astrid espère que personne ne s'en apercevra. Les *people* et les personnages de haut rang se voient cités uniquement pour qu'on associe leur nom au reportage, mais *Wow* et ses annonceurs ne s'attendent pas du tout à ce qu'ils viennent.

Noah me souffle :

— Eloise, rassure-moi. C'est bien nous qui invitons amis et famille à notre mariage ?

Je m'empresse d'ingurgiter une nouvelle bouchée de faux-filet.

— Finalement, ça ressemble assez à du poulet, non ?

— Personnellement, je trouve que ça ressemble assez à de la merde.

En sortant de l'ascenseur après une nouvelle journée de travail chez *Wow*, je croise Philippa.

— Tu sais que j'ai eu une mauvaise note, me dit-elle, un F, pour mon compte rendu de la visite chez le traiteur dans mon journal de bord. Astrid a demandé à Astrid bis de réécrire mon texte. J'ai failli gerber en lisant la nouvelle version qui est censée être meilleure que la première.

— Tu pourrais me montrer l'original ?

Elle sort une boule de papier de son sac et entreprend de lui redonner l'apparence d'une feuille.

— C'est Astrid qui a fait ça ?

Je connais les défauts d'Astrid, mais ça me surprend un peu.

— Non, c'est moi. Tu verras pourquoi en lisant.

« *Cher journal de bord,*

» *Tous les invités de mon mariage vont être atteints du syndrome de la vache folle.* »

Elle décrit alors ce qui se passe dans les abattoirs, en insistant sur le fait que les grains utilisés pour nourrir les vaches pourraient sauver des enfants de la famine. Elle termine en affirmant que les animaux aussi sont des êtres humains.

Astrid a écrit en rouge dans la marge : « Mais pas du tout. Ce sont des animaux. »

Philippa est folle de rage.

— L'animal, c'est *elle* ! Non, je retire ce que j'ai dit. Les animaux sont merveilleux. Astrid est... comme ces saletés qui s'incrument sur les murs de la douche et qu'on a du mal à retirer, même avec du détergent.

J'éclate de rire.

— Je la verrais plutôt en crotte de chien, celle sur laquelle on marche dans la rue et

qu'on n'arrive pas à retirer des semelles de ses baskets !

Gros succès. Pendant un bon moment, nous continuons à jouer à notre petit jeu des comparaisons, et nous nous sentons au final beaucoup mieux.

— Au fait, et toi, quelle note as-tu eue ?

— Un F moins ! Astrid bis est en train de réécrire le texte en ce moment même. Astrid n'a pas apprécié mes blagues sur les tofus.

— Bien joué...

Tope-là ! Elle me donne une grande claque dans la main en signe de solidarité.

— Dis-moi, ça se passe comment avec tes parents et ton frère ?

— *Statu quo*. Ils me détestent.

Je vais vous faire un aveu. Qu'elle s'appelle Phyllis Wilschitz ou Philippa Wills, cette fille-là, je l'aime beaucoup.

Il y a quand même une personne qui devrait apprécier le repas à mon mariage, c'est Charla Gould. Elle qui samedi dernier ingurgitait trois hamburgers en l'espace de quatre heures, la voilà qui se jette tel un loup affamé sur un sandwich au soja comme... comme si c'était de la viande.

Je suis avec Charla, Natasha et Summer dans un espace de jeux couvert, plein de bambins tenant à peine sur leurs jambes qui crient et courent dans tous les sens. Il y a plein de bébés à quatre pattes, sans compter les mères et les nounous. Il y a une minute, Summer a décidé que c'était l'heure de manger. Elle a couru vers sa poussette et son sac à langer qui est toujours plein de bonnes choses, sans oublier son jus de fruits.

Summer tripote le sac.

— Cookie !

Natasha lui donne une petite tape sur le nez et commence à fouiller dans le sac.

— Tu en auras un si tu manges bien. Voyons voir ce que maman t'a apporté aujourd'hui... Ah, une banane !

Summer jette un coup d'oeil sur la banane, puis court vers Charla et reste plantée en admiration devant son sandwich. Elle le pointe du doigt.

— Moi !

Charla en arrache un petit morceau et le tend à Summer. La petite a les yeux rivés dessus, puis elle le prend et le met délicatement dans sa bouche, fait la grimace, puis le retire de sa bouche pour le reposer dans la main de Natasha. Et elle réclame « banane, banane ! » à cor et à cris à sa mère.

Tout le monde éclate de rire.

— Je crevais d'envie de manger du saucisson sec, mais les nitrates sont mauvais pour le bébé. Je vous jure que ce truc a exactement le goût du vrai ! Tenez, goûtez vous-mêmes.

Charla nous tend son sandwich.

— Vous allez voir, on ne fait absolument pas la différence. C'est fou ce qu'on peut faire avec le soja.

Summer fait le tour de Charla en courant, sa banane à la main, en criant : « Oja, oja... »

J'en prends une bouchée. Ce que Charla a mis dans son petit pain rond n'a absolument pas le goût de saucisson.

Charla aperçoit une femme au ventre vraiment très rond, qui regarde son enfant escalader un mini obstacle posé sur son chemin.

— Dire que ça va être bientôt mon tour...

Elle se tourne vers Natasha.

— Est-ce que ça fait mal ?

— Vous parlez des dernières semaines de grossesse ? Non ! Enfin, il y a des moments où on se sent un peu patraque, parfois même très patraque, mais on n'a jamais mal.

— Jusqu'au jour J, c'est ça ?

— Alors là oui, on a mal. Mais ça vaut le coup.

— Dites, vous êtes bien...

Charla s'interrompt et regarde ailleurs.

Natasha lui prend la main.

— N'ayez pas peur, Charla. Vous pouvez tout me demander.

C'est même pour ça que nous sommes toutes ici. Charla avait plein de questions à poser sur la grossesse, l'accouchement et la maternité, mais elle ne connaissait aucune femme enceinte et aucune jeune maman. Alors j'ai eu l'idée de ce rendez-vous arrangé avec Natasha.

Une mère, dont le bébé rampe vers le ballon que Summer tient dans les mains, se fige devant Natasha.

— Oh mon Dieu ! Vous êtes bien Natasha Nutley ?

Natasha sourit et met son doigt sur sa bouche.

— Chut ! Ne dites rien. J'essaie de me faire discrète.

— Pardonnez-moi. Vous savez que j'adore *All My Children* ! C'est génial... Pourriez-vous me signer un autographe ?

Natasha se met à rire.

— Avec plaisir !

Elle signe sur l'étoffe blanche. La femme récupère son autographe et son bambin, le visage radieux. Charla se lance :

— C'est peut-être stupide, mais ça nous semble presque bizarre de penser que les stars de la télé puissent avoir des bébés. Difficile de vous imaginer dans la salle d'accouchement en train de crier comme n'importe quelle femme !

— Que voulez-vous, c'est le genre de choses que personne ne peut faire à votre place,

même en y mettant le prix.

J'interviens :

— Et Jane, notre amie commune, était là pour le prouver.

— Parce qu'on a le droit d'amener une amie dans la salle d'accouchement ? Je croyais que seuls les médecins, les infirmières et le père du bébé étaient admis.

— On peut avoir qui on veut, en fait. Moi, j'avais avec moi mes médecins accoucheurs, deux infirmières, Jane, ma tante et ma mère. C'est dingue, dire que toute ma vie, ma mère et moi ne nous sommes pratiquement pas vues, même pas pendant ma grossesse. Elle et mon père n'ont pas beaucoup compté dans ma vie d'enfant, et je m'étais presque résignée à cette situation.

— Ça a dû être très difficile.

— En effet. Sans l'aide du père de Summer ni celle de mes parents, j'ai bien été obligée de me débrouiller toute seule pendant ma grossesse. Mais j'ai appris qui sont mes vrais amis...

Elle me sourit.

— ... et j'ai aussi appris que je suis quelqu'un de très fort. J'ai l'impression que rien ne peut me résister.

Charla s'inquiète.

— Et... vous vous êtes réconciliée avec votre mère ?

— Oui, au tout dernier moment. Ma tante me servait de coach pour mes mouvements d'accouchement sans douleur, et quand le travail a commencé, elle a appelé ma mère. Je suppose que mes douze heures de travail lui ont donné le temps de réfléchir. Elle a compris qu'elle ne voulait pas rater la naissance de mon enfant. Lorsque ma tante et moi sommes arrivées à l'hôpital, mon père et ma mère étaient déjà là.

— J'en suis heureuse pour vous. Moi, j'aimerais tellement qu'Emmett soit là aussi.

— Quelles chances y a-t-il qu'il assiste à l'accouchement ?

Charla regarde ses pieds.

— Pratiquement aucune. Depuis quelques jours, il est chez sa grand-mère. Il m'a dit qu'elle ne se sentait pas dans son assiette et qu'il voulait l'aider à s'en sortir.

Ma grand-mère est en pleine forme ! Passons... Je demande à Charla :

— Tu lui as parlé de ce test dans *Power Pregnancy* ?

— J'ai essayé, mais il ne m'a même pas laissée finir ma phrase. D'après lui, c'était juste pour s'amuser, et il n'a même pas répondu aux questions sérieusement. Mais je sais que c'est faux.

— Il a obtenu quel score ?

— Douze sur cent ! En gros, ses connaissances se limitent à : « Non, les bébés ne doivent surtout pas prendre de somnifère. »

Nous éclatons de rire, mais Charla perd vite de sa superbe.

— J'ai tellement peur qu'il s'en aille et qu'il me laisse tomber. Qu'il *nous* laisse tomber.

— Il doit essayer de s'y retrouver. De comprendre ce qui lui arrive. Pour lui, c'est un chamboulement dans sa vie, et il faut juste qu'il s'habitue à cette idée.

Du coup, Charla reprend un peu du poil de la bête.

— Qu'en penses-tu, Eloise ? Ça te semble une bonne explication ? C'est toi qui le connais le mieux...

C'était peut-être vrai il y a longtemps, mais maintenant, c'est presque un inconnu pour moi.

Mais ce n'est pas le moment de démoraliser Charla.

— Emmett a le don de me surprendre.

Ce qui n'est pas faux.

Voilà qu'une autre des mamans qui nous entourent reconnaît Natasha à son tour.

— Oh mon Dieu, vous êtes bien Natasha Nutley, de *All My Children* ?

— Oui, c'est bien moi. Et ce petit chérubin est ma fille.

La femme n'en revient pas et dit à son bambin :

— Tu te rends compte, Hayley ? Tu es en train de jouer avec la fille d'une célèbre actrice de feuilleton !

S'il y en a une que ça laisse froide, c'est bien Hayley. Elle est bien trop occupée à montrer du doigt un homme qui a toutes les peines du monde à arracher un petit bonhomme du haut du toboggan, et qui bredouille :

— Pa-pa... Pa-pa...

Naturellement, Summer répète « pa-pa » après lui.

La femme se penche vers la petite Summer.

— C'est le papa de Hayley. Mais toi, tu vas sûrement retrouver ton papa chez toi plus tard.

— Pa-pa.

Natasha explique à la femme que le père de Summer vit en Californie.

— C'est drôlement bien ! Et je parie que tu vois souvent ton papa.

Non, en fait, jamais.

Pourquoi ?

Parce qu'il n'a pas envie de me connaître.

Ça ne l'i-n-t-é-r-e-s-s-e pas.

Natasha change de sujet.

— Summer, ma chérie, viens sur la balançoire !

La femme devient toute rouge.

Summer part en courant, avec un large sourire.

Charla sort son portable de son sac et commence à taper un numéro.

— Emmett ? C'est Charla. Si je n'ai pas de tes nouvelles aujourd'hui, je prends l'avion demain matin pour l'Oregon, pour aller vivre chez ma mère. Je préfère que mon bébé ait une mamie qui s'occupe bien de lui plutôt qu'un père absent. Tu sais, Emmett, j'ai l'impression que c'est un *remake* de ta propre vie, une vie qui te met dans un sale état, et que tu essaies de fuir. C'est sympa de faire ça à un gosse innocent qui n'a rien demandé, non ?

Elle raccroche et se tourne vers moi.

— Il faut que ce cycle infernal s'arrête avec lui.

Je hoche la tête, trop impressionnée pour parler.

16.

Le lendemain, j'attends jusqu'à 10 heures du matin que le téléphone sonne. En vain.

Charla est-elle en route pour l'aéroport ? Emmett est-il dans un bar, en train de noyer son mal-être dans l'alcool ? Vais-je partir pour la Pennsylvanie seule, aujourd'hui ?

« Euh... allô ! Vous êtes bien Theodore Leo Manfred ? Je suis la petite fille que vous avez laissée tomber comme une vieille chaussette il y a vingt-sept ans. Mon frère n'est pas venu avec moi aujourd'hui parce qu'il est bien trop occupé à abandonner sa petite amie et son bébé à lui. Vous savez ce qu'on dit à propos de l'arbre et de la pomme... »

Je sors de l'ascenseur dans le hall de mon immeuble, et j'éclate en sanglots. J'ai dans la main l'itinéraire de Boonsonville, en Pennsylvanie.

Un voisin entre deux âges m'interpelle :

— Eloise, mon enfant, vous ne vous sentez pas bien ? Vous devriez vous asseoir et respirer un bon coup.

Je m'empresse de suivre son conseil.

Je jette un bref coup d'œil sur ma montre. J'ai laissé un message à Emmett en début de semaine pour lui dire que j'avais l'intention de partir à 10 heures pétantes le samedi matin.

Va-t-il s'abstenir de venir, et laisser filer Charla ?

Je ne céderai pas. Pas question de rester ici pendant dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure... et de me retrouver encore ici à midi à faire le poireau.

Allons-y !

Tu peux rester encore quelques minutes pour vérifier si le courrier est arrivé. Après tout, Emmett était chez mamie, et elle a peut-être eu besoin de lui pour l'aider. Ou alors il est déjà parti, mais il s'est arrêté en chemin pour acheter des bagels et du café pour la route. Peut-être que...

Peut-être que l'invitation à mon mariage est dans ma boîte aux lettres.

J'ignore les catalogues, les factures, les prospectus et les pubs.

Je sors l'enveloppe rouge en forme de cœur.

Elle est adressée à Eloise Manfred et son Invité d'honneur.

Super ! Il faut que j'emmène un soupirant !

Heureusement que Noah est parti pour Londres aux premières lueurs de l'aube (un scandale dans lequel Madonna et son mari seraient impliqués) et qu'il n'a pas vu ça ! Eloise Manfred et son Invité d'honneur... Non mais franchement, ça rime à quoi ?

J'ouvre l'enveloppe. Un petit stick jaune autocollant a été appliqué sur l'invitation, laquelle, soit dit en passant, est aimantée de façon à pouvoir être plaquée sur le frigo.

« Eloise : pouvez-vous relire cet exemplaire et renvoyer le tout à la rédactrice en chef technique avec vos corrections ou vos annotations pour lundi midi au plus tard. »

A.O. »

Les yeux fermés, je décolle lentement le stick jaune. Sur un cœur en cuir rouge sont imprimés en noir ces quelques mots :

Eloise Manfred et <préciser ici le nom du marié>

Ont trouvé chaussure à leur pied.

Ils vous invitent à fêter l'événement

Au Fifth Avenue Fantasy

Le vingt-neuf février @ 22 heures

Je ne vais pas me marier... Non, j'ai juste trouvé chaussure à mon pied, et je vais fêter notre... association.

Et puis, entre nous, ça va durer combien de temps, ces festivités ? Jusqu'à 4 heures du matin ? Vous avez déjà vu une cérémonie qui commence à 22 heures, vous ?

Avec un peu de chance, on devrait découper le gâteau vers les 2 heures du matin.

Si gâteau il y a, bien sûr. Le concept ne serait-il pas un brin... traditionnel?

Au lieu d'un gâteau, j'aurai peut-être droit à des graines de citrouille ou à du *Jell-O*, du *Jell-O* jaune. Vous parlez d'un programme : soja, tofu, seitan, *Jell-O* jaune. Avec mes invités, Lenny Kravitz et Astrid bis et le bijoutier de Round Rings.

Mais c'est quoi, ce mariage ?

Certainement pas le mien !

A 10 h 17, je m'écroule sur l'unique chaise du hall, complètement épuisée.

— Ouais... Elle est encore là !

Je me retourne. C'est Charla, avec ses nattes relevées en macarons de chaque côté du visage, comme la princesse Leia. Elle est tout sourires. Et à côté d'elle, les mains dans les

poches, Emmett.

Pendant la première heure du trajet, c'est moi qui joue les emmerdeuses. Des réponses monosyllabiques, quelques : « Mais tu as déjà fait pipi il y a une demi-heure, Charla ! » Plus quelques piques à Emmett pour lui dire de baisser le son... Par deux fois, j'ai même dû intimer à mon estomac l'ordre de cesser ses gargouillements !

Charla s'inquiète.

— Eloise, tu es sûre que ça va ?

— Oui, j'ai juste trop de choses à penser.

Intérieurement, je me traite de tous les noms. Espèce d'égoïste ! Tu as trop de choses à penser ? Tu te maries avec un mec super, et sans déboursier un dollar. Un mariage à la con, d'accord, mais sans déboursier un dollar. Charla elle, est enceinte de l'homme le plus immature que je connaisse, et Emmett a besoin qu'on s'occupe de lui. Et sérieusement ! Alors, arrête de ne penser qu'à ton nombril, Eloise.

C'est curieux, mais je me sens beaucoup mieux. Rien de tel qu'une petite séance d'autoflagellation pour cesser de broyer du noir.

— Charla, tu as besoin d'aller aux toilettes ? Il y a une aire de repos dans trois kilomètres.

— Non, ça va.

— Emmett, tu as faim ?

Je l'épie dans mon rétroviseur. Il secoue la tête sans lever le nez.

Nous roulons en silence jusqu'à la frontière de la Pennsylvanie. Emmett s'assied lorsque nous passons devant le panneau de signalisation et regarde par la vitre d'un air sombre. Quant à Charla, elle se partage entre la contemplation du profil de mon frère et la lecture de *A quoi s'attendre quand on attend un bébé ?* Elle a même essayé de nous en faire profiter, mais Emmett a dit qu'il n'était pas mûr encore pour entendre parler de *cordons ombilical*...

La prochaine sortie, c'est Boonsonville.

Cette fois, mon cœur commence à battre la chamade. *Nous y sommes... C'est la ville où habite mon père !*

Enfin, disons qu'il *pourrait* y habiter.

C'est cette incertitude qui me permet de continuer. Je conduis tout doucement. Conduire sans but, c'est une chose, savoir où on va, c'est une autre paire de manches.

— Nous y sommes.

J'ai l'estomac tout retourné. Emmett demande, en scrutant le paysage :

— Où ça ? Je ne vois rien.

— Je veux dire que nous avons pris la bonne sortie. Cette fois, nous sommes à Boonsonville.

J'ai le front en sueur et mon cœur s'emballe.

Je n'y arriverai jamais. Jamais.

C'est Charla qui prend la direction des opérations, plan en main.

— Bon, la rue à gauche, ce doit être Boonsonville Lane.

Je stoppe la voiture au milieu de la rue.

— Eloise, qu'est-ce qui te prend ? Redémarre tout de suite !

Je mets le pied sur la pédale d'accélérateur, mais je suis incapable d'aller plus loin.

— Je ne peux pas, c'est au-dessus de mes forces !

Emmett sort de son mutisme.

— Allons-y ! Allons dire à ce connard ce que nous pensons de lui. Nous n'avons pas fait tout ce chemin et vécu cette vie à la con pour rien ! Nous allons lui dire en face qu'il est le plus immonde salaud de cette terre.

Mon Dieu, je ne sais plus où j'en suis. J'essaie de parler.

Emmett...

Mais rien ne sort. Normal qu'il ressente ce qu'il ressent. C'est son droit.

Mais alors, pourquoi sommes-nous ici ? Si tout le monde a le droit de penser ce qu'il veut, pourquoi jugeons-nous les gens ? Pourquoi exigeons-nous des choses d'eux ?

Si Emmett est en droit de ressentir cette rancœur, pourquoi mon père ne serait-il pas en droit de s'enfuir pour échapper à ses responsabilités ?

— Eloise, tu veux que je prenne le volant ?

Je respire un grand coup.

— Non, ça va aller. Boonsonville Lane ! Ça devrait être là.

Seulement voilà, c'est Thomas Frumkin Way, et pas Boonsonville Lane.

Mon cœur ralentit un peu.

— Regardez, dit Charla, il y a deux gosses qui arrivent en skateboard. Nous pouvons leur demander le chemin.

Je m'arrête à leur hauteur et je baisse la vitre. Il y a une odeur de neige dans l'air.

— Excusez-moi, nous cherchons Boonsonville Lane.

C'est le blondinet aux taches de rousseurs qui se dévoue.

— Au carrefour, tournez à droite. Continuez tout droit pendant un ou deux kilomètres, et vous la trouverez sur votre droite, avant la rivière.

Mais un virage à droite et deux kilomètres plus loin, je ne vois rien sur ma droite, à part la fameuse rivière. Nous voilà bien ! Nous sommes encore perdus. J'entends d'ici les gamins rigoler...

Charla gémit.

— Il faut vraiment que j'aie fait pipi. Et je me sens un peu... malade.

Ses joues se gonflent comme si elle s'apprêtait à vomir, là, sur les genoux d'Emmett.

Je fonce vers la station-service devant laquelle nous sommes passés en sortant de l'autoroute.

— Charla, il y a des toilettes là-bas.

Je lui montre du doigt une porte sur laquelle est accroché un écriteau minuscule avec la mention « En dérangement ». Zut!

— Ça ne fait rien, ça va un peu mieux, je crois que je peux me retenir. Tu devrais peut-être demander à l'employé où se trouve Boonsonville Lane.

Tandis qu'Emmett regarde par la vitre d'un air sombre, et que Charla fait des exercices respiratoires, je cours vers la petite boutique.

— Vous dites Boonsonville Lane ?

L'employé répète le nom de la rue en étant sa casquette, et demande par-dessus son épaule aux gens présents dans le magasin.

— Vous savez s'il y a une Boonsonville Lane par ici ?

Un homme passe la tête par la porte.

— Il y en avait une, mais la municipalité l'a débaptisée.

— Et quel est son nouveau nom ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Où peut-on se renseigner ?

— A la mairie. Mais il n'y a personne à cette heure. Le mieux est d'aller au restaurant Flo et de poser la question. Il y a des tas d'anciens, là-bas. Vous en trouverez bien un qui saura vous répondre.

Pour atteindre le restaurant, il y a juste la route à traverser. Charla fonce aux toilettes pendant qu'Emmett et moi nous glissons dans un coin de l'établissement. Lorsque la serveuse arrive, le crayon derrière l'oreille, pour prendre la commande, je lui demande comment s'appelle l'ancien Boonsonville Lane.

Elle crie par-dessus son épaule à l'attention de tous les gens présents :

— Vous savez quelle rue portait autrefois le nom de Boonsonville Lane ?

Une femme mûre sur le point d'enfourner une grosse bouchée de tarte aux pommes lui répond :

— Thomas Frumkin Way.

Thomas Frumkin Way ? Mais nous en venons...

La serveuse s'informe :

— Pourquoi ? Vous venez voir des parents ?

— Une vieille relation de famille.

La femme à la tarte aux pommes se fend de quelques renseignements complémentaires.

— L'ennui, c'est que personne n'habite plus cette rue depuis quinze ans. Il y avait bien

la maison du gardien de la laiterie d'à côté, mais elle a été rasée quand les chevaux sont arrivés.

C'est bien notre veine ! Mais ne nous décourageons pas ! Il faut enquêter. On est là pour ça, non ?

Je m'éclaircis la gorge.

— Euh, est-ce que vous connaissiez pas hasard un certain Theo Manfred ? Il s'occupait peut-être de cette ferme...

Un homme se met à rigoler.

— Theo Manfred ? Gardien ? Vous voulez rire... Il n'était déjà pas capable de s'occuper de lui !

J'échange un regard avec Emmett. Il fixe le mur, puis attrape sa veste et s'enfuit du restaurant. Je le vois cracher par terre et s'adosser à la voiture, les mains dans les poches.

— Vous le connaissez bien ?

— Pas très bien, non. De toute façon, il n'est plus là. Theo occupait un appartement dans la maison du gardien. C'était une sorte de rédacteur, mais il avait l'habitude d'oublier de payer son électricité... Il n'avait donc plus de lumière, mais il s'en fichait complètement. Lorsque le gardien frappait à sa porte pour récupérer son loyer, il le trouvait en train de travailler à la lueur des bougies.

Je lutte contre une furieuse envie de fermer les yeux.

— Et... il habite toujours en ville ?

— Non. Il s'est tiré il y a des années. Il a prétendu qu'il s'était trouvé un job dans un journal. Pas un job de journaliste, quelque chose comme relecteur pour un petit canard de Scranton. Il était censé corriger les fautes de grammaire.

— Et c'est loin d'ici ?

— A peu près deux heures de route vers le nord. Enfin, ça dépend de la circulation, bien sûr.

Je me sens soulagée. Plus on avance, plus il sera facile de continuer.

Encore que ce ne soit pas si simple ! Nous sommes censés aller jusqu'à Scranton pour essayer de dénicher les bureaux d'un journal et demander si Theo est toujours salarié chez eux.

Nous n'avons pas de plan de rechange. Nous nous sommes contentés de notre plan initial, à savoir nous rendre à l'adresse trouvée par Noah sur Internet.

Mission accomplie ! Nous n'avons peut-être pas trouvé Theo Manfred, mais nous avons découvert où il habitait, autrefois. C'est déjà un premier pas.

La serveuse me demande :

— Je vous sers quoi, ma belle ?

Je sursaute, et je fais un geste vers la fenêtre.

— Je suis désolée, mais j'ai l'impression que mon frère ne se sent pas bien. Merci

quand même pour tous ces renseignements.

Je laisse dix dollars sur la table et je sors.

Emmett est toujours adossé à la voiture, l'œil rivé sur ses bottes.

— Si tu n'arrives pas à gérer la situation, ce n'est pas grave. Tu n'es pas obligé de m'accompagner. Moi, je me sens prête, et c'est *mon* problème.

— Ben voyons. Tu me forces à être prêt, Eloise. Comment pourrais-je continuer à vaquer joyeusement à mes occupations comme si de rien n'était, sachant pertinemment que tu ratisses toute la Pennsylvanie pour retrouver ce connard ?

— Depuis quand vaques-tu joyeusement à tes occupations, Emmett ?

— Ça fait des années que tu me le reproches. Je fais ce que je veux sans me soucier du lendemain. Ce refrain, ça te rappelle bien quelque chose, non ?

Tiens, il écoute quand même ce que je lui dis...

— Voici ce que je te propose, Eloise. Tu as d'autres préoccupations pour le moment, alors je crois qu'il vaut mieux rebrousser chemin... Tu seras plus en forme pour reprendre tes recherches le prochain week-end.

— *Je* vais reprendre *mes* recherches ?

— Tu viens de dire que je n'étais pas obligé de venir. Que c'est toi qui te sentais prête.

Oui, mais...

Je veux que tu viennes avec moi. J'en ai besoin.

Charla sort du restaurant en se passant une serviette en papier humide sur les joues.

— Vous ne savez pas que c'est mauvais pour le bébé d'entendre les gens se disputer ?

Nous nous retrouvons dans la voiture, mais cette fois, Emmett est derrière le volant.

— A force de faire tourner cette bague, tu vas finir par la faire glisser de ton doigt, et elle va passer par la vitre.

Assise à côté d'Emmett, j'attends Charla, qui vient d'avoir une envie subite de bœuf grillé au fromage avec de la sauce au moment même où nous nous apprêtons à quitter le parking du restaurant.

Je regarde Emmett, puis mes yeux se posent sur ma main. C'est vrai que je faisais tourner mon diamant sans même m'en rendre compte.

— Ça signifie, paraît-il, que tu n'as pas réellement envie de te marier. C'est une de mes ex qui m'a dit ça un jour où je prenais mes distances avec elle.

— Tu avais une bague ? Toi ?

— Oh, une espèce d'anneau en plastique et en cuir que j'ai trouvé dans l'Oregon. Elle m'a dit que je jouais avec chaque fois qu'elle prononçait le mot « engagement ». J'ai été obligé de lui expliquer ce que j'éprouvais pour elle... des sentiments contradictoires.

— C'était la vérité ?

— Oui. J'ai toujours été comme ça avec les filles.

— Et tu n'as pas envie de t'arrêter ? D'aimer quelqu'un sans être obsédé par l'idée de prendre le large dès que ça devient sérieux ? Tu n'as donc pas besoin de paix et de sérénité ?

Il hausse les épaules.

— Je ne sais même pas ce que ça veut dire.

— Remarque, moi non plus...

— J'en déduis que tu n'es pas sûre de vouloir te marier.

Je pousse un long soupir.

— Je ne sais pas. Mes amies n'arrêtent pas de me dire que j'ai des difficultés à m'engager, sur le plan affectif. Comme mon père... et à cause de lui. Le syndrome de l'abandon. Enfin, tu vois le genre...

Il regarde la bague.

— Pourtant, tu as franchi le pas, puisque tu vas te marier.

— En attendant, je me tape une rangée de Tums par jour.

— Moi aussi.

— Je voudrais te poser une question... Est-ce que tu aimes Charla ?

— C'est un peu personnel, comme question, non ?

— Elle t'aime, tu sais...

— Viola. Vickie. Valmont.

— Valmont n'est pas un nom de femme, et tu ne vas pas t'en tirer par une pirouette.

— Tu as l'intention de me faire parler ?

— Il faut bien que tu grandisses un jour ou l'autre, Emmett. Pourquoi pas maintenant, avec un bébé en route ?

Il se raidit.

— Avec une sœur comme toi, pas étonnant que je me tourne vers des femmes qui ne sont pas toujours sur mon dos et ne remettent pas en cause ma vraie personnalité. Charla m'aime comme je suis. Si ça ne te plaît pas à toi, eh bien, tant pis.

J'ai essayé de me dire « tant pis » pendant une année entière, mais ça n'a pas marché. Ça n'a pas l'air de mieux fonctionner pour Emmett.

Le problème est de savoir si mon petit frère a le droit de se comporter comme il le fait, de s'en aller quand bon lui chante, de ne jamais s'engager. Peut-on laisser l'amour lui passer sous le nez parce qu'il est trop immature, et qu'il n'a pas la moindre intention d'y remédier ?

Une info pour toi, Emmett : Charla est en train de te lancer un défi. Elle te comprend si bien que tu ne t'en rends même pas compte.

En d'autres termes, Charla est ma meilleure alliée en ce moment.

— Je ne dirai rien, Emmett, mais tu sais ce que j'en pense.

— Je ne lis pas dans les pensées, Eloise.

Malgré le froid de canard, je baisse la vitre.

— Notre père est parti par refus de s'engager. Il ne voulait pas avoir la responsabilité d'une famille. Il n'en avait rien à cirer. Tu tiens tellement à te mesurer à lui ?

— Primo, tu ignores pourquoi il est parti. Deuxio, Mme le Juge, je te demanderai de ne pas me comparer à lui. Comment oses-tu ?

Il n'y a que la vérité qui blesse...

— Dans ce cas, pourquoi est-il parti, à ton avis ?

— Il a peut-être cru que nous nous débrouillerions mieux sans lui.

La voix d'Emmett est si faible que je ne suis pas certaine d'avoir bien entendu. Je me tourne vers lui.

— Emmett, c'est ça que tu penses ? Que Charla et le bébé se débrouilleront mieux sans toi ?

— Je ne deviendrai jamais « le père de l'année ». Je n'ai même pas de travail.

— Tu peux en trouver un. Tu peux te faire mille dollars de l'heure juste en souriant devant un objectif. Et puis tu es diplômé de Yale... Tu peux faire tout ce que tu veux.

Il appuie sa tête sur le haut du siège et pousse un long soupir.

— Quand j'envisage de me marier, et que j'imagine un bébé dans un petit lit ou une poussette, j'ai l'impression d'être prisonnier... Je deviens totalement claustro ! Comme si je ne pouvais plus respirer.

— C'est exactement ce que j'éprouve quand je pense à mon mariage.

— Dans ce cas, pourquoi te marier ? Ce n'est peut-être pas le bon moment.

Pas le bon moment, pas le bon mec... Comment savoir ?

— Je suis peut-être tout simplement une dégonflée, Emmett.

Il me regarde, puis regarde par la vitre.

— Oui. Et moi aussi.

— Je pense que c'est normal. Ça veut dire que notre cerveau commence à fonctionner correctement.

Emmett tend le doigt vers le tableau de bord.

— Dans ce cas, peux-tu m'expliquer pourquoi la jauge à essence est dans le rouge ?

Il ne manquait plus que ça...

Nous votons, et décidons à l'unanimité de rentrer au bercail en remettant le voyage à Scranton au prochain week-end. Charla se porte même volontaire pour rechercher sur Internet les différents journaux locaux afin de retrouver les coordonnées d'employeurs potentiels. Emmett et moi ne savons même pas si nous devons la remercier ou la regarder de travers...

Une demi-heure plus tard, Charla nous annonce qu'elle a encore besoin de faire pipi et une envie impérieuse d'un *milk shake* à la fraise. Nous faisons donc une halte au McDonald de l'autre côté de l'autoroute.

J'avise une table libre.

— Si nous faisons une pause pour manger ? J'en ai marre de la voiture, et ça commence à sentir le hamburger.

Charla engloutit un burger McVeggie et déballe un sandwich au poisson. Je mange les cornichons qu'Emmett a retirés de son cheeseburger. Lui fait une razzia sur mes frites dès qu'il en a fini avec les siennes.

Nous sirotions nos *milk shakes* dans un silence complice et respectueux de l'autre.

J'en profite pour glisser sur la table le « carton » d'invitation à mon mariage.

— Que pensez-vous de ça ?

— « Eloise Manfred et son Invité d'honneur » ? On a l'impression que ton fiancé pourrait être n'importe qui. A la place de Noah, je serais vexé jusqu'au trognon.

— Il n'a encore rien vu. De toute façon, je suis sûre que le mot « invité » a été utilisé juste pour la maquette, et que la vraie enveloppe comportera le nom des destinataires en bonne et due forme.

Charla me fait un clin d'oeil.

— Je trouve l'expression « en bonne et due forme » d'un classicisme !

J'espère qu'elle a tort.

— C'est quoi, ce royaume de la fantaisie ? On se croirait dans un reality show.

— Ce sont des locaux gérés par une société capable de transformer tout en n'importe quoi, du sous-marin à la jungle. Un appart' de luxe avec terrasse en haut d'un gratte-ciel du centre-ville... La société les loue pour diverses manifestations un peu déjantées. Actuellement, ils essaient de se faire connaître auprès des professionnels du mariage.

Tout en piquant dans mes frites, elle aussi, Charla demande :

— Alors, c'est quoi votre mariage idéal ?

Vous savez la réponse qui me vient sans réfléchir ? Celui de Philippa ! Un beau mariage traditionnel en blanc — pas en jaune — avec des fleurs et une authentique côte de bœuf. Des invitations soigneusement calligraphiées sur bristol. Et une vraie cérémonie, pas la célébration d'une espèce de PACS à la va-vite.

Naturellement, Philippa a adoré les invitations en cuir. Il y a une semaine, quand nous avons fait un saut avec les représentants de *Wow* chez Invitations by Pauline, elle a couru vers le présentoir où trônaient les invitations en cuir et en forme de cœur et s'est écriée, tout excitée « Alors ça, c'est vraiment cool ! Je veux celles-là... Quoique... entre la rouge ou la pourpre, je n'arrive pas à me décider. »

Tout le personnel de *Wow Wedding* présent sur les lieux s'est écrié d'une même voix :

— Philippa, vous voyez bien que ça n'a rien d'une invitation traditionnelle !

Philippa a soupiré, puis a reposé l'invitation sur le présentoir. Se tournant vers la table de l'autre côté de l'allée, elle s'est exclamée :

— Oh regardez, cette invitation, là-bas... Elle est d'une tristesse ! Je parie que c'est celle que je suis censée choisir, non ?

Astrid a plissé les yeux.

— Philippa, votre attitude n'est pas celle d'une mariée classique d'aujourd'hui. Si vous ne veillez pas à changer de comportement, je me verrai dans l'obligation de vous choisir une remplaçante.

Du coup, Philippa a regardé son invitation d'un autre œil!

— Mon Dieu, ce filet doré là, sur l'enveloppe, c'est absolument divin !

Astrid a souri d'un air satisfait.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous. C'est ce qui m'a fait choisir ce modèle.

Dès qu'Astrid a eu le dos tourné, Philippa s'est mis deux doigts dans la gorge en faisant semblant de vomir.

— Les invitations seront prêtes dans quelques jours. Vous devez me donner la liste définitive de vos invités lundi au plus tard.

— Vous n'allez pas...

Philippa s'interrompt et décide de se taire, mais elle jette un coup d'œil vers moi. Je termine mentalement sa phrase.

Vous n'allez pas vous inviter à notre mariage, quand même !

— Vous pouvez inviter cinquante personnes chacune, y compris les annonceurs et leur personnel.

D'accord... Je vois d'ici la table de la mariée : Noah et moi, le responsable pub du traiteur avec sa copine... et Astrid. Quoique... elle ne daignerait pas s'asseoir avec une subordonnée, même s'il s'agit de la mariée.

— Eloise, allô ? Ici la Terre. Eloise Manfred !

Je sursaute, et qui je vois ? Charla qui m'observe en buvant son *milk shake* à la fraise. Emmett est là aussi, occupé à étaler des frites au ketchup sur le papier d'emballage de son hamburger.

— Alors, est-ce qu'Emmett et moi serons invités ?

Je ne suis même pas sûre, moi, d'être invitée...

La question est embarrassante.

— Bien entendu. Noah va demander à Emmett d'être garçon d'honneur. Et puis il y aura toi, mamie, quelques amis et une centaine d'inconnus qui payent l'addition.

Emmett secoue la tête.

— Tout ça me paraît complètement dingue. On se demande qui se marie...

Bien vu, petit frère... Charla essaie de me défendre.

— C'est un mariage très branché, voilà tout.

J'ajoute :

— Et gratuit.

Emmett ricane.

— Un mariage « gratuit », ça n'existe pas. N'importe quel crétin le sait.

17.

Intervention de la femme n° 1 :

— Il est trop beau pour toi. Personne ne croira que c'est ton petit ami.

Réponse de la femme n° 2 :

— Sache que je n'ai pas l'intention de payer deux cents dollars l'heure pour un type ordinaire !

Cette conversation se tient dans le hall d'accueil de l'agence Perfect People le lundi après-midi, en présence de Jane, Amanda et moi. Les deux femmes sont en train de feuilleter les classeurs avec les photos des mannequins. Au moins, je ne suis pas la seule à louer les services d'un remplaçant !

Il me faudrait une doublure de père, s'il vous plaît !

— Eloise, regarde un peu celui-là... Harrison Fordsley. C'est dingue ce qu'il lui ressemble. C'est son sosie parfait !

Amanda brandit le livre des sosies de gens célèbres en me montrant la photo sur papier brillant d'un séduisant cinquantenaire.

— Harrison Ford est trop viril pour quelqu'un de « cool branché ». J'ai besoin d'un mec plus près de Pierce Brosnan ou de Billy Bob Thornton. Voire de Bruce Willis, mais avec des cheveux.

Amanda et Jane continuent de tourner les pages. Soudain, Jane sursaute et me fourre sous le nez la photo de Pierce McBrosnan.

Je prends bien le temps de regarder le cliché (le vrai nom du mannequin est Howie Schwineman, toujours d'après la fiche signalétique au dos de la photo.)

— Pas mal ! Mais laissez tomber le press-book des sosies. Moi, j'ai besoin d'un mec ordinaire. Quelqu'un qui me ressemble, avec vingt-cinq ans de plus, bien sûr.

Elles inclinent la tête pour me regarder sous toutes les coutures. Je leur tends une photo de Theo Manfred.

— Quelqu'un... dans ce genre.

— C'est ton père ?

Je hoche la tête, une boule au fond de la gorge. *C'était mon père, autrefois...*

Jane examine la photo de la taille d'un portefeuille.

— On dirait les dernières photos que j'ai de mon père. Il est vraiment jeune, et beau garçon. Difficile d'imaginer cet homme en cinquantenaire ou sexagénaire.

Elle a raison. Dans ma tête, Theo Manfred aura toujours vingt et quelques années... Il portera toujours des Levis, une chemise blanche à col boutonné et une fine cravate rouge. Il ne tombera jamais malade et ne vieillira jamais.

Amanda se rassied et recommence à feuilleter le classeur des sosies.

— Je sais ce qu'il nous faut : Kevin Costnerberg. Je suis formelle, il pourrait être ton père.

J'éclate de rire.

— Ecoutez, les filles, je préfère que vous le choisissiez à ma place. C'est trop difficile pour moi.

Jane scrute mon visage.

— Tu es sûre que ça va, Eloise ? Tu sais, tu n'es pas obligée de faire ça. Il suffit de dire à ta patronne que ton père est « indisponible » et que tu ne veux pas louer les services d'une doublure. Elle n'a pas besoin de tout savoir non plus...

— Je sais, mais...

Mais quoi ? Je ne sais même pas pourquoi j'ai prononcé ce *mais*.

Enfin non, c'est faux ! Je *sais* pourquoi je l'ai dit.

J'ai besoin d'un père. Pour une photo, pour un jour, pour une heure, je veux un père... Et qu'il me dise toutes ces choses que le faux père de Philippa a dites quand il a visité les bureaux de *Wow Weddings*.

Il va falloir que je lui demande quel pourboire elle lui a refile pour ça.

Amanda pousse un cri de victoire en tenant triomphalement une photo.

— Oh mon Dieu, regardez un peu ça ! Je vous présente Kevin Costnerly !

Elle regarde le dos de la photo et se marre.

— Son vrai nom est Gunther.

Je regarde la photo.

— Enfile-lui un trench-coat en suède noir, et c'est le père idéal, avec le fameux look *metrosexual*.

Jane suggère que nous regardions le film de Costner *Jusqu'au bout du rêve* dans la soirée, histoire de rendre hommage à l'original, mais Amanda proteste.

— Plutôt *Danse avec les loups*...

Elle se lève, droite comme un I, et se met à crier :

— Je vous trouverai ! Je finirai bien par vous trouver !

Jane éclate de rire.

— Ça, c'était *Le Dernier des Mohicans*.

— Oh, ça va !

— Et pourquoi pas *Waterworld* ?

Ma proposition ne les emballe pas beaucoup.

— O.K., mais cette fois, je tiens le bon titre : *La Belle et le Vétéran*.

— Là, ça me va ! J'apporterai le pop-corn.

Dix minutes plus tard, Kevin Costnerly se retrouve booké pour le lundi suivant, pour la modique somme de deux cent cinquante dollars de l'heure. Les cinquante dollars en plus, c'est pour qu'il suive nos instructions à la lettre : gel sur les cheveux, veste de cuir noir et tenir dix minutes minimum le rôle de père exubérant. La routine, quoi...

La petite Summer pique une crise de larmes en essayant vainement d'atteindre ma collection de Père Noël en chocolat en haut d'une étagère.

— C'est une crise de colère ? demande Emmett.

— Mais non, chéri, répond Charla. Elle veut du chocolat, c'est tout.

— Mais alors, ça risque de se gâter ?

— Tu l'as dit.

Brusquement, je me rappelle que nous avons organisé cette petite séance de baby-sitting pour convaincre Emmett des joies de la paternité, et non pour lui faire découvrir les difficultés du quotidien. Depuis notre retour de Pennsylvanie samedi, Emmett a réintégré l'appart de Charla, laquelle prend bien soin de ne pas laisser traîner de revues sur les femmes enceintes.

Natasha a un rendez-vous, Noah travaille pour *Hot News* avec sa coéquipière habituelle, Jane et Ethan prennent leur cours de kickboxing pour couples à leur club de remise en forme. Quant à Amanda et Jeff, ils sont actuellement en TDP... Un raccourci d'Amanda dans son jargon Internet pour : « Tentative de procréation ». En d'autres termes, ils n'arrêtent pas de faire l'amour.

Alors je dois faire avec, dans l'ordre : une gamine de deux ans qui fait des siennes, une nouvelle copine travaillée par ses hormones et un frère cadet un peu barjot...

Summer tend un bras vers Charla.

— Moi, moi !

Emmett se renseigne.

— Elle veut qu'elle la prenne dans ses bras ?

— Non, je crois plutôt qu'elle a envie de toucher mes nattes.

Charla s'assied sur le tapis à côté de la petite.

Et la suite prouve qu'elle avait raison. Summer s'occupe un bon moment à les examiner, à essayer de les mettre dans sa bouche et à tirer sur les petites boules rouges et brillantes qui agrémentent les élastiques.

Summer montre les nattes du doigt en tapant du pied.

— Moi, moi !

Charla s'exécute. Elle prend les cheveux roux et bouclés de la petite qui lui arrivent

presque jusqu'aux épaules, et lui fait deux tresses. Summer passe une bonne dizaine de minutes à s'admirer dans la glace en faisant des sourires.

Emmett est un peu dérouté.

— Bon, alors qu'est-ce qu'on fait ?

— A propos de quoi ?

— Eh bien, de baby-sitting...

— C'est ce qu'on est en train de faire.

— Ah bon, c'est ça ?

— Oui. Nous allons jouer avec Summer, la faire manger, lui faire prendre son bain et jouer encore un peu avec elle. Puis on lui donnera du lait avec des cookies, et ensuite... au lit !

— Vers les 19 heures ? Enfin, grosso modo.

— Plutôt vers 20 heures.

Summer tend le doigt vers Emmett.

— Pa-pa.

Emmett devient blême.

— Pourquoi elle dit ça ?

— Ne t'en fais pas, Emmett, elle ne t'accuse pas. Les bébés ont tendance à mettre tous les hommes dans la même catégorie, celle des « papa ». C'est leur façon à eux de distinguer les hommes des femmes.

Je le sens nettement plus détendu.

— A propos, où est son père ?

— Là où est le nôtre !

Il me regarde, surpris, puis observe la petite. Il digère l'information... Il vient de comprendre que cette adorable gamine d'à peine deux ans, douce, innocente et éclatante de vitalité, a déjà un passé lourd à porter.

L'air sombre, Emmett regarde la petite jouer avec son Elmo danseur. Tandis qu'Elmo fait un demi-tour sur lui-même, et que Summer pousse des petits cris de plaisir, voilà que mon petit frère se met à pleurer.

Charla le regarde, les yeux ronds. J'en reste bouche bée, moi aussi. Pleure-t-il vraiment ?

Charla lui passe le bras autour du cou.

— Emmett, mon chéri ! Ça ne va pas ?

— Je ne suis qu'un salaud.

Il jette un coup d'oeil vers la gamine.

— Oh merde !... Je ne voulais pas jurer devant le bébé.

Charla se cache le visage dans les mains.

— Emmett, je sais bien que tu dois faire face à des tas de problèmes...

— Je dois m'en aller, O.K. ?

Charla ferme les yeux un instant.

— D'accord.

Deux secondes après, Emmett est parti.

Charla pousse un long soupir.

— Je vous parie qu'il ne rentrera pas cette nuit.

Malheureusement, le sort semble lui donner raison.

Charla appelle à minuit pour nous annoncer qu'Emmett n'est pas rentré.

— Il est parti pour de bon, je le sais. Une partie de moi-même a envie de hurler : « Bon débarras et que le diable t'emporte ! », mais l'autre partie, celle qui compte le plus, a terriblement besoin de lui.

J'essaie de trouver quelque chose à lui dire pour lui remonter le moral, mais quelqu'un sonne à l'Interphone.

C'est Emmett.

Je reviens au pas de course vers le téléphone.

— Charla, il vient de débarquer chez moi. Laisse-moi lui parler, d'accord ? Je suis sûre que tout ira bien.

Elle me répond d'une voix tremblante :

— D'accord.

Et elle raccroche.

J'ouvre ma porte d'entrée et je regarde Emmett gravir les marches. Il a préféré l'escalier à l'ascenseur... J'habite pourtant au neuvième étage. Monter à pied, c'est faisable si on a une bonne raison pour ça (c'est ce que j'ai appris à mes dépens à l'occasion d'une récente coupure d'électricité), mais l'ascenseur est là pour s'en dispenser.

Lorsqu'il pénètre dans mon appart, Emmett a les joues rouges de froid.

— Qu'est-ce que je vais faire ?

— Tu feras ce que tu as envie de faire, Emmett.

— Ce qui signifie ?

— Ça signifie que ce serait supergénial que tu aies envie d'assumer ton rôle de père.

— Et voilà, je m'y attendais... Toi et tes sempiternelles leçons de morale : « Fais ci, fais pas ça ! »

Et alors ? A quoi bon faire une chose à contrecœur ?

Si tu n'as pas envie être père, difficile de l'être... On peut le faire par devoir, on peut aussi se montrer à la hauteur de la situation... et être récompensé au-delà de ce qu'on avait imaginé.

Mais est-ce que ça fonctionne réellement de cette façon ? Peut-on agir par devoir, et

finir par être heureux, comme au panthéon des téléfilms ? Hier soir, j'ai regardé un film sur le câble, l'histoire d'une grand-mère sans ressources et solitaire que ses enfants ont quittée à la première occasion, et dont les petits-enfants — abandonnés par leurs parents — recherchaient désespérément un foyer. Elle les a recueillis par devoir, luttant contre l'amour qu'elle ressentait pour eux, puis elle a essayé de les mettre dans un bus pour qu'ils aillent chez un autre parent... mais elle a fini par laisser le bus partir sans eux.

Après tout, il pourrait se passer la même chose pour Emmett..

Peut-être qu'au premier regard, il tombera amoureux fou de son enfant.

Ma grand-mère me dit toujours : « Il faut distinguer la motivation intrinsèque de la motivation extrinsèque. Le problème, c'est que ton père n'avait ni l'une ni l'autre. »

Emmett me demande d'une toute petite voix :

— Tu crois que je suis comme papa ? Que je vais devenir comme lui, comme ce salopard ?

— C'est à toi de décider, Em.

Il me regarde et se cache le visage dans les mains.

— J'ai engagé une doublure pour jouer le rôle de mon père lundi, à cette fameuse séance photos. Je voulais que tu le saches.

— C'est plutôt pathétique, non ? Un remplaçant...

— Il y a deux semaines, j'ai aussi engagé une doublure pour jouer le rôle du frère, au cas où tu ne te serais pas manifesté.

— Je suis venu...

— Mais notre père ne se manifestera pas, lui...

— Pourquoi ne dis-tu pas à ta patronne d'aller se faire foutre ?

— Parce que dans la vraie vie, on ne se conduit pas comme ça, Emmett. J'ai une sacrée envie de faire ce que tu dis, mais c'est ma patronne, et j'ai besoin de mon boulot. J'ai besoin de payer mon loyer et mes factures. Et puis, j'adore mon job... Pas Astrid, mais mon job. On ne peut pas se permettre de dire aux gens — surtout ceux qui vous paient — d'aller se faire voir pour la simple raison qu'on ne les aime pas.

— Je n'ai pas besoin qu'on me fasse la morale.

— Tu veux savoir, petit frère ? Je crois bien que si !

— Est-ce que tu vas finir par me lâcher les baskets un jour ?

— Non.

— Génial ! Je sens que je vais m'amuser, avec toi.

— Il faut bien que quelqu'un te remette sur les rails, Emmett.

— Le bébé s'en chargera.

Là, je suis sciée. Je ne m'attendais pas à ça de lui. Il s'étend sur le canapé et fixe le plafond.

- Je peut squatter ton appart, cette nuit ?
 - Bien sûr. Mais ta place est chez toi, Emmett. Quelqu'un t'attend.
- Sur ces bonnes paroles, je prends la direction de ma chambre.

18.

Lorsque je me réveille le lendemain matin, Emmett dort comme un loir sur le canapé. Sur sa poitrine, j'aperçois son portefeuille ouvert sur une photo de Charla.

Je me demande s'il arrive à Theo Manfred de regarder des photos de ma mère, et de nous. Encore faudrait-il qu'il ait des photos de nous ! Et puis, quitte à regarder des photos de sa famille, autant être auprès d'elle...

J'observe Emmett, et cette photo qui monte et qui descend au gré de la respiration du dormeur. Il dort profondément. J'ai envie de rester pour être là quand il se réveillera, mais j'ai l'impression qu'Emmett a encore besoin de temps, besoin de se retrouver seul et en terrain sûr. Quant à moi, j'ai rendez-vous chez *Fly With Us Travel* à 9 heures précises avec les gens de *Wow* pour « choisir » la destination de mon voyage de noces.

Le voyage de noces... Où que nous allions, Noah et moi, nous serons mariés lorsque nous arriverons sur place. Je m'appellerai Eloise Benjamin, symboliquement parlant, j'entends.

Tandis que le bus de la Seconde Avenue se fraye un chemin dans le centre-ville, je contemple ma bague en m'intimant l'ordre de ne pas la faire tourner autour de mon doigt.

Je me demande où nous allons atterrir. Sur Jupiter, peut-être ? Ça ferait très branché. Ou alors en enfer. Pas de doute, ça, ce serait vraiment un scoop !

Lorsque j'arrive, le directeur est en train de distribuer des brochures au personnel de *Wow*. Astrid, Astrid bis, Devlin et son assistante, Philippa, tout le monde est assis à une immense table de conférence ovale.

L'homme est grand et décharné. Il prend la parole.

- Je voudrais mettre en avant deux de nos destinations les moins prisées des clients. Nous et les responsables sur place faisons des efforts considérables sur les prix pour être certains que le nom de nos deux sociétés auront le même traitement dans votre reportage.

- Mais bien sûr...

- Compte tenu de l'esprit patriotique qui refléurit depuis peu dans notre pays, nous souhaitons promouvoir les voyages de noces organisés dans notre bonne vieille Amérique profonde...

Quoi ? Si je comprends bien, je n'irai pas à Tahiti, ni à Venise, ni en Islande.

Mais que je suis bête, c'est sûrement Hawaii. Pas de problème avec Noah à mes côtés, un banc de sable blanc et une mer plus bleue que bleue...

Le directeur agite les deux brochures qu'il tient à la main.

— En conséquence, et sans autre cérémonie, nous sommes heureux de vous proposer ces deux destinations : un hôtel quatre étoiles à Orlando, en Floride, et un hôtel quatre étoiles à Chicago, dans l'Illinois, une formule *Bed and Breakfast* avec stage de cuisine.

Pardon ? J'ai dû mal entendre... Vous appelez ça des lieux de rêve pour un voyage de noces, vous ? Et d'ailleurs, on ne sait même pas lequel est pour la mariée branchée.

Mais une fois de plus, Astrid lit dans mes pensées...

— En tant que mariée classique, Philippa ira sous le soleil de Floride. Quant à Eloise, notre mariée branchée, elle se rendra à Chicago, célèbre ville battue par les vents.

Attendez un peu, je vais partir en voyage de noces à Chicago, en plein cœur de l'hiver ? Voilà pourquoi c'est une destination branchée : parce qu'aucun être humain en possession de toutes ses facultés intellectuelles n'aurait l'idée d'y séjourner.

Je jette un coup d'œil du côté de Philippa. Elle semble dans la lune. Je m'attendais à ce qu'elle mette en cause le choix de la Floride, mais elle n'a même pas cillé.

Première possibilité de refus : « Mais c'est quoi, ce bordel ? »

Deuxième possibilité : « Je veux aller à Chicago en plein cœur de l'hiver ! »

Ou encore : « Je peux appeler Parker pour avoir son avis ? »

Au lieu de ça, on dirait qu'elle va se mettre à pleurer.

Le directeur qui ne me quittait pas des yeux se tourne alors vers Philippa qu'Astrid bis vient de montrer du doigt.

— Et vous ne devinerez jamais ce qui vous attend, vous, la mariée classique... Deux, je dis bien *deux* billets d'entrée dans le monde merveilleux de Walt Disney. Ils sont inclus dans le voyage !

Pas de réaction. Pas un mot, pas un regard. Pas même le moindre ricanement.

« Allô, Philippa ? Ici la base de contrôle. Philippa, je ne vous entends plus... Avez-vous bien saisi ? Vous devrez vous rendre dans le monde merveilleux de Walt Disney pour rencontrer Mickey Mouse et passer votre lune de miel entourée d'une légion de moutards ! »

Astrid rompt le silence.

— Je suis ravie. Nous avons tant besoin d'un retour aux sources, à nos valeurs fondamentales. Quoi de mieux qu'un bon vieux séjour au soleil de Floride et chez Mickey ?

« La base appelle Philippa Wills ! Allô ? Ici la base... »

Toujours rien. C'est presque pire que dans *Apollo 13* !

Si les propos incohérents d'Astrid ne parviennent même pas à tirer une grimace à Philippa, c'est que l'heure est grave.

Astrid continue d'enfoncer le clou...

— Quelle merveilleuse idée, vraiment ! Non seulement la mariée classique se replonge dans ses racines, mais la mariée branchée apprend à cuisiner pendant sa lune de miel.

C'est résolument post-rétro !

C'est-à-dire ? Interprète, s'il vous plaît !

Le directeur se tourne vers Philippa et lui tend les deux brochures qui lui reviennent.

— Vous êtes la mariée classique... Vous pouvez choisir le Hilton quatre étoiles à Orlando ou le Marriott quatre étoiles, toujours à Orlando.

Philippa ne fait pas un geste.

— Philippa, ça va ?

Je me suis sentie obligée d'intervenir. Elle répond d'une voix très calme.

— Je n'irai pas en Floride.

Ah, enfin ! Je retrouve la Philippa que je connais et que j'ai appris à aimer.

Astrid la regarde d'un air courroucé.

— Philippa, en tant que mariée classique, vous vous devez d'accepter la formule de voyage classique. Vous pouvez choisir entre...

— Je n'irai pas en Floride. Je n'irai nulle part, d'ailleurs.

Son visage et sa voix n'expriment aucune émotion.

Astrid s'énerve.

— Bon, à présent, ça suffit...

Philippa lance les brochures en l'air avec une violence incroyable pour sa frêle personne. L'une d'elles atterrit sur le poignet d'Astrid.

— Je ne partirai pas en voyage de noces parce que je laisse tout tomber. Vous pouvez vous trouver une autre mariée classique.

— Philippa, cette scène a assez duré. Personne n'a de temps à perdre, ici.

Philippa hurle :

— Mais vous ne comprenez donc pas... Je parle sérieusement ! Je laisse tomber, ça n'en vaut pas la peine. Je veux me marier comme je l'entends.

La veine sur la tempe d'Astrid bat à toute allure.

— Philippa, que ce soit bien clair : tant que le mariage n'est pas annulé, ce reportage se fera. Est-il nécessaire de vous rappeler que vous vous y êtes engagée par contrat ? Vous l'avez signé. Reportez-vous à la page six, paragraphe un.

Alors Philippa se lève et hurle en se ruant vers la porte :

— Dans ce cas, le mariage est *annulé* !

Je cherche Philippa partout. J'ai fais deux Starbucks, un petit restaurant qu'elle aime bien, le rayon cosmétiques de Bloomingdale. Je n'ai pas son numéro de portable, et en appelant le fixe, je suis tombée deux fois sur son répondeur.

Finalement, je décide d'aller chez elle. Elle habite au cinquième étage d'un immeuble... de cinq étages sans ascenseur situé à sept pâtés de maisons de mon appart. Lorsque je

sonne à l'Interphone, je ne m'attends guère à une réponse, mais voilà qu'un bonjour à peine audible me parvient.

— Philippa, c'est Eloise.

Le bourdonnement d'ouverture de la porte se fait entendre.

Je pousse les deux battants de verre et je grimpe l'escalier tant bien que mal. Philippa m'attend sur le dernier palier, ses cheveux blonds relevés en queue-de-cheval. Ses yeux bleus sont de nouveau bordés de cernes. Elle a enfilé un T-shirt et un jean, ce qui est totalement exceptionnel...

— Je pensais emménager avec Parker après le mariage, mais maintenant, j'ai l'impression que j'habiterai ici toute ma vie.

Elle éclate en sanglots. Je lui prends la main et je la conduis jusqu'au futon qui occupe une grande partie de son studio. Je lui tends la boîte de mouchoirs en papier posée sur sa table de chevet.

— Ton mariage est annulé ? C'est vrai ?

Elle hoche la tête.

— Que s'est-il passé ?

Elle renifle et se mouche.

— J'ai dit à Parker qu'il fallait que je lui parle avant qu'on se marie, et voilà.

— Ne me dis pas qu'il a annulé le mariage parce que tu as changé de nom ?

— Pas seulement.

J'attends la suite.

— Je lui ai aussi avoué que je venais du Queens, et pas de Manhattan. Que mon père est plombier, et pas dans la banque. Que ma mère est caissière dans un restaurant, et non collectrice de fonds.

Effectivement, ça fait beaucoup...

— Il a dit que c'était de l'imposture, que je lui avais menti sur toute la ligne. Et qu'il ne voulait plus se marier.

La voilà qui se remet à sangloter. Les grandes eaux de Versailles...

— Philippa, je parie que Parker a juste reçu un choc, comme moi d'ailleurs, en apprenant tout ça. Il faut lui expliquer pourquoi tu as ressenti le besoin de changer de nom, et de maquiller une partie de ton histoire personnelle. Il doit savoir que tu as fait beaucoup d'efforts pour aller vers lui, c'est très important.

Elle s'arrête de pleurer.

— C'est vrai, j'ai fait tout ça pour lui. Parker représente tout, pour moi.

— Eh bien, dis-le lui.

Son visage s'éclaire.

— Tu peux m'attendre un instant, le temps que je reprenne figure humaine ?

— Evidemment !

Elle me prend dans ses bras.

— Je suis si heureuse que tu sois ma première demoiselle d'honneur, Eloise. En fait, tu seras ma dame d'honneur, puisque tu seras déjà mariée...

— Philippa, il ne t'arrive jamais d'avoir la trouille ? Es-tu certaine à cent pour cent que Parker Gersh est l'homme de ta vie ?

Elle me répond en appliquant sur ses lèvres son gloss rose habituel.

— Oh, pas de doute, c'est le bon !

— Mais comment peux-tu en être si sûre ?

— Parce qu'avec lui, je me sens bien. Je me sens chez moi.

— Tu es la troisième personne à me donner cette réponse...

Pourquoi suis-je la seule à ne pas comprendre ce qu'elle veut dire ? Ça veut dire quoi exactement : « Je me sens chez moi » ?

Quand Noah est absent de l'appart, c'est-à-dire souvent, je ne me sens pas bien. J'ai l'impression qu'il manque quelque chose, j'ai une sensation d'inachevé.

Si je suis le raisonnement de Philippa et des autres, ce serait plutôt un mauvais point pour moi, non ?

Le lendemain, je retrouve Philippa au boulot. Elle agite un mémo par-dessus la cloison qui sépare nos bureaux, puis le lâche en l'air. Il atterrit sur le clavier de mon ordi.

— Regarde ce que miss Rabat-Joie vient de déposer dans ma corbeille.

Mémo Wow Weddings

De : Astrid O'Connor

A : Philippa Wills

Objet : reportage de *Wow Weddings* sur les mariées d'aujourd'hui : la mariée classique.

Chère Philippa,

Veillez nous faire savoir où en sont vos projets de mariage. Hier, vous nous avez déclaré que votre fiancé et vous renonciez à cette union. Vous comprendrez que dans ce cas, *Wow Weddings* se voit contraint de se trouver une autre mariée classique et de refaire toutes les prises de vue, ce qui représente une somme considérable. Nous avons besoin de savoir au plus vite si nous devons annuler votre contrat.

A.O.

Philippa fait une boule avec la note et la lance dans ma corbeille à papier. Et un panier,

un ! Puis elle se met à singer Astrid :

— « Ma pauvre Philippa ! Moi, la reine des abeilles, plus connue sous le nom de Rabat-Joie O'Connor, je suis vraiment navrée — mais tellement, si vous saviez — que vous ayez des problèmes, Parker et vous, et que votre mariage soit annulé ! Pourquoi ne pas prendre votre matinée pour en discuter avec votre fiancé ? Et inutile de prendre ce reportage stupide en considération. Après tout, qu'est-ce qui est le plus important ? Votre avenir, ou un magazine que personne ne lit ? »

J'éclate de rire.

— Le magazine, bien sûr !

Elle sourit, puis je vois son visage se décomposer, et elle se laisse tomber sur ma chaise visiteurs.

— Ça fait deux jours qu'il refuse de prendre mes appels et qu'il ne me téléphone pas. Je suis allée à son appart et dans les bureaux de *Hot News*, mais il ne veut pas me voir.

Une petite lumière jaillit dans mon cerveau !

— Philippa, j'ai une idée. As-tu déjà rédigé ton topo pour la rubrique *Pourquoi j'ai dit oui* ?

Elle secoue la tête.

— Alors fais-le, maintenant ! Et vite. Ensuite, envoie-le par coursier à *Hot News*.

— Mais Parker sait déjà pourquoi j'ai dit oui. Parce que je l'aime, et que je veux passer le restant de mes jours avec lui.

— D'accord, mais explique-le-lui en détails ! Donne-lui les raisons précises. Parker est un journaliste... Si tu le fais par écrit, il répondra.

— Tu crois ?

Son visage s'éclaire de nouveau.

— Je pense que oui. Mais dépêche-toi, parce que si ça foire, nous devons adopter une autre tactique. Si tu ne dis pas à Rabat-Joie que ton mariage est maintenu, tu seras exclue du reportage.

— Tu sais quoi ? Je m'en fous totalement, de ce reportage ! Qu'est-ce que ça m'apporte ? Un mariage qui ne me plaît pas.

— Qui ne te plaît pas, peut-être, mais *gratuit* !

— Je veux Parker, il n'y a que ça qui compte. C'est sûrement chouette d'avoir un grand mariage avec tout le tralala, même si ce n'est pas exactement celui dont j'ai rêvé. Je n'ai pas envie d'aller à l'Hôtel de Ville. J'ai déjà tout dans ma tête : la robe, les fleurs, les tables...

— Tu ferais bien de te mettre tout de suite au travail, et de coucher ça noir sur blanc pour la fameuse rubrique.

Elle s'éclipse de mon bureau pour retourner à son ordi. Quelques instants plus tard, elle se met à taper à toute vitesse sur son clavier.

Une heure plus tard, j'entends le bruit de talons d'Astrid O'Connor qui arrive à pas rapides dans le couloir, suivie comme une ombre par Astrid bis.

— Philippa ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je lorgne par la porte entrouverte de mon bureau. Astrid s'est arrêtée devant la porte de Philippa en brandissant quelques feuillets.

Philippa demande, en ouvrant ses grands yeux bleus innocents.

— Qu'est-ce que ça veut dire quoi ?

— Je peux le lire tout haut, si vous y tenez ! Et nous verrons si vous voulez réellement que nos dizaines de milliers de lectrices apprennent cette... information.

Philippa croise les bras.

— Allez-y, je vous écoute.

— « *Pourquoi j'ai dit oui*, par Philippa Wills... »

Philippa commente.

— Pas mal, jusqu'ici...

Astrid lui lance un regard furibond et poursuit sa lecture.

— « J'ai dit oui à Parker Gersh parce que, lorsque je suis avec lui, je me sens au meilleur de moi-même. »

— C'est ça qui vous pose problème ?

Tous les regards se braquent sur Astrid qui répond d'un ton cinglant.

— J'aimerais bien ne pas être interrompue.

Elle s'éclaircit la gorge et poursuit :

— « Commençons par le commencement... Je suis née à Flushing, dans le Queens... »

Astrid hausse la voix.

— « Mes parents s'appelaient Brenda et Harold Wilschitz. Ils m'ont prénommée Phyllis. »

Astrid se tourne vers Philippa.

— Vous voulez vraiment que je continue ?

— Mais je vous en prie...

— Moi je pense que c'est amplement suffisant. Ma chère petite, sachez que je n'ai rien contre l'épanouissement personnel, au contraire. Si mes parents m'avaient appelée Agnes O'Connass, j'aurais changé pour Astrid O'Connor en moins de temps qu'il ne faut pour le dire...

Astrid bis part d'un énorme éclat de rire, puis met la main sur la bouche, un peu honteuse.

— Cependant, laissez-moi vous dire que ce texte ne reflète pas la mentalité de la mariée classique.

J'interviens :

— D'après vous, une mariée classique n'aurait pas modifié le nom que ses parents lui ont donné ?

Astrid me sourit.

— C'est exact.

Je prends l'air innocent de Philippa.

— Pourtant, la tradition veut que la mariée classique d'aujourd'hui *change* de nom pour prendre celui de son mari, non ?

J'ai droit à un regard meurtrier. Meurtrier mais serein, du genre : « Je ne vous ai jamais aimée, vous et votre coupe de cheveux hirsute. » Puis elle concentre de nouveau son attention sur ma collègue.

— Philippa — je devrais dire Phyllis — en tant que mariée classique de *Wow Weddings*, vous êtes dans l'obligation de rédiger votre article du point de vue de la femme traditionnelle. Nos annonceurs attendent de vous que vous soyez leur porte-parole en faisant la promotion de leurs produits.

— Je m'appelle *Philippa*, pas Phyllis. Philippa Wills. Et je porterai ce nom jusqu'à la fin de ma vie. Car lorsque j'épouserai Parker — enfin, si le mariage est maintenu — je n'ai pas l'intention de changer de nom de famille. Et je ne changerai pas une virgule de mon article. J'explique très bien pourquoi j'ai dit oui, c'est en toutes lettres dans les feuillets que vous tenez. Et c'est la pure vérité.

— Dans ce cas, c'est parfait. Mais vous comprenez, je n'étais pas certaine que vous ayez obtenu l'accord définitif en ce qui concerne... le contenu.

— Vous avez le mien. Pour tout ce qui touche à mon avenir et à ma vie privée.

— Je vais essayer d'être très claire, Philippa. Si vous n'avez pas l'intention de vous plier aux exigences de l'ensemble de l'opération — c'est-à-dire à celles de notre lectorat — vous devrez renoncer. Si vous n'êtes pas dans mon bureau lundi matin à 9 heures précises pour me confirmer que votre mariage aura bien lieu et que vous coopérerez avec le magazine, je déclarerai votre contrat nul et non avenue. Me suis-je bien fait comprendre ?

— C'est limpide comme de l'eau de roche.

— A propos, Philippa. Malgré l'éventuelle remise en cause de vos fiançailles, je compte fermement sur votre présence pour la séance photos de demain sur le choix de la salle. Et vendredi, pour les photos sur les formalités administratives. Conformément au contrat que vous avez signé avec le magazine pour l'opération « mariée d'aujourd'hui ».

— Je ne manquerais ces deux séances pour rien au monde !

Les yeux d'Astrid lancent des éclairs. Un dernier regard à Philippa, et elle repart dans le couloir en faisant claquer ses talons, toujours suivie par son ombre... Le stylo d'Astrid bis court fébrilement sur son bloc-notes tandis qu'Astrid lui aboie ses instructions pour le remplacement éventuel de la mariée classique.

Je serre la main de Philippa.

— Du bon travail, ma vieille !

Elle sourit.

— Espérons que Parker soit d'accord avec toi.

— C'est là que nous sommes censées nous marier ?

Nous venons d'arriver devant un immeuble de bureaux, à mi-chemin entre le centre-ville et la périphérie. C'est très laid, et quasiment impossible à décrire, si ce n'est que l'immeuble en question est pris en sandwich entre une boutique de vente de portables et une épicerie fine dont l'enseigne au néon — « Ouvert 24 h/24 » — n'arrête pas de clignoter.

Astrid se retourne, exaspérée.

— Si vous vous mariez, Philippa... Quoi qu'il en soit, j'apprécierais que vous nous épargniez vos commentaires avant d'avoir vu la salle.

Philippa articule « Sir, yes, Sir ! » dans son dos.

Les gens de *Wow* et les demoiselles d'honneur s'entassent dans l'ascenseur orné de boiseries. Astrid appuie sur le bouton « *Penthouse* ».

Jane me souffle au creux de l'oreille :

— Soyons optimistes. On ne sait jamais.

D'accord, mais j'ai quand même tendance à m'attendre au pire.

Une femme aux lunettes aussi excentriques que celles d'Astrid nous attend à la porte de l'ascenseur.

— Bonjour ! Je m'appelle Vanessa Gumm et je suis la fondatrice de *Fifth Avenue Fantasy*. Je suis très impatiente de vous faire découvrir les petits bijoux que nous avons créés spécialement pour nos deux mariées ! Commençons par la mariée branchée.

Nous prenons un couloir jusqu'à une porte tout à fait banale sur laquelle est scotchée un carton avec les lettres « MB ».

— Je demande à la mariée branchée de fermer les yeux. Nous allons pénétrer dans un univers fantasmagorique. Le royaume de l'imaginaire !

Je ferme les yeux et je prie.

La porte s'ouvre.

Mes yeux s'ouvrent.

Ma bouche aussi.

Les quatre murs et le plafond de cette vaste salle sont entièrement faits de panneaux en métal. On dirait l'intérieur d'un panier à salade... Des tables triangulaires, et des sièges carrés en métal sans dossier, sont disséminés à travers la pièce.

Aucune fleur à l'horizon.

Mais des plumes, oui ! Un festival de plumes, disposées sur les tables dans d'immenses vases de verre coloré. Il y en a même sur les murs.

Astrid bis s'extasie.

Devlin émet un vague grognement.

Philippa a l'air enchanté.

Jane, Amanda, Natasha et Beth écarquillent les yeux, incroyables.

Amanda me lance en douce :

— Je te parie qu'il n'y a pas un seul termite !

— Dommage ! Je comptais un peu sur eux pour bouffer ce qu'on va nous servir...

Astrid bis ne peut refréner son enthousiasme.

— J'adore ce thème des plumes, que l'on retrouve sur la robe de la mariée...

Tandis que les gens de *Wow* papotent et suggèrent des modifications mineures à Vanessa (personne ne me demande mon avis, bien sûr), et que mes amies regardent autour d'elles avec des yeux ronds, je n'ai qu'une chose en tête.

Il n'y a pas de fenêtres.

Et si jamais j'ai besoin de m'éclipser en catastrophe, ne serait-ce que l'espace d'une minute, pendant l'échange des vœux, au moment où Noah s'engagera à tout accepter jusqu'à ce que la mort nous sépare ?

Pourra-t-il promettre quoi que ce soit ?

Tout à coup, je fais une attaque de claustrophobie.

Astrid claque des doigts.

— Très bien. C'est au tour de la mariée classique de découvrir la salle créée à son intention.

Philippa me fait un clin d'œil.

— A mon avis, ils n'ont pas lésiné sur le coton bon marché...

Vanessa nous conduit devant la porte « MC ».

— Que la mariée classique ferme les yeux !

Nous fermons les yeux toutes les deux...

Quand je rouvre les miens, Philippa a toujours les yeux fermés. Je lui flanque un coup de coude dans les côtes.

— Philippa, tout va bien ! C'est très beau.

Et c'est vrai. Des drapés de gaze blanche tombent du plafond, dans un entrelacs de milliers de roses pastel. Je découvre les tables rondes ornées de roses épanouies, les chandeliers...

Philippa ouvre grand les yeux. Elle regarde autour d'elle en faisant la grimace et me chuchote :

— On dirait le salon de ma future belle-mère. C'est assez joli, mais d'un *ennui* ! Tu veux que je te dise ? Je te le vends ! Ces trucs de grand-mère sont à toi pour cinquante *cents*.

Je ne peux m'empêcher de rire. Ça, au moins, c'est dans mes prix !

Ah ! Si seulement...

19.

Tout en faisant un peu de shopping dans un minuscule magasin de porcelaine chinoise de Soho, avec les gens de *Wow* et ma grand-mère qui sourit en dépit de ses réticences sur le choix officiel du service de table — couleur gris métallisé et frappé d'un sceau d'argent avec cette inscription grotesque « Faites la noce pas la guerre » — j'apprends qu'Emmett a emménagé dans la chambre d'amis de mamie.

Laquelle me murmure : « Charla est bien enceinte, non ? » tandis que l'assistante de Devlin lui retire son rouge à lèvres corail pour le remplacer par un rouge foncé. On la dépouille de son gilet matelassé bleu pour l'affubler d'une veste de cuir orange empruntée à l'une des vendeuses.

Devlin prend la direction des opérations.

— J'aimerais que la mamie se tourne légèrement vers la gauche et tienne ce plat en l'air juste un millimètre plus haut... Voilà, c'est parfait ! Non, c'est vous qui devez regarder le plat, pas Eloise. Oui c'est ça, conservez ce regard satisfait...

— Dis-moi, mamie, comment sais-tu qu'elle est enceinte ?

Ma pauvre grand-mère fait de son mieux pour garder son sourire plaqué sur le visage.

— Charla est venue faire un saut pour me demander s'il « était là ». Avant même que j'aie eu le temps de dire oui, elle s'est précipitée vers les toilettes. Je l'ai entendue vomir, même si elle faisait tout son possible pour étouffer le bruit.

— C'est vrai que ces derniers temps, elle a souvent des nausées le matin.

— Emmett et elle ont discuté un moment dans la chambre. Puis elle est partie en pleurant.

Mon Dieu !

— Juste après, Emmett est sorti, et je l'ai entendu rentrer très tard. J'avais très envie d'avoir une petite conversation avec lui, mais j'ai eu peur de le faire fuir de nouveau.

— Ne t'inquiète pas, mamie, je vais lui parler dès ce soir. Tu n'as pas de tuyaux pour essayer de le convaincre ?

— Dis-lui que cet enfant est le petit-fils de votre mère. Ça devrait suffire.

J'en reste bouche bée.

— Tu sais, Emmett et moi sommes tellement focalisés sur ce que papa nous a fait, en ce moment... Aucun de nous deux n'a pris conscience que le bébé était autant à maman qu'à Theo Manfred.

— Et même plus, car Emmett et toi, vous tenez de votre *mère*, pas de votre père. Ce bébé sera aussi à elle.

Je serre ma grand-mère dans mes bras.

Le clic de l'appareil photo de Devlin retentit.

— Et voilà ! C'était parfait. Je sens que cette photo va faire un tabac !

Je suis installée avec Emmett dans un bar près de l'appart' de mamie, autour d'une bière et d'ailes de poulet frites. Emmett essaie de me convaincre qu'il n'a pas rompu avec Charla.

— J'essaie juste de faire le point.

— Encore...

La réponse claque comme un coup de fouet.

— Oui, encore !

— Et tu étais obligé de venir ici pour ça ?

— Parfaitement.

— En prenant tes distances, c'est ça ?

— Je n'ai pas besoin de leçon de morale.

Il plonge une aile dans la sauce au piment.

Mais de quoi peut-il bien avoir besoin ?

— Emmett, tu n'arrêteras donc pas de courir ? Jamais ? Si l'enfant de la femme que tu aimes ne parvient pas à te retenir, qui le fera ?

— Qui t'a dit que j'aimais Charla ?

— Je le sais, c'est tout.

En fait, je n'en sais rien du tout, je crois que oui, mais je ne suis pas sûre. S'il l'aimait, se comporterait-il ainsi ?

Eloïse, tout n'est pas noir ou blanc...

— Et même si c'est le cas... Oh et puis, laisse tomber ! De toute façon, tu ne me comprends pas.

— Emmett, je peux te dire une chose ?

— Parce que tu me demandes la permission, maintenant ? Vite, qu'on appelle le *Daily News* ! Non, plutôt l'émission de Ripley, *Believe It or Not*.

— Tu es complètement hystérique, ma parole. Ecoute, j'ai parlé à mamie cet après-midi. Elle sait que Charla est enceinte.

— Tu lui as dit ? Je t'ai pourtant bien fait comprendre que je lui en parlerais quand je serais prêt !

— Ce n'est pas moi. Elle s'en est rendue compte hier.

— Ah...

Il avale une gorgée de bière.

— Et elle m'a rappelé une chose importante, Emmett. Quelque chose de très important.

— Quoi ?

— Tes oreilles sont ouvertes ? Grandes ouvertes ?

— Eloise, s'il te plaît... Vas-y.

Mon Dieu, faites que ça marche !

— Je sais que tu as une trouille monstre à cause de ce bébé. Je vois bien que tu te fais du souci parce que tu ne sais pas comment te dépêtrer de cette situation et que tu n'oses pas t'engager. Etre un mari et un père, prendre le risque de poser enfin tes valises, ça te fait flipper à mort.

— Ça y est, nous y revoilà... Ma sœur se remet à jouer les psy !

— Ecoute-moi, c'est tout ce que je te demande, O.K. ?

Il mord dans une aile de poulet et regarde droit devant lui.

— Tu devrais te rappeler que tu es le fils de notre mère, tu es avant tout son enfant. Et ce bébé qui va naître, c'est le petit-fils ou la petite-fille de maman. Il est à elle, aussi.

— Oui, et alors ?

— Alors je trouve que tu te focalises un peu trop sur ton père, et que tu oublies un peu trop maman.

A l'instant même où les mots sortent de ma bouche, je prends conscience que c'est sans doute ma faute.

Il reste un moment silencieux.

— Je crois bien que je vais vomir. Les fameuses nausées du matin du futur père...

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Où as-tu entendu parler de ça ?

— Charla m'a donné un bouquin sur les pères qui attendent leur premier enfant.

Je souris et je pose ma main sur la sienne.

— Si tu ne te sens pas bien, c'est parce que cette nouvelle situation représente un chamboulement dans ta vie, et que tu dois faire face. C'est compréhensible.

— Le problème, c'est que je n'ai peut-être pas envie de faire face, comme tu dis. Peut-être que j'ai envie d'autre chose.

— De quoi, par exemple ?

— De liberté. Je n'ai que vingt-neuf ans. Il ne t'est pas venu à l'idée que j'avais envie de voyager, d'écrire une pièce de théâtre ou de m'engager dans l'armée. Ou encore de visiter le Tibet.

— Je te conseillerais plutôt le Tibet. Là-bas, je doute que les moines aient des

portables et l'accès à Internet. Dans un monastère, tu serais injoignable. Parce que c'est bien ça que tu veux, je me trompe ? Ne pas entendre parler de cet enfant, être *injoignable*...

Pour l'amour du ciel, Emmett, tu ne peux quand même pas faire à ce gosse ce que notre père nous a fait ! Et ce que le père de Charla a fait à sa fille, lui aussi. Ce n'est pas possible.

— Garde tes commentaires pour toi. Je n'en ai rien à faire.

Il se lève et s'en va.

Comme dirait le Yogi Berra, tout n'est qu'un éternel recommencement.

Le samedi matin, je laisse un message pour Emmett chez ma grand-mère, pour lui signaler que je pars avec Charla à 9 heures pétantes. Direction la Pennsylvanie.

Il frappe à ma porte à 9 heures moins une.

— Comment se fait-il que Charla vienne avec nous ? Elle n'a rien à voir avec tout ça.

— Theo Manfred est le grand-père biologique de son bébé. Voilà en quoi ça la concerne.

Charla ajoute :

— Et Eloise est la tante de mon bébé. Je veux l'aider. J'ai connu la même histoire.

Il jure entre ses dents. Je mets la main à mon oreille, en cornet.

— Pardon ? Je pense que le bébé n'a pas bien entendu...

— J'en ai rien à faire, de tout ça !

— Bien sûr que si ! répond Charla.

Nous prenons la direction de l'agence de location de voitures. Plus sombre que jamais, Emmett monte dans celle qui nous attend. C'est une Chevrolet, pour changer.

— Je vous préviens, si je viens avec vous, c'est uniquement pour pouvoir lui balancer mon poing dans la figure.

Je tourne la clé de contact.

— C'est comme tu le sens.

Charla attache sa ceinture.

— Et Wendy, qu'en penses-tu ?

— Pardon ?

— Je proposais Wendy, pour les noms de fille qui commencent par W.

— Winona, peut-être ?

J'entends Emmett grommeler :

— ou Wanda.

Et nous voilà partis.

Une centaine d'erreurs d'aiguillage plus tard — sans compter deux fausses adresses, dont celle du fameux journal de Scranton qui a déposé son bilan il y a six ans — nous arrivons à la station-service où Theo Manfred est censé avoir pris de l'essence et peint des paysages il y a cinq mois de ça.

C'est la piste la plus fraîche que nous ayons.

Le directeur nous reçoit.

— Voici son chevalet. Il est venu un jour et est reparti. Il n'est jamais revenu, mais il a laissé son chevalet. Je pense qu'il se sent coupable de ne pas m'avoir prévenu. Il est vrai que je n'ai rien d'un peintre.

— Auriez-vous sa dernière adresse connue, par hasard ? demande Charla.

— Oui, je devrais avoir ça. Laissez-moi le temps de consulter mes fichiers.

Emmett intervient :

— C'est bon ! Pas la peine...

Charla lui presse le bras.

— Emmett, nous n'avons pas fait tout ce voyage pour rien...

Il détache sa ceinture de sécurité.

— Très bien, allez-y. Je ferai du stop pour rentrer.

— Emmett, de quoi as-tu si peur ?

— Je n'ai pas *peur*, c'est juste que je ne vois pas l'intérêt de le retrouver. Que va-t-on faire, une fois devant lui ? Papoter, comme si de rien n'était ? Lui demander comment il a vécu ces vingt-sept dernières années ?

— L'intérêt, c'est de faire en quelque sorte le deuil de notre passé.

— Tout ce dont j'ai envie, c'est de foutre le camp d'ici. Je veux rentrer chez moi.

Mais il ne sort pas de voiture. Il éclate en sanglots en se cachant le visage, puis pose les mains sur le front de Charla.

— Je t'aime, tu sais. Je t'aime tellement...

Charla l'attire à lui.

— Je sais Emmett, je l'ai toujours su.

— Je suis désolé d'avoir eu ce comportement de loser. Je ne te laisserai plus jamais tomber.

Il pose la main sur le ventre de la future maman. Du coup, c'est au tour de Charla et moi de craquer.

Le directeur de la station-service tapote à ma portière, et je baisse ma vitre.

— Alors ? Vous la voulez ou pas, cette adresse ?

Je regarde Emmett. Il hoche la tête.

Quatre minutes plus tard, nous y sommes. Le 452 LummoX Road est la dernière maison à droite d'une impasse sans trottoir. La bâtisse, comme celles qui l'entourent, est délabrée et aurait bien besoin d'un coup de peinture et d'un homme à tout faire. Juste devant, il y a une boîte aux lettres avec deux noms écrits au feutre noir : Green et Manfred.

Je gare la voiture et je coupe le moteur, mais ni Emmett ni moi ne bougeons d'un pouce. Nous restons figés pendant une demi-heure.

Une femme d'une cinquantaine d'années sort de la maison enveloppée dans une grosse doudoune façon Charla. Elle est assez jolie avec ses cheveux blonds couleur de sable. Elle reste un bon moment sur le perron à contempler la voiture, puis s'approche de nous.

Elle gratte à la vitre d'Emmett qui me regarde, puis se décide à ouvrir.

— Si vous avez des vues sur la maison, autant vous dire tout de suite que la chose qui a le plus de valeur ici, c'est une télé de cinquante centimètres et une bouteille de vin rouge que j'ai gagnée à la tombola de Noël. Alors si vous êtes venus pour les prendre, allez-y. Mais arrêtez de me faire flipper en restant en planque ici.

Charla lui assure que nous ne sommes pas des voleurs.

Je montre la boîte aux lettres.

— Est-ce qu'un certain Theo Manfred habite ici ?

— Mieux vaut parler au passé... Il a vécu ici avec moi pendant sept mois, puis il est parti en Floride il y a un peu plus d'un mois pour monter une affaire avec un copain, un truc stupide, dans la vente de crevettes.

Je contemple la maison où mon père a vécu, dormi, mangé, respiré et bu de la bière jusqu'à il y a un mois. J'ai essayé de le retrouver et je n'ai pas réussi. L'homme qui a vécu ici, et dont le nom figure toujours sur la boîte aux lettres — mon nom et celui de mon frère, sans oublier le futur bébé — n'est pas mon père. C'est juste un homme qui a eu une liaison avec ma mère, qui a contribué biologiquement parlant à la procréation de deux enfants, et qui a décidé que la vie avec ces gens ne le rendait pas heureux. Alors il est parti.

Je n'appelle pas ça un père.

Son départ n'a rien à voir avec Emmett et moi, ni avec ma mère d'ailleurs. J'en suis certaine. C'est un problème de personnalité, c'est *son* problème. Peu importe qui il est, il a foiré beaucoup de choses. Il a eu exactement ce qu'il mérite.

La femme demande :

— Comment se fait-il que vous le connaissiez, vous tous ? Vous avez travaillé avec lui ?

— Non. Nous l'avons rencontré à l'occasion d'un de ses voyages.

— Ah, d'accord. C'est vrai que voyager, c'est son truc ! Si vous allez vers le sud, vous finirez peut-être par le trouver.

Elle s'interrompt en se frappant le front.

— Zut, je ne me souviens jamais du nom de la ville. Je l'ai pourtant sur le bout de la langue... Si vous patientez une minute, j'arriverai bien à le retrouver.

J'échange un regard avec Emmett.

— Non, c'est bon. Nous n'en avons pas besoin.

— Tu es sûre ?

— Absolument.

— Faites comme vous voulez.

La femme se dépêche de rentrer chez elle.

Je fais demi-tour et je conduis pendant quelques centaines de mètres. Puis je me gare près de l'autoroute. J'ai les jambes flageolantes.

Je regarde Emmett dans le rétroviseur.

— Nous n'avons pas besoin de le retrouver. C'est seulement maintenant que j'en prends conscience.

— C'est vrai. Les réponses à nos questions, nous les avons obtenues en nous mettant à sa recherche... aussi curieux que ça puisse paraître.

Je me retourne vers lui et je lui tends la main. Après quelques secondes d'hésitation, il se décide à la prendre.

New York, vingt-cinq kilomètres. J'épie Emmett et Charla dans le rétroviseur. Elle est endormie. Quant à Emmett, il regarde par la vitre, la main sur le ventre de la future maman.

Lorsque je rentre chez moi, l'appartement est vide, mais je sens la présence de Noah partout. Rien de tangible, mais je sais qu'il est là, avec moi. Il est chez nous.

Si tu as besoin de moi, passe-moi un coup de fil.

Je décroche le téléphone et je compose le numéro de son portable. Noah décroche aussitôt.

— Que se passe-t-il ? Quelque chose ne va pas ? Vous l'avez trouvé ?

— Ça va. Nous ne l'avons pas trouvé, mais nous avons trouvé ce dont nous avons besoin en chemin.

— Je reviens ce soir. Je te ferai des lasagnes comme tu les aimes.

— J'en ai déjà l'eau à la bouche.

Le lundi matin à 8 h 59, Philippa fait irruption dans le bureau d'Astrid et annonce que le mariage est maintenu.

Tout le bureau applaudit.

La famille d'emprunt de Philippa fait semblant de gambader joyeusement dans une allée de Central Park. Les mannequins sont debouts devant le décor symbolisant une belle journée d'été, et ils s'en donnent à cœur joie, rejetant la tête en arrière pour nous faire partager leur plaisir.

Devlin dit à la fausse Mme Wills :

— Pouvez-vous essayer de verser encore quelques larmes de joie ? Et vous, le papa, j'aimerais lire un peu plus de fierté sur votre visage.

Le faux M. Wills bombe le torse et regarde Philippa comme si elle venait de remporter le titre de Miss Amérique.

Philippa agite les mains. Devlin baisse son appareil photo.

— Je serais reconnaissant à la mariée classique de ne pas mettre ses mains dans le champ.

— Impossible !

Astrid s'approche en examinant ses ongles.

— Qu'est-ce qui est impossible, Philippa ?

— Tout ça, tout ce cirque ! Je ne veux pas d'une famille d'emprunt !

Du coup, c'est au tour d'Astrid de lever les mains au ciel.

— Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Quelqu'un serait-il assez aimable pour m'expliquer de quoi elle parle ?

Philippa hurle :

— J'ai loué des mannequins. Ce n'est pas ma vraie famille, ce ne sont que des doublures. Des remplaçants !

Astrid fait signe à Devlin.

— Philippa, je me fiche de savoir qui est réellement sur les photos, du moment qu'ils ont un vague air de famille avec vous et un look traditionnel.

— Eh bien, moi, je ne m'en fiche pas !

La porte du studio s'ouvre et je vois trois personnes arriver. Un couple de quincagénaires et un mec d'une vingtaine d'années qui ressemble beaucoup à Philippa. La femme demande avec un fort accent du Queens :

— On arrive trop tard, Phyl ?

Philippa fait demi-tour sur place.

— Vous êtes venus... Je n'arrive pas à y croire... Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Vous avez l'air tellement, enfin, vous...

— Nous te ressemblons, c'est ça ? Il faut dire que nous avons passé un peu de temps

chez Bloomingdale !

— Vous avez fait tout ça pour moi ? Moi qui croyais que vous me détestiez.

Les yeux de Mme Wilschitz s'emplissent de larmes.

— Phyllie, ce n'est pas vrai. Comment peux-tu croire une chose pareille ? Nous t'aimons. Nous t'aimons tellement.

— Mais je croyais...

Son père l'interrompt :

— Non. Nous nous sommes sentis lésés, nous avons trouvé cela injuste... et puis nous avons découvert la vraie signification du mot *injuste*.

Mme Wilschitz demande :

— Tu te souviens de Gertie et de Bill Ross, qui habitent au bout du couloir, au 4A ? Tu as souvent fait du baby-sitting pour leur petite Annie, cette fillette avec de magnifiques cheveux bouclés. Eh bien, Gertie et Bill viennent d'apprendre qu'Annie a un cancer. Tu te rends compte, à dix-neuf ans ! C'est ça, la véritable injustice...

M. Wilschitz hoche la tête.

— Phyllie, nous t'aimons, et nous voulons que tu sois heureuse. Et si tu tiens à porter le nom de Philippa Wills, pas de problème.

— Nous t'acceptons telle que tu es, reprend sa mère, et peu importe ton nom. Ce qui compte pour nous, c'est te voir en bonne santé et heureuse.

Philippa éclate en sanglots tandis que le chœur des gens de *Wow* pousse des « hip hip hip hurra ! »... Tout le monde s'embrasse et s'étreint.

Astrid a l'air perplexe et ne cache pas son ennui. Elle finit par taper dans ses mains.

— Allez ! Tout le monde en place !

Le regard d'Astrid fait le tour du studio. Elle s'inquiète.

— Eloise, où est votre famille, ou votre famille d'emprunt ?

Je tends le doigt vers le buffet de *bagels*.

— Là-bas.

Elle passe en revue le groupe agglutiné autour du fromage blanc. Il y a là Noah, mamie, Dottie et Herbert Benjamin, Emmett, Charla, Jane, Amanda, Natasha, la petite Summer et même Beth Benjamin. Tous sont en train de se préparer des *bagels* en buvant du café et du jus d'orange. Un débat s'engage sur le jus d'orange, certains préférant le jus avec la pulpe, les autres sans. On discute de ce qu'il faut mettre dans les *bagels*, et on se demande si le fromage blanc sans matière grasse a ou non le goût de carton. Si le meilleur profil d'Amanda est le gauche ou le droit, si Jane a intérêt à sourire la bouche ouverte ou fermée. Si Natasha doit changer d'avis et permettre à la petite Summer d'être l'enfant mannequin/actrice que Devlin voit en elle.

Voilà ma famille. Hier soir, Noah a appelé ses parents et sa sœur. Moi, j'ai appelé mes copines ainsi qu'Emmett et mamie, et lorsque je suis arrivée au boulot ce matin, ils

m'attendaient tous à l'accueil en compagnie de Kevin Costnerly.

Avec ce Kevin, ça n'a pas traîné... Je l'ai renvoyé à ses foyers moyennant deux cent cinquante dollars que je ne reverrai plus. Mais de toute ma vie, jamais je n'ai été aussi heureuse de gaspiller de l'argent !

Astrid me lance :

— Eloise, je vois vos demoiselles d'honneur, votre future belle-famille et votre fiancé, mais je ne vois pas votre père... ou son substitut. Je vous rappelle que nous faisons aujourd'hui les photos père/fille en même temps que les photos de famille.

— Je n'ai pas de père.

— Tout le monde a un père.

— Pas moi. Mon père nous a abandonnés, ma mère, mon frère et moi, lorsque j'avais cinq ans. Et depuis, nous n'avons jamais eu de nouvelles. Je n'ai donc pas de père.

Les bouches cessent de mâcher et de parler. Tous les yeux sont braqués sur moi. Pour une fois, je m'en fiche totalement.

Astrid sourit d'un air pincé.

— Votre père ne fait peut-être plus partie de votre vie, mais vous en *avez* un. Ma chère, vous ne savez donc pas qu'au sein d'un magazine, la sémantique est reine ?

Surtout, ignore-la ! Ignore-la.

— Personnellement, je considère que je n'ai pas de père. Par conséquent, il n'y aura pas de père sur mes photos de famille.

Elle me tend une fiche.

— Passez un coup de fil à l'agence Perfect People. Dites-leur que vous cherchez un homme du genre Billy Bob Thornton, avec beaucoup de cheveux.

— Astrid, je n'ai pas envie de faire semblant d'avoir un père. Je n'en éprouve pas le *besoin*, surtout pour parler de mon avenir, de mon mariage.

Elle lève une main comme pour intimer le silence.

— Mais... à quoi ai-je la tête ? Je me le demande.

Une façon de dire : « Je vous serais reconnaissante de bien vouloir la fermer, je suis en train de cogiter. »

C'est vers elle que tous les regards convergent, à présent.

— Mais oui, bien sûr... Le père de la mariée branchée ne doit en aucun cas accompagner sa fille au pied de l'autel, c'est bien trop... traditionnel !

Elle sourit et pointe une de ses griffes vers moi.

— Eloise, appelez votre père, et dites-lui que nous nous passerons de sa présence, à moins bien sûr que vous insistiez pour l'avoir. Je préférerais que ce soit votre frère — ou mieux encore, une amie lesbienne — qui vous accompagne jusqu'à l'autel et qui apparaisse sur les photos.

Tous mes proches ont les yeux rivés sur Astrid, comme si elle était quadricéphale. Je

lui souris.

— O.K., comme vous voulez. J'appelle mon père séance tenante pour lui dire que, tout compte fait, je n'ai pas besoin de lui.

— Parfait ! Eloise, je dois dire que vous avez été très coopérative à toutes les étapes de notre reportage. Je suis ravie.

Je l'aurai un jour, je l'aurai ! Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai pour la coincer, mais je trouverai bien un moyen. Je pourrais cacher des anchois dans son bureau ? Ou annuler son abonnement téléphonique personnel ?

Non !

Je sais très exactement quoi faire. Mais pour cela, j'ai besoin d'un complice.

Je dirais même de plusieurs.

Pour notre nouvelle Nuit du Flirt hebdomadaire, nous ajoutons trois chaises. Nous sommes cette fois dans un café de l'Upper West Side. Il y a là Jane, Amanda, Natasha, la petite Summer, Philippa, Charla et Beth Benjamin. La table basse de bois rayée est couverte de cafés et de gourmandises. Je suis impatiente de partager avec les autres mon « plan » pour enfoncez Astrid O'Connor.

Charla décrète en buvant son moka chaud :

— Le lait de soja, c'est vraiment délicieux dans le café, vous ne trouvez pas ?

Philippa goûte.

— En tout cas, moi j'adore !

Lorsque nous sommes arrivées ici, Philippa s'est empressée d'extraire de son sac fourre-tout un petit carnet en nous précisant qu'elle se ferait un plaisir de prendre des notes. J'ai eu beau essayer de lui faire comprendre que nos réunions étaient très informelles, elle tenait à avoir un souvenir de sa première sortie officielle entre filles.

Beth Benjamin a apporté son jugement de divorce. Elle grimpe sur la table et esquisse trois pas de danse avant que l'un des post-ados en planque derrière le comptoir ne se précipite pour lui dire de s'abstenir.

Beth saute de la table en nous présentant ses excuses.

— Désolée... Je sais que vous êtes toutes mariées et heureuses de l'être, ou sur le point de vous marier, mais jamais de ma vie je n'ai été aussi heureuse d'être officiellement célibataire !

Nous applaudissons. Beth ajoute :

— Eloise, je porterai tout ce que tu veux à ton mariage. Devine pourquoi...

— Je donne ma langue au chat.

— Ce n'est pas à cause de cette robe affreuse. Non, c'est une simple question de mec. Je suis tombée sur un mauvais numéro, voilà tout.

— Je vois !

Nous trinquons en entrechoquant... nos tasses de café.

— Mais tu sais quoi, Beth ? Je ne t'obligerai pas à porter cette robe en latex, ni toi ni aucune de vous.

— Ah bon ?...

— Non. D'autres demoiselles d'honneur se feront un plaisir d'arbore le look latex un 29 février... Vous, vous porterez à la place un modèle en satin rose, une robe dont Audrey Hepburn serait fière.

Philippa commence à comprendre. Elle pousse un *Ouiiii !* enthousiaste ! Ce que s'empresse de répéter la petite Summer en tapant dans ses mains.

21.

Lorsque Philippa et moi pénétrons dans l'antre d'Astrid, nous avons droit à une petite mise en garde.

— Je n'ai que deux minutes et demie à vous consacrer. J'ai rendez-vous avec les traiteurs à 17 heures.

Elle fait un geste en direction des deux chaises visiteurs tapissées de toile disposées devant son gigantesque bureau en acajou. Ça me rappelle le jour où Astrid nous a proposé un mariage gratuit, et où Philippa et moi avons sauté de joie en donnant notre accord...

C'est moi qui prends la parole la première :

— Astrid, Philippa et moi apprécions beaucoup ce concept de mariage de rêve gratuit. Cependant, nous en sommes arrivées à une conclusion... assez surprenante nous concernant.

— Je dirais même *très* surprenante ! ajoute Philippa.

Astrid plisse les yeux, attendant la suite.

— Il s'avère qu'en dépit de ma coupe de cheveux, de mes chaussures bizarres et de mon boulot d'artiste, c'est moi qui suis la mariée classique.

— Et c'est moi la mariée branchée, malgré mon serre-tête et mes mocassins...

Astrid ouvre des yeux ronds, mais ne trouve pas grand-chose à répondre.

— Je n'ai pas le temps d'écouter ces sottises. *Wow Weddings* a d'autres choses à faire.

Joignant le geste à la parole, elle prend une pile de mémos sur son bureau.

— Dans ce cas, nous serons brèves. Voilà : *nous voulons échanger nos mariages !*

Astrid laisse échapper un petit rire.

— Même en admettant que je donne mon accord, c'est impossible... Nous avons terminé tout le reportage, les robes sont prêtes. Il faudrait reconvoquer les demoiselles d'honneur, les fiancés et les familles pour faire de nouvelles séances photos. Nous avons déjà été obligés de refaire les photos de votre famille proche, Philippa ! Et puis, il faudrait

revoir les tailles, réajuster...

— Ça me paraît bien, ça. Réajustez donc...

— Mes chères petites, j'aime votre jeunesse, votre enthousiasme communicatif. C'est vrai, je suis sincère. Toutefois...

— C'est à prendre ou à laisser. Ou nous faisons l'échange, ou nous nous retirons.

Astrid lance un œil noir à Philippa.

— Je vous demande pardon ?

Je prends le relais :

— Nous voulons échanger nos mariages...

Evidemment, je pourrais lui expliquer, lui dire le comment et le pourquoi des choses, mais ce serait user ma salive pour rien.

Autant laisser la phrase en suspens.

Nous nous observons mutuellement. Astrid se décide à rompre le silence.

— Dans ce cas, les frais de retouches et le coût des nouvelles séances photos seront à votre charge. Et au lieu des deux semaines prévues pour votre voyage de noces, vous n'en aurez qu'une. Vous passerez l'autre à travailler pour nous aider à rattraper le temps perdu et l'argent dépensé.

— Ça me convient parfaitement, dit Philippa. C'est *la tradition* qui veut qu'un voyage de noces dure deux semaines, il est donc logique que le mien ne dure qu'une semaine.

Je ne peux m'empêcher d'ajouter mon grain de sel.

— D'autant que tu seras à Chicago en plein hiver...

Astrid appuie sur une touche pour convoquer son assistante.

— Coucou ! Une surprise...

Je lève le nez de mon bureau. Je vois une bague en diamant, une très jolie bague en diamant briller de mille feux par-dessus la cloison de mon bureau.

— Mais je reconnais ce doigt !

Je sors en trombe.

Même si je suis capable de reconnaître entre mille le vernis à ongles pourpre de Charla, c'est la bague qui m'est familière.

C'est le diamant marquise rehaussé de baguettes en saphir de ma grand-mère.

Charla est radieuse. Elle danse de joie en brandissant sa main gauche sous notre nez tandis que ses nattes blondes voltigent dans son dos. Emmett se tient près d'elle, les mains dans les poches, mais l'expression de son visage est éloquente, style : « Merde ! Que c'est beau ! »

Charla me demande :

— Si nous nous marions avant toi, tu ne diras pas qu'on te vole la vedette ?

Je les prends tous les deux dans mes bras.

— Mais je vous en prie, faites donc ! Et toutes mes félicitations. Je te souhaite la bienvenue dans notre famille, Charla. Si vous saviez comme je suis contente pour vous deux !

— Nous avons l'intention de passer devant M. le Maire demain. Il y aura vous, mamie et la maman de Charla. Elle arrive ce soir de l'Oregon.

Un mariage comme ça, je trouve qu'il n'y a pas mieux.

*

* *

Page blanche. Le curseur clignote.

Pourquoi j'ai dit oui, par Eloise Manfred, la mariée classique de *Wow Weddings*.

J'ai dit oui parce qu'avec Noah Benjamin, je me sens bien.

Point final.

Épilogue

J'ai assisté à trois mariages en trois semaines. Et pour commencer, celui de Charla et d'Emmett à l'Hôtel de Ville (lequel, à Manhattan, n'est jamais que le bureau des archives, avec un linoléum râpé qui manque un peu de solennité et de romantisme...). Mais les mariés étaient sur leur trente et un. Elle dans une magnifique robe blanche sans manches, avec de longs gants blancs. Elle a même relevé ses nattes couleur de miel en chignon sur la nuque. Quant à Emmett, il était plus beau que jamais dans son smoking noir. Et lorsqu'il s'est penché doucement vers sa femme pour un baiser digne de Hollywood, mamie, la maman de Charla, Noah et moi avons tous la larme à l'œil ! Ensuite, nous sommes allés dans une boîte branchée pour souper et danser. Des touristes ont même pris des photos des mariés.

Mariage n° 2 : celui de Philippa. Nous avons partagé les frais de réorganisation de nos deux mariages de rêve, notamment pour les nouvelles séances photos. Mais franchement, ça en valait la peine. Dottie Benjamin et son mari étaient tellement ravis que Beth ne soit plus obligée de porter un costume d'Halloween au mariage de son frère qu'ils ont tenu à apporter une contribution de mille dollars en guise de cadeau. Tout le cortège de Philippa et le mien — les demoiselles d'honneur, les fiancés, les familles — ont dû se réunir à la dernière minute — et ce une semaine entière — pour refaire les photos. Mais tout le monde avait le sourire.

C'est ainsi que le jour J, le 29 février, par une froide après-midi d'hiver, mais sous un ciel bleu particulièrement ensoleillé, Philippa Wills a pris pour mari Parker Gersh dans la fameuse salle futuriste de la Cinquième Avenue. Les sœurs de Parker, qui sont toutes des élèves de prépa, avaient l'air un peu mal à l'aise dans leur robe en latex. L'une d'elles a même essayé d'enfiler un collier de perles, mais Astrid l'en a dissuadée.

Parker était très fier de montrer à tout le monde le carré rouillé qui lui sert d'alliance. Quant à Mme Wilschitz, qui n'a laissé échapper qu'une fois le nom de *Phylli...* (elle s'est reprise à temps, réussissant à la dernière seconde à mettre l'accent sur la deuxième syllabe pour embrayer sur *Philli-pa*), elle a fait sensation dans son ensemble de cuir à petits trous jaune foncé spécialement conçu pour la mère de la mariée branchée.

Entourée de ses amis, de sa famille et de nombreux inconnus, Philippa a dansé toute la nuit dans sa robe Big Bird, tout voile dehors (sous le symbole de la paix, naturellement) et les plumes froufrouantes... Un oncle un peu gris a même réclamé la danse des canards, mais personne n'a relevé la plaisanterie.

Aujourd'hui, c'est le mariage n° 3 : le mien. C'est le premier jour du printemps, chaud et ensoleillé, avec un bon seize degrés au thermomètre. Ce matin à la première heure, Emmett et moi nous sommes retrouvés à l'église Santa Monica pour allumer un cierge à la mémoire de notre mère. Alors que j'étais assise là, sur mon banc habituel, mon frère à mes côtés (un scoop !), je n'avais aucune pensée négative. Au contraire. Le rêve de ma mère ayant toujours été que je me marie sans laisser quiconque décider à ma place de mon bonheur ni de mon avenir, je sais qu'aujourd'hui elle peut être fière de moi.

Dans la grande salle de la Cinquième Avenue dévolue à la mariée classique : quelques amis, des collègues de travail (un peu trop à mon goût), et un nombre incalculable d'inconnus venus assister au mariage. C'est Emmett qui m'a conduit vers l'autel, sur un tapis rose et blanc jonché de pétales de roses. Et lorsqu'il a relevé mon voile — en tulle blanc, pas en plumes jaunes — j'ai vu des larmes dans ses yeux.

Lorsque nous nous sommes approchés de Noah, il m'a confié :

— Et ne compte pas sur moi pour te laisser tomber...

Je l'ai embrassé à l'étouffer.

Toutes mes demoiselles d'honneur étaient splendides dans leur robe *Songe d'une nuit d'été* digne d'Audrey Hepburn : Jane, Amanda, Natasha, Philippa, Beth, la petite Summer et Charla (j'ai insisté pour qu'elle fasse partie de mes demoiselles d'honneur... et Rabat-Joie a fait profil bas après que j'ai menacé de porter mes minuscules boucles d'oreilles façon ptérodactyle pour le reportage photos destiné au numéro de juillet...) Quant à ma grand-mère couverte de sequins ivoire, elle a pleuré pendant toute la cérémonie.

Noah et moi sommes impatients de nous promener dans le monde merveilleux de Disney, pour serrer la main de Mickey et enfourcher des trains pour enfants dans les tunnels Daffy Duck. Il fait un temps radieux, la température avoisine les vingt-sept degrés, et nos alliances en or massif brillent sous les rayons du soleil, symboles d'un nouveau départ, d'une nouvelle Eloïse. D'une nouvelle vie.

